

Massimo Scaligero

Techniques
de
concentration intérieure

Edizioni Mediterranee

Quatrième édition 1990
Rééditée en 2002

ISBN 88-272-0897-6

Copyright 1975 by Edizioni Mediterranee – Via Flaminia, 109 – 00196 ROMA

Quatrième de couverture :

Massimo Scaligero, libre chercheur de l'esprit, naquit à *Veroli* en 1906. S'étant formé aux études humanistes, il les intégra à une connaissance logico-mathématique et philosophique et avec une pratique empirique de la physique. Spécialiste de Nietzsche, de Stirner et de Steiner, il aboutit, au travers du Yoga et de l'étude des doctrines orientales, à une synthèse personnelle qui lui fournit un moyen de reconnaître en Occident le sens secret de l'Hermétisme et le courant d'or d'un enseignement éternel, reconduisant à la « *Fraternitas* » des Rose-Croix.

Dans la recherche, dans l'étude approfondie, dans l'aide répandue à l'égard de ceux qui, assoiffés de la Lumière de la connaissance, s'adressaient à lui, il effaça lui-même sa carrière, ses ambitions personnelles, pour toujours venir sereinement en aide à tous. Personnalité infatigable, et guide de groupes spirituels, il collabora aussi à d'importantes revues, parmi lesquelles la prestigieuse « *East and West* ».

Écrivain prodigieux, auteur de nombreux ouvrages, il a publié avec les éditions *Mediterranee* : **Techniques de la concentration intérieure, Guérir par la pensée, L'Homme intérieur, Méditation et miracle, Kundalini d'Occident et Isis-Sophia, la déesse ignorée, son œuvre ultime, publiée après sa mort.**

L'**Auteur** qui, pendant quelques décennies pratiqua le Yoga et le Zen de concert à l'ascèse purement noétique du Bouddhisme mahayanique et du Vedanta, a orienté successivement son investigation sur la « *facies* » occidentale de la Tradition, en rencontrant, à un moment déterminé, le filon aboutissant au personnage considéré comme « l'Initiateur des initiateurs », en tout temps, auprès de tous les systèmes traditionnels sous des noms différents et qui « apparaît » en Occident entre le XIII^e et le XIV^e siècles, sous le nom de *Christian Rose-Croix*. Les disciplines de la concentration traitées dans cet ouvrage sont le résultat des expériences et des synthèses réalisées pendant des années, mais surtout du contact de l'Auteur avec les porteurs de l'enseignement éternel : enseignement exprimés plutôt par la moderne science de l'esprit, mais tel que son simple apprentissage n'est pas suffisant à en rendre l'actuel et profond contenu. Ayant tenu compte de ceci et étant donnée la situation précaire de la civilisation présente, l'Auteur s'est limité selon la persuasion que de telles disciplines, seulement transmises oralement jusqu'alors, doivent aujourd'hui être aussi mises à la portée du chercheur indépendant. Il reviendra à celui-ci, au cas où il parte d'une décision absolue et d'une pureté d'intentions, de découvrir la source même de l'enseignement, en mettant à profit les disciplines contenues dans cet ouvrage.

Traduction française : Daniel Kmiecik.

1. L'identité méconnue

L'homme connaît et domine de quelque façon le monde, au moyen de la pensée. La contradiction c'est qu'il ne connaît ni ne domine la pensée. Celle-ci demeure un mystère en soi. La philosophie, la psychologie en retirent leur aliment, mais, depuis qu'elles existent elles ne démontrent pas avoir saisi le sens de son mouvement, le contenu ultime du processus logique dont elles tirent parti pour leur structures dialectiques. Elles considèrent que la pensée est la dialectique, coïncide avec la dialectique : elle naît et finit comme dialectique.

Aux fins du Savoir, l'objectivité extérieure surgit comme système de valeur dans la conscience humaine, mais celle-ci ignore d'instituer le fondement de celle-là et de déterminer l'objectivité en tant que concept, avant la dialectique consciente du concept même.

Logiquement, l'homme sait ce qu'est un concept, mais il ignore ce qu'il est comme force, comment il naît et quel est son pouvoir d'achèvement du réel : qui est plus que son apparition dialectique et logique : le pouvoir même de la Vie.

Même si le Matérialisme n'existait pas, comme métaphysique du temps présent, l'aptitude matérialiste, en tant qu'incapacité de la pensée à se connaître soi-même, ne pourrait pas ne pas être la mesure de la conscience actuelle : laquelle, au moyen du connaître, décrète réel le monde extérieur, et pourtant le croit existant en dehors de sa connaissance : alors que c'est le monde qui surgit par la présence du Je dans la perception et par la corrélation simultanée avec la pensée. Une des premières expériences du Suprasensible fournit un moyen de découvrir que, si le Je ne s'extériorisait pas corporellement, jusqu'à « toucher » le physique, au moyen des organes des sens, il ne surgirait ni perception, ni conscience du Je : la perception se présenterait comme chez l'animal selon une réaction de sensibilité impersonnelle, transcendante, propre à un Je de groupe, et non selon une réaction d'un Je individuel, immanent. L'individuel, comme présence du Je dans l'activité de perception, est le secret de la pensée, mais pareillement le dépassement de la nature humano-animale.

Le monde physique se trouve devant l'observateur, comme une réalité massive : une réalité qui en vérité apparaît préexistante à l'observation, à la recherche, à celui-là même qui la contemple. Elle apparaît puissante comme **être**, mais d'une puissance qui, en réalité, lui est conférée par l'essence intime de la conscience, où la pensée est une force de corrélation et, en tant que telle, une avec l'essence du monde. « L'être est », c'est l'approbation de la pensée aliénée, qui simultanément endosse et laisse dominante cette réalité-là : symbole d'une domination non possédée, ou mieux perdue, du Je.

Bien sûr, il ne peut pas traverser un mur ou éviter de poser le pied sur la terre pour marcher : toutefois, une telle préexistence matérielle et son altérité massive, sont la corrélation due au fait qu'il est inséré dans une corporéité non dominée par la pensée originaire : corporéité constituée de la même substance de l'altérité massive, suscitant le concept de la corrélation : mais le concept aliéné. La Matière en vérité naît comme une réalité objective, en conséquence d'une aliénation de l'Esprit : secrètement dominée, cependant, par l'Esprit. De telles domination et aliénation coexistent pareillement dans le mental humain. Si, dans la pensée, la force originaire était en acte, le corps ne constituerait pas une altérité à la pensée : il serait sa manifestation. L'**identité**, qui se réalise dans le moment originaire de la pensée, se réaliserait, avec son pouvoir illimité, à tout degré de la conscience, à savoir à tout degré de la « manifestation ».

Le concept aliéné à son contenu originaire, et cependant égarant l'identité dépassant la dualité, ne peut pas ne pas avoir comme opposition à soi son propre support corporel, symbole d'aliénation, et pourtant nécessaire au dépassement initial de cette aliénation : il ne peut pas concevoir de traverser un mur avec un tel être corporel et éviter de poser pied sur la terre pour majestueusement marcher

sur elle : il peut l'imaginer, mais comme un irréel. Et pourtant le début embryonnaire du dépassement de la dualité est dans cette activité d'imagination.

La corrélation avec la réalité massive du monde, changerait si le concept de la corrélation cessait d'être aliéné : l'observateur ne pourrait pas traverser avec son corps la matière physique, le mur, ou la roche, mais il en aurait l'intuition de cette possibilité, en relation à une puissance originelle restituable de la Pensée. La corrélation actuelle, comme concept, ne lui est pas imposée par le monde, mais se développe seulement en lui : elle ne lui vient pas de l'extérieur, en arrivant à lui de l'être, mais part de lui. L'être qui lui apparaît est déjà la corrélation en acte.

Tout l'effort de l'ancien Yoga consistait à saisir la corrélation en tant que force supra-mentale.

L'homme moderne, rationnel la possède immanente, mais non consciente, dans l'expérience mathématique du monde physique. La corrélation se développe en lui, selon une édification intérieure du monde, frappées des limites des « lois naturelles », qui ne sont pas la nature, mais justement la corrélation de la pensée aliénée avec le monde. Les limites apparaissent à l'extérieur, mais elles appartiennent à la pensée corrélée au percevoir : elles appartiennent à un rapport du percevoir avec la pensée qui s'est abstraite de son propre moment intuitif. Moment originaire dans lequel se réalise une identité avec l'être, dont l'investigateur moderne, malgré son empirisme, ne montre pas percevoir l'existence. C'est l'identité par laquelle ne pourrait pas exister une altérité.

La conquête consciente de cette identité est le sens ultime de l'expérience terrestre de l'être humain, parce que, une fois réalisée la conscience de la nature terrestre [terrestrialité, *ndt*], la direction de la « chute » peut cesser et la remontée débiter. L'ancien Yoga a préparé de manière occulte cette possibilité : qui peut être réalisée par l'être humain parvenu au stade de la complète identification dans le physique, à savoir par l'homme moderne : dont l'auto-conscience s'éveille là où l'identité du Je avec le sensible est achevée. Dans cette identité, dont surgissent l'activité de perception et la pensée, le Je s'exprime : d'elle naît simultanément l'*ego*, et la force réfléchie du Je s'oppose à l'Esprit. La même identité est simultanément l'acte profond, organique, du Je au travers de la corporéité, et la force de l'*ego* ignorante de sa propre racine métaphysique.

L'acète moderne doit aller à la racine de cette identité, s'il veut retrouver le Je : être le Je dont sans cesse il prononce le nom.

2. La concentration

Des trois facultés, penser, sentir et vouloir, uniquement réfléchies dans le physique, dont dispose l'homme moderne, une seule peut être reparcourue par lui à rebours jusqu'à sa racine métaphysique : le penser. Le sentir et le vouloir, reparcourus, le ramènent de toute manière à une racine physique, non pas que leur essence ne soit pas métaphysique, mais parce que celle-ci est exclue par leur résonance dans l'âme selon le rattachement de la conscience pensante à la corporéité physique. Le rattachement de l'âme à la cérébralité, et également à la corporéité physique, concerne le penser, non pas le sentiment ni la volonté, qui subissent simplement les conséquences d'une telle nécessité de la pensée : la « chute » de la pensée dans la cérébralité, nécessaire à la formation de la conscience individuelle et au processus inférieur de la liberté.

La pensée peut reparcourir son processus propre : avec cela elle réalise son mouvement propre et authentique, le **mouvement pur**, indépendant de la cérébralité : il restitue au sentir et au vouloir les connexions métaphysiques, respectives et légitimes. Dans le domaine supra-mental, penser, sentir et vouloir, forment une unité, normalement égarée dans le domaine mental. Au moyen de la conversion de la pensée, une telle unité est restituée.

La pensée réacquiert le pouvoir de son mouvement autonome, pour autant qu'elle soit concentrée sur un sujet simple, facilement dominable. Ce n'est pas le thème qui importe, mais plutôt la pensée engagée en lui : laquelle est toujours identique pensée, soit qu'elle pense la chaise, soit qu'elle pense l'Apocalypse. Au début, le thème doit être un objet construit par l'homme, ou un contenu mathématique, parce que la pensée impersonnelle, qui en est le fondement, étant revécue elle a le pouvoir de libérer le principe conscient de la psyché subjective, liée à la corporéité : elle donne la garantie de ne pas dévier dans l'inconscient, ou dans le médiumnique, ou dans le mystique. Cette pensée est le concept, indépendant de l'objet lui-même. Le concept reconstitué, devient, en fin d'exercice, objet de contemplation.

***I. Concentration** : Le disciple se concentre sur un objet, duquel il considère la forme, la substance, la couleur, l'usage, etc., la série des représentations qui en épuisent la structure physique, jusqu'à ce que reste, à sa place, le contenu de pensée. Cette opération ne doit pas engager l'attention consciente du disciple moins de cinq minutes : à la fin de l'opération, l'objet doit être devant la conscience du disciple comme un symbole, ou un signe, ou une synthèse, ayant non dialectiquement en soi, tout le contenu de pensée élaboré.*

Celui-ci est l'exercice typique de la concentration dont le processus, en exigeant la coopération — quand bien même momentanée — des principes constitutifs de l'être humain, Je, âme, corps subtil, corps physique, selon la hiérarchie originariaire, est fondamental pour l'expérimentateur moderne. En tant qu'exercice typique, il est complet et peut à lui seul, s'il est rigoureusement pratiqué, conduire à un équilibre intérieur réel et par la suite à l'expérience supra-normale.

L'importance de cet exercice consiste dans sa simplicité, qui permet la plus grande intensité de la pensée consciente. Le matériel appelé à la construction de cet exercice — représentations, souvenirs, notions, forme discursive, etc. — n'est pas la force-pensée, mais ce dont cette pensée se revêt normalement pour s'exprimer, sans jamais se laisser saisir elle-même. L'exercice tend à faire affleurer dans la conscience cette **insaisissable** force-pensée.

On se porte absolument dans l'objet, en le considérant en soi, selon les déterminations qu'il contient, corrélées à l'unité que la pensée possède déjà en elle et qu'elle peut reconstruire pour cette raison. Celui qui croit accomplir un exercice plus aristocratique, en pensant un symbole sacré, ou un *deva*, ou un *mantram*, ou un « mystère », ne s'aperçoit pas qu'il n'échappe pas à sa propre nature personnelle, parce qu'il est déjà lié avec le sentir subconscient au thème évoqué : alors qu'il peut se rendre réellement indépendant de la nature, au cas où il parte avec des pensées non imposées par celle-ci, mais de l'objectivité impersonnelle du thème.



En considérant qu'il n'y a pas d'objet construit par l'être humain qui ne soit pas pensée, le disciple cultive l'idée que dans le domaine de l'apparition terrestre, continuellement **l'invisible devient visible**. Cette idée est le principe du dépassement de l'apparence. Tout objet construit par l'homme renvoie à un moment où il n'existait pas, mais était seulement pensée ; une telle pensée a été ensuite traduite en quelque chose de concret et sensible. L'invisible est devenu visible.

Il n'y a pas de production, ou de création, humaine, qui ne renvoie à un moment d'inexistence, à savoir à son vide originaire, dans lequel l'idée est retrouvable. Personne, regardant une machine ou un édifice, ne pense qu'ils se soient faits tout seuls. Mais il est arrivé que des primitifs, au premier contact avec des objets ou trucs de la civilisation de la machine, crussent à des productions merveilleuses de la nature : mais pas comme si ces objets-là se fussent faits d'eux-mêmes, mais plutôt comme s'ils appartenissent au processus créateur l'Univers. Serait considéré comme insuffisant mental celui qui, en regardant une boussole, pensât qu'elles se soit faite toute seule. Non différemment, cependant, le réaliste naïf, malgré sa logique analytique, ne se comporte pas mieux aujourd'hui, par rapport à la nature créée, que le primitif devant le monde inconnu de la machine. S'il n'y a pas d'objet produit par l'être humain qui ne renvoie à une pensée consciente capable de la concevoir et de le réaliser, d'où l'on peut arguer comment l'invisible devient visible : ce qui n'a pas été produit par l'être humain et exprime toutefois un pouvoir créateur, renvoie à une Pensée que l'homme n'est pas capable de penser, pour le moins au temps présent. L'ascèse de la pensée a justement le devoir d'éveiller en l'âme la capacité d'une telle Pensée.

À une logique concrète ne peut échapper la position naïve de celui qui pense qu'un organe parfait comme l'oreille humaine, ou l'arbre, ou le ver à soie, se sont faits tout seuls. Il faut découvrir que, comme l'horloge renvoie à la pensée qui l'a inventée avec détermination et techniquement produite, d'où une telle pensée est reconstituée à partir de la pénétration de la structure de l'horloge, de la même façon, la graine d'une plante renvoie à une pensée que l'homme est capable d'imaginer, mais non de posséder comme un processus structural. Il ne possède pas un tel processus structural, comme il possède celui de l'horloge. Manque à sa pensée la possibilité d'identifier quelle force dans la plante fonctionne comme processus ordonnateur, archétype, des substances minérales. Alors que concernant l'horloge, il peut reproduire ce processus archétype de la pensée, il ne le peut pas avec la plante. Les scientifiques les plus talentueux de la Terre, mis ensemble, ne sauraient reproduire un brin d'herbe.

L'être humain peut seulement agir sur ce qu'il parvient à percevoir : dont il peut traduire la perception en termes de pensée : au moyen de laquelle il peut reproduire le perçu. Des quatre règnes de la nature, minéral, végétal, animal et humain, il ne perçoit en réalité que celui minéral : des trois autres règnes lui échappent les forces substantielles. Lesquelles utilisent respectivement, selon une élaboration différente, l'élément minéral pour construire la propre forme de sensibilité : la force vitale de la plante, la force vitale-sensible de l'animal et la forme vitale-sensible-mentale de l'être humain. De la plante, de l'animal et de l'homme, il perçoit seulement l'apparition minérale, élaborée à des degrés divers.

L'homme imagine en substance le monde en soi animé ou vivant, mais il ne le perçoit pas. Il ne perçoit que le minéral, l'inanimé : c'est pour cela qu'il ne peut construire autre chose que des mécanismes inanimés : il peut construire un missile planétaire, mais ne peut pas reproduire la graine d'une plante. Sa production s'arrête à la limite sensible inorganique, parce que sa perception ne va pas au-delà d'une telle limite. De tout être vivant, il suppose la vie, mais ne la perçoit pas : de la vie, il perçoit les manifestations sensibles, au niveau minéral, mais non pas l'élément causant, non sensible, opérant au moyen de la substance minérale. Des règnes de la nature, en vérité, l'être humain ne voit que l'apparition minérale, et non les forces utilisatrices de la minéralité pour édifier spécifiquement de tels règnes.

En mettant à profit les moyens de la chimie physique, le scientifique actuel peut aussi reproduire exactement la graine d'une plante, en le formant avec toutes les substances qui composent celle

authentique, jusqu'à obtenir une identité matérielle et formelle. Il pourra avoir en face de lui les deux graines, celle authentique et l'autre, chimiquement reproduite, au point de ne plus parvenir à les distinguer l'une de l'autre. La différence se révélera quand il plantera dans la terre les deux graines : celle artificielle se décomposera, l'authentique donnera lieu à une nouvelle vie.

Comme l'horloge ne s'est pas faite toute seule, ainsi la graine qui engendre une nouvelle vie ne s'est pas faite toute seule : elle aussi se présente comme une pensée réalisée, mais telle que sa réalisation ne s'arrête pas à son apparition sensible, parce qu'elle ne s'identifie pas avec la forme avec laquelle elle apparaît — comme l'horloge ou n'importe quel autre objet construit par l'être humain — mais se continue dans le processus dont elle se manifeste et par lequel la naissance d'une nouvelle vie est possible.

Normalement, le processus s'écoulant dans la vie de la plante, est pensé, ou conçu, ou imaginé par l'homme, mais il n'est pas perçu. Il peut percevoir les effets sensibles du processus de la vie, en soi non-sensible, et sur la base de ceux-ci concevoir un tel processus. Comme à partir des données sensibles de l'horloge il peut remonter au concept d'horloge, ainsi de la phénoménologie sensible de la graine il peut remonter à l'idée de Vie : mais alors que, dans le premier cas, son connaître se trouve devant une identité de concept et d'objet — qu'il peut absolument posséder, au point de pouvoir en reproduire l'horloge — dans le second cas, il se trouve devant une idée qui part bien de lui, mais qui a en soi un noyau se référant à une transcendance imperceptible. Il s'agit cependant pour lui de découvrir que parce qu'il est dans l'idée, il est immanent.

La concentration réalise cette **immanence**. Au matérialiste, échappe la transcendance du noyau immanent de l'idée de la Vie, parce qu'il identifie le processus de la Vie avec le processus de la Matière, en pourvoyant cependant celui-ci du même fondement idéal : inconsciemment tombé dans le réalisme naïf de celui qui, voyant une horloge pour la première fois, pense qu'elle s'est faite toute seule. Au contraire, l'idéaliste croit à un processus spirituel de la Matière, mais il estime le posséder seulement du fait qu'il le pense : il ne s'aperçoit pas qu'il pense **réflexivement** le noyau de l'idée. Il n'a pas l'intuition d'une tâche décisive, du point de vue empirique ou idéaliste, qui transformerait le cours de sa vie, en lui faisant faire la transition du philosophe inerte à l'action intérieure, ou ascétique : expérimenter ce qui, étant immanent dans l'idée, est le noyau transcendant de la pensée : accessible à l'intuition comme une force organisatrice de la Vie du vivant, de la même façon que le concept de l'objet physique est accessible à l'intuition comme son principe abstrait.

3. Forces latentes de la pensée

L'exercice de la concentration fournit le moyen de remonter de l'objet au concept. On peut affirmer cet exercice complet lorsque le concept même peut devenir objet de concentration. La concentration devient contemplation pensante du concept, reconstitué sur la base de l'objet. La pensée, qui d'abord pensait l'objet, devient objet d'elle-même : elle prend la place de l'objet. La concentration pensante, ou contemplation, peut atteindre dans un tel cas l'intensité propre à la perception sensorielle.

La perception sensorielle est en substance une synthèse intense de pensée qui résonne depuis le monde extérieur dans l'âme au travers des sens, dont la structure appartient plus au domaine sensible qu'à celui de l'âme. L'expérimentateur de l'extra-sensible parvient à avoir la perception du concept. Le concept, pris comme objet et perçu de cette façon, implique une activité exceptionnellement autonome de la pensée : l'incarnation d'une **essence**, qui, par rapport à la pensée ordinaire, est inconsciente et transcendante, tout comme le noyau de l'idée de la Vie par rapport à la perception du vivant.

L'homme ne peut pas opérer directement sur les choses avec la pensée, car il ne perçoit pas la pensée : il peut à l'inverse agir physiquement au moyen des choses physiques, parce qu'il les perçoit avec les sens physiques. La pensée, au moyen de laquelle il peut penser un objet quelconque, il ne peut pas la percevoir en fait : il lui suffit qu'elle se remplit de contenu sensoriel, et seulement une fois identifiée à un tel contenu, il la connaît. Il ne suspecte pas que la pensée puisse se remplir de contenu propre et, parce que remplie de son propre contenu, elle soit elle-même perceptible. La discipline de concentration mène à une telle possibilité.

Le disciple commence à se concentrer sur l'objet : d'abord, il a nécessairement à faire à une série de représentations, ou avec la pensée encore remplie de l'image sensible et intellectualiste de l'objet. En avançant dans la concentration, il arrive au concept ou à la synthèse-pensée de l'objet. En renforçant avec le temps son pouvoir de concentration, il peut admettre comme objet, à un moment déterminé, le concept même, la synthèse atteinte : le contenu objectif a disparu, à sa place est présente une essence, qu'il ne lui est pas facile, d'abord, de contempler, faute d'une habitude suffisante aux contenus non sensibles. Mais justement, la contemplation de cette essence, conduit le disciple à la perception du suprasensible **vivant**.

En se concentrant, le disciple réalise une opération non ordinaire, non requise par la nature, voire même instinctivement contrariée par elle : il appelle à agir la pensée originaire. De la même façon qu'au moyen de la pensée ordinaire il peut reconstruire le processus essentiel de l'objet construit par l'homme, au cas où, du visible il remonte à l'invisible et voit l'invisible devenir visible : ainsi, en sollicitant des forces essentielles de pensée normalement latentes à la concentration transférée de l'objet au concept, il expérimente un élément vivant, propre à la nature originaire de la pensée. Il perçoit un tel élément vivant, parce qu'il dépasse la limite dialectique ou reflet de la pensée : il peut reconnaître un tel élément vivant, identique au Suprasensible qui se manifeste dans le monde organique, comme Vie.

En intensifiant la concentration, le disciple expérimente la pensée comme une Lumière pré-individuelle et, par conséquent, pré-dialectique. La pensée se révèle à lui comme un courant porteur du même élément originel qui édifie la Nature vivante et flue en elle comme un corps vital, ou éthérique, dit également « corps subtil ». La Lumière de Vie de la pensée n'est pas consciente, parce que la conscience surgit normalement là où cette Lumière est réfléchi, privée de Vie : c'est pourquoi l'homme ordinaire ne perçoit que l'inanimé et, en conséquence, peut seulement opérer objectivement au moyen de l'inanimé. La conscience dialectique se manifeste en lui à un degré inférieur à celui où elle surgit non dialectique, ou bien vivante, dans l'âme.

La concentration est toujours une concentration de la pensée, quel que soit l'objet, ou le thème : mais c'est simultanément une opération de la Volonté. Il n'existe pas d'exercice de concentration qui ne soit en même un exercice de Volonté. C'est justement dans le domaine de la Volonté que

l'élément vivant du concept est reconnaissable : ce qui constitue le noyau transcendant-immanent du concept, ou de l'idée, déployée au vivant.

II. Méditation. *L'accord de la Pensée avec la Volonté est la base de l'équilibre et de l'énergie de l'âme. L'équilibre et l'énergie de l'âme ouvrent le passage à son pouvoir suprasensible. C'est le pouvoir dans lequel renaît comme Vie le sentiment le plus vaste et libérateur.*

III. Concentration contemplative. *Le disciple contemple le concept de l'objet, libre d'éléments sensibles : il l'a objectif devant lui, comme un signe, comme une forme ou sans forme, synthèse reconnaissable des pensées pensées. La synthèse doit être vivante, intimement animée par le flux univoque des pensées qui l'ont formée. L'attention doit être toujours plus calme, sans requérir d'effort ou de volonté. La plus profonde volonté agit, parce qu'il contemple la synthèse de manière désintéressée, comme quelque chose d'objectif indépendant de lui.*

La concentration doit durer au moins trois minutes et se dérouler sans interférence d'autres pensées, ou états d'âme ou souvenirs : au point d'être une concentration absolue.

Cet exercice mène le disciple à la perception de la Lumière pré-dialectique de la Pensée.

Quand il pense l'objet sensible selon l'exercice typique de concentration, il se sert en réalité de la pensée reflet ordinaire, à savoir de la Lumière de la pensée normalement réfléchie par l'organe cérébral. Cet organe, presque toujours répondant physiologiquement peu à sa fonction propre, agit comme un miroir déformant. La Lumière de la pensée est véridique et pure, mais elle est toujours réfléchie par un système cérébral qui la rend peu vraie et impure : c'est l'origine du point de vue subjectif, qui oppose continuellement l'individu à l'individu, et au-delà duquel on peut difficilement aller, parce que cela implique la réunion de la lumière réfléchie avec la Lumière originale, pré-cérébrale.



L'exercice typique de la concentration fournit le moyen au penser de réaliser sa propre entité indépendante de l'écran cérébral : c'est en substance un acte de la volonté sous le signe du Je. Au moyen d'un tel acte, le Je restaure temporairement l'ordre propre, régulièrement contredit par la vie quotidienne : laquelle stimule bien les forces du Je, mais en même temps les asservit et les corrompt, en donnant lieu à la dissension interne, origine de tous les maux humains. C'est pourquoi l'exercice typique de la concentration, dans sa simplicité, peut tout seul conduire à l'expérience suprasensible et à l'équilibre intérieur nécessaire au développement de l'existence selon son Principe spirituel.

Dans l'exercice, l'expérimentateur recueille la lumière réfléchie, qui est la série des représentations nécessaires à reconstruire l'objet : il exerce une action intérieure sollicitant le Je et son identité avec la Lumière originelle, non pas qu'il l'accomplit directement — car il ne le pourrait pas — mais parce qu'il se sert du support de l'objet. Si, au niveau auquel il est, il s'adressait directement à la Lumière, il ne pourrait que la repousser : son état actuel de conscience étant profondément un refus instinctif de la Lumière. Il ne peut pas ne pas partir du niveau de la lumière réfléchie, mais il peut opérer en même temps en accord avec la Lumière originale.

La synthèse de l'objet est en substance la restitution de la Lumière une, indivise : apparemment divisée et analytique dans le reflet, à savoir dans la pensée dialectique. Le concept est le signe de la Lumière une, mais normalement il est lui-même reflet. Il n'y a pas de concept qui ne soit pas à l'origine une opération selon la Lumière une, mais non consciente, à savoir accomplie au moyen des forces de pensée latentes, pré-dialectiques, auxquelles l'être humain ordinaire est fermé.

L'ascèse de l'homme moderne consiste justement dans la conquête des forces latentes du concept. Si l'on tient compte qu'en somme l'être humain se règle lui-même selon les concepts qu'il a effectivement des choses, on peut comprendre comment toute sa vie soit une conséquence de sa

formation conceptuelle, et l'importance de l'Ascèse qui le rend maître des forces formatrices du concept. Normalement, il utilise les concepts, non pas selon leur synthèse de Lumière, mais réfléchis, selon sa nécessité psychique asservissant la pensée : sauf le cas de la pensée mathématico-physique.

Dans l'exercice typique de la concentration, l'expérimentateur opère selon la Lumière une, mais il le peut, non pas parce qu'il la possède, mais parce qu'il opère avec la volonté dans le reflet : sur lequel il acquiert un pouvoir direct, au moyen de l'exercice, en remontant de la multiplicité à la synthèse. Par l'exercice de la contemplation du concept, il utilise directement ce pouvoir. Il se meut lui-même dans la Lumière une, à savoir dans le penser pur, réuni avec le sentir pur, avec le vouloir pur : un seul courant de Force qui est la Lumière originaire. Qu'il se meuve dans une telle Force, toutefois, cela ne signifie pas qu'il la possède déjà. Il peut se mouvoir au moyen d'elle, dans la mesure où il se rend maître de ses lois.



La conquête des forces latentes, formatrices du concept, au moyen de la juste concentration, est l'entreprise pré-initiatique du disciple moderne. Passer de la pensée réfléchie à sa Lumière, cela signifie pour lui passer de l'ancienne « voie lunaire » à la « voie solaire », c'est-à-dire transférer le centre de l'activité intérieure du corps astral au Je, en tant que Je immanent. C'est un acte décisif, parce que grâce à lui, l'ascète surmonte la corruption originaire de l'âme : la corruption qui rendait autrefois nécessaire vers le Divin une voie transcendante ou métaphysique, plutôt qu'immanente. Toutes les voies spirituelles qui précèdent l'expérience consciente du concept, peuvent se considérer lunaires, quelle que soit la forme traditionnelle assumée par elle en Orient ou en Occident, parce qu'elles opèrent au moyen du corps astral et non pas au moyen du Je, même lorsqu'elles se réfèrent à un Sujet intérieur. Lorsqu'elles parlent d'un Je, d'un *Purusha* ou d'une *Atma-purusha*, en réalité, elles se réfèrent à un Je transcendant, qui exige une élévation extatique : et non pas à un Je individuel.

Dès le début de sa formation terrestre, l'être humain opère sur la Terre grâce à la guidance des puissances qui agissent sur son corps astral, en conférant à celui-ci l'autorité qui appartient en réalité au Je : des puissances qui susciteront l'opposition la plus profonde au Je, quand ce dernier commencera à agir comme centre de vie autonome de la conscience. Elles ne supportent pas une telle autonomie : dès les commencements, elles donnent donc à l'être humain connaissance des Mystères, vision spirituelle, rites, *yoga*, direction sociale, pourvu que ne s'érige pas en lui un Je libre : lequel, dans les temps modernes, surgira comme Je individuel, au niveau le plus bas, avec sa puissance transcendante initialement adressée au sensible : d'où commencera à naître de celui-ci une science de la nature physique. En vérité, ce Je ne doit pas être considéré comme le Je contingent, mais reconnu comme le Je vrai, qui attend d'être rendu conscient de soi : de la valeur de sa propre conscience autonome.

Depuis l'antique corruption, pendant des millénaires le Je se sentira toujours assujéti dans l'âme, parce que soumis à des forces astrales qui lui sont hiérarchiquement inférieures et qui l'asservissent aux impulsions de la nature inférieure : toutefois, l'être humain saura qu'il pourra toujours neutraliser cet asservissement, pour autant qu'il est respectueux des rites, des règles, qui maintiendront la teneur spirituelle dans son intériorité. Les instincts et passions le dévoreront, s'il ne s'applique pas aux règles au moyen desquelles le corps astral, en effet, se conforme au pouvoir des Entités qui le dominent, plutôt qu'au Je. C'est pourquoi l'Ascète cherchera toujours l'Esprit, l'*Atma*, le Je Supérieur, en dehors de lui, en s'évadant de l'individualité terrestre. Or, c'est en réalité l'inverse, à savoir seulement au moyen de celle-ci qu'il peut accomplir l'expérience terrestre. La révélation, l'extase, le *samadhi*, se produisent au moyen de l'âme, et non pas au moyen du Je individuel, lequel se présente dans l'âme pour la première fois au moyen de l'activité synthétique de la pensée, le concept, et l'entreprise de la connaissance physique du monde. Dans le concept, l'homme commence à expérimenter l'Universel, qu'il expérimentait autrefois en dehors de soi

comme transcendant, avec lequel l'identité impliquait une extase : alors que l'identité immanente a commencé dans la perception sensorielle et dans la détermination du concept.

À l'époque actuelle, l'être humaine ne connaît pas encore les forces du Je au moyen desquelles il forme le concept : il utilise le concept au niveau du corps astral, par conséquent il l'emploie privé de son énergie réelle. L'époque du Je est venue : le concept est aujourd'hui l'instrument de la pensée ordinaire, mais l'être humain est encore roulé par l'Antique Adversaire, parce qu'il l'utilise bien ce concept, mais réfléchi, déréalisé, dialectique. Il construit donc avec les concepts comme avec des paroles vides.

Toutefois, il ne peut pas avoir de concept qui ne soit pas présence du Je dans le corps astral, pouvoir d'identité : à chaque fois réfléchi dans le domaine de l'astral, il élimine la présence du Je et la pensée vivante : avec cela il cultive le mal de l'âme, la névrose, l'incapacité d'accueillir l'énergie du centre de lui-même. Ainsi, en cherchant la dimension suprasensible, il croit devoir **reculer** vers des états de conscience révolus, en renonçant au contenu de l'actuelle conscience lucide, plutôt que d'**avancer**, en reconquérant de tels états au moyen de la conscience lucide. Il se consacre à des méthodes psychiques, au *yoga*, ou techniques ascétiques, promettant force, équilibre, domination de soi, qu'il ne peut atteindre qu'à partir du centre de soi, pour autant qu'il réussisse à percevoir l'énergie au moyen de laquelle le concept devient contenu conscient dans l'âme.

L'erreur actuelle de l'être humain c'est l'asservissement de ses énergies naissantes de l'Esprit indépendantes du corps astral, aux impulsions mortes de celui-ci. Elles affleurent dans la pensée rationnelle qui devient consciente sur le plan dialectique au moyen du corps astral. Les énergies naissantes du Je sont de nouveau asservies à l'astral qui exprime toujours l'autorité de l'antique dépendance aux dogmes. Aujourd'hui, c'est le dogme de la Matière. Dans la pensée réfléchie, ou dialectique, l'homme ampute de soi les énergies pures de la Lumière de la pensée qui à chaque fois affleurent dans la formulation origininaire du concept. Élever la conscience au niveau de son propre principe de Lumière, telle est la tâche de la concentration et de la méditation.

4. L'essence pré-dialectique

La méditation est une concentration simultanée du penser, sentir et vouloir sur un contenu spirituel, qui n'a pas besoin d'être élaboré, étant déjà accompli et suffisant sous la forme dans laquelle il se présente. Le thème surgit immédiatement comme une pensée, mais il doit être laissé dans sa forme immédiate, pour qu'il agisse directement dans l'âme : il ne doit pas être pensé. C'est un contenu direct de la Lumière une, renfermé dans une phrase, ou un symbole, tiré de la littérature mystique ou ésotérique.

La méditation tend à faire vivre dans l'âme une pensée de Lumière, non pas au moyen d'une analyse dialectique, mais plutôt selon le pouvoir de sa résonance initiale dans l'âme, jusqu'à une intensité capable de susciter la perception de la Lumière : laquelle est initialement une perception éthérique. Le monde éthérique surgit devant l'expérimentateur en images dynamiques : une force d'images qui expriment des présences suprasensibles. La possibilité que le disciple se meuve selon la Force originaires de la Lumière dans un tel monde d'images — dont la richesse, puissance et rapidité foudroyante et continuellement transmuante, tendent à l'écraser — dépend du fait qu'il ait préparé de manière adéquate les forces de la conscience au moyen de l'exercice typique de la concentration.

L'exercice de la pensée est fondamentale pour l'allumage de l'acte intérieur indépendant de la psyché, normalement liée à la nature corporelle et entravant à son tour la pensée. Une telle indépendance est essentielle afin que la perception du monde éthérique et du corps éthérique soit régulière : à savoir, qu'elle se détermine sous le signe du Je et non pas en fonction de la psyché, ou du corps astral : qu'elle n'obéisse pas aux pouvoirs subtils de la nature psychophysologique. L'expérimentateur doit parvenir à distinguer le domaine suprasensible de celui sensible, la réalité objective supérieure des apparences médiumniques. La méditation devient pour lui élévatrice, s'il possède réellement l'exercice de la concentration.

Méditer, c'est en substance, donner vie à une pensée, ou à une image, ou à une idée, concernant la vie de l'Esprit, de manière qu'elle suscite directement, sous la forme dialectique immédiate, l'élévation de l'âme : une telle pensée, grâce à son propre contenu suprasensible, est déjà en soi une force de Lumière : elle ne nécessite pas d'analyse. Elle peut être tirée de la littérature ésotérique ou mystique, ou être formée par la synthèse d'une série de pensées concernant l'expérience intérieure, selon une procédé qui sera suivi au plan pratique dans les pages qui suivront : d'une fois à l'autre, une synthèse de pensées élaborées à dessein sera donnée comme contenu de méditation. Un tel contenu n'est pas arbitraire, parce qu'il appartient à la Science de l'Esprit, à savoir qu'il dérive de l'expérience suprasensible objective.

Concentration et méditation fournissent le moyen au disciple de remonter de la pensée reflet à la Lumière de Vie, dans laquelle la pensée est une avec le pur sentier et avec le pur vouloir. C'est la Lumière originaires, extra-consciente, à l'anéantissement ou détérioration de laquelle on doit la production continue de la conscience de veille ordinaire. Le chemin actuel de l'Esprit ne consiste pas à **reculer** de la conscience de veille vers des états de conscience du passé, dans l'illusion de retrouver en eux la Lumière, mais plutôt de **progresser** du degré de conscience actuel vers la Lumière dont il est projection.

La tâche de l'ascète c'est de retrouver la Lumière originaires au moyen des énergies actuelles de la conscience de veille. Celle-ci surgit normalement là où la Lumière perd son pouvoir de Vie parce qu'elle est réfléchi, mais ses énergies sont la Lumière elle-même, à laquelle elle s'oppose normalement en tant que conscience dialectique. Telle la contradiction de la conscience. La remontée de la conscience réfléchi à la Lumière de Vie, est une tâche exceptionnelle, mais prévue au plan cosmique : elle est attendue de l'humanité comme un processus de réintégration, qui doit être commencé par les soins des expérimentateurs modernes du Suprasensible, capables de dédramatiser le mythe et l'anti-mythe de la modernité.

IV. Le disciple se place devant la graine d'une plante, qui lui est familière. Il observe la graine, sa forme, sa couleur et sans détacher son regard d'elle, il imagine sa germination et sa levée qui s'ensuit hors de terre, après cela sa croissance comme plante nouvelle, sa ramification en feuilles et sa floraison, jusqu'à la production de fruits nouveaux dans lesquels elle apparaît de nouveau comme graine. Ce processus imaginatif de la naissance, de la croissance et de la fructification, il doit le faire sien comme une synthèse et, en même temps, en tirer un sentiment subtil, tandis qu'il continue de le contempler. Il doit pouvoir vivre ce contenu intérieur un avec la perception elle-même, en le sentant appartenir à la graine tout comme lui appartiennent les caractéristiques physiques.

Cet exercice peut conduire le disciple à la perception de la forme éthérique de la graine : mais dans l'attente qu'il donne lieu à un tel accomplissement, l'exercice est essentiellement formateur de la pensée et de son accord profond avec le sentiment et la volonté : il éduque la pensée à la logique du vivant, qui est la vraie logique, car elle ne procède pas de la médiation cérébrale, mais bien selon le processus extra-sensible du réel. C'est-à-dire, qu'il réalise l'identité que le Je effectue normalement dans la perception, en rencontrant le monde sensible au moyen des forces de la Lumière et de la Vie. La pensée libérée est dite **vivante**, parce que c'est la pensée qui commence à percevoir en soi et dans les êtres, la Vie : la Lumière originaire.



La Lumière originaire flue normalement inconnue, comme pensée pré-dialectique dans la pensée dialectique : laquelle en est le reflet, ou l'apparence, la *maya*. La dialectique est bien indispensable à l'expérience quotidienne, mais elle est inutilisable à la pénétration du réel. Elle en est même l'obstacle.

Comme tissée de mots, la dialectique est privée du pouvoir de pénétration, justement à son moment pré-dialectique : dans lequel seulement, l'homme peut se saisir comme Sujet. Dans la dialectique, l'être humain cesse d'être Sujet de l'expérience ; il ne peut pas vivre selon son être originaire, ni ne peut vivre, pour cette raison, l'identité de la Lumière originaire avec le réel.

Le disciple discerne comme sens ultime de la discipline une telle Lumière originaire, parce qu'il reconnaît en elle la source de la force, mais surtout la direction suprasensible de son cheminement. Il la reconnaît dans l'immédiateté de la pensée précédant la forme dialectique. C'est l'immédiateté qui n'a pas besoin de médiation, parce que, justement, en tant que pensée pure, sans objet, elle est la médiation en premier lieu. Seul l'immédiat pur, sans objet, peut devenir activité médiatrice : il le peut parce que c'est le vrai immédiat, l'originaire : qu'il faut laisser comme il est, si l'on veut percevoir. Le laisser comme il est, c'est arriver à le contempler.

L'ascèse de la pensée consiste justement dans l'expérimentation de cet originaire, qui **n'exige pas d'être pensé**, étant l'unique activité de la conscience qui ne requiert pas une intégration de pensée. Cette activité même est la pensée intégrante. Par une telle voie, on a le passage de la pensée à la Force-pensée. La révélation de la pensée devient l'écoulement d'une Force qui n'a rien à faire avec la dialectique.

V. Méditation. *N'importe quel objet exige d'être compris avec la pensée : la pensée, au contraire, ne l'exige pas en soi. Elle ne nécessite pas d'autre pensée pour se révéler comme elle est objectivement. La pensée, qui puisse se révéler comme objet, ne doit pas être comprise, mais perçue : elle s'expérimente comme Lumière pré-dialectique. Une telle Lumière porte en elle le pouvoir du Principe.*

Le disciple peut pratiquer cette méditation dans la mesure où il possède l'exercice de la concentration. Quand il réalise la révélation de la pensée, il pense en réalité selon le Je, et non pas selon l'objet : c'est pourquoi il peut pénétrer l'objet : qui pourtant, en tant qu'objet sensible, est l'instigateur initial de la présence du Je dans la pensée. La Force-pensée est l'expérience suprasensible, possible au Je, qui réalise la **conscience** de l'expérience sensible.

Il n'y a pas d'objet qui ne se révèle pas grâce à la présence du Je dans la pensée : cette présence est normalement inconsciente. Il faut expérimenter la pensée dégagée de l'objet, pour avoir le Je dans la pensée : qui est à dire dans le corps astral. Ceci est le sens de la concentration et de la méditation. L'expérimentateur doit acquérir une conscience de la priorité absolue de la pensée dans la genèse de la conscience : rien avant la pensée, ce qui est dire rien avant le Je. Cela n'a rien à voir avec la thèse idéaliste, pertinente au plan de la pure rationalité. Il peut expérimenter comme continuité la priorité de la pensée, non pas en pensant, mais bien en contemplant la pensée comme concaténation de pensées. D'abord, il doit énergiquement poser une pensée : dans un second temps, il peut contempler, **non pas penser** la pensée. Dans une telle contemplation afflue le courant supérieur du vouloir, le Pouvoir du Je.

En substance, l'objectivité sensible se révèle, non pas pour elle-même, mais pour susciter l'expérience du Je dans la pensée : Je, qu'il y a toujours mais inconscient. L'obtention requise avec urgence par l'époque, c'est le sens ultime de l'expérience consciente du sensible : l'empirisme suprasensible : la conscience de la détermination, à savoir de la présence du Je dans la pensée qui fait l'expérience du sensible.

L'expérience du moment originaire de la pensée, est l'élément spirituel nouveau réalisable par l'ascète moderne. Le moment originaire ne doit pas être pensé, mais au contraire perçu, ce moment étant la pensée vivante dans une forme qui ne nécessite pas de forme ultérieure. La forme est la pensée pré-dialectique : qui doit être reconnue au moyen de la concentration et de la contemplation, parce que normalement la détermination empêche de la voir : une fois vue, c'est l'**essence** comme pensée : qu'il ne faut pas penser, parce qu'elle est en même temps pensée et pensant : la forme vivant ou la vie de la forme.

La technique d'une telle expérience, toutefois, ne consiste pas à consacrer l'attention directement au moment originaire de la pensée, en vérité insaisissable de cette façon, mais au contraire à la concentration de la pensée sur un thème, ou un objet, de façon que la jonction avec le moment originaire se réalise d'abord indirectement dans la forme fluante de la pensée : cette forme peut être intensifiée, jusqu'à ce qu'elle soit objectivement perceptible de l'autre côté de l'objet. L'expérience de l'essence pensante exige de passer par l'objet, pour arriver au concept, lequel, inconsciemment ou abstraitement a en soi l'essence.

Le moment originaire de la pensée, existe toujours dans l'âme, en vertu de la détermination, mais il est ignoré et normalement évité par l'être humain, qui craint d'avoir conscience de la pensée, il redoute d'avoir des pensées autonomes, ou vivantes, pensées-essence, pensées-force.



La concentration s'avère, lorsque le dévouement à un thème polarise de manière illimitée le mouvement de la pensée et ses ramifications extra-conscientes : à savoir quand il peut directement agir dans une région dans laquelle par habitude des Puissances de la nature, extra-rationnelles, manoeuvrent la pensée. Le but de la concentration c'est de soustraire la Pensée à de telles puissances : de fournir à celle-ci (la Pensée, *ndt*) la conscience d'être, dans son autonomie et dans sa connexion originaire avec le Je, une **Puissance** fondé sur soi.

L'exercice, que pose au disciple fondamentalement dans une telle acception la Science de l'Esprit, est celui typique de la concentration, au moyen de l'objet au signifié minime, lequel, comme on l'a vu, fournit à la pensée un moyen de se soustraire aux connexions psychiques inconscientes, pour puiser directement à sa propre source suprasensible. C'est une fonction identique à celle de la

pensée moderne mathématico-physique qui, au moyen de l'objectivité extérieure, réalise la détermination pure de la pensée comme expression du Je, plutôt que comme nécessité imposée à la psyché par le domaine unidimensionnel de la quantité.

Le danger, pour l'être humain de ce temps, c'est justement de se servir de la détermination volitive de la pensée, qui est une expression du Je, et de l'isoler pourtant du courant du Je, lequel courant qui de toute manière continue de fluer en elle, étant nié, s'enfonce dans le domaine instinctif. Les Puissances de la nature desquelles la détermination consciente avait la tâche de libérer la pensée, ressaisissent la pensée en tant que Puissances anti-spirituelles renforcées, capables de lui suggérer aussi des tendances spirituelles, éthiques et sociales. Aux expérimentateurs du Suprasensible il revient de reconnaître le jeu des forces derrière des apparences, pour que la détérioration du courant supérieur du Je ne grève encore plus lourdement le destin humain.

La fonction de l'exercice typique de la concentration est prévisible dans un tel sens : c'est une forme volitive de la réunion de la pensée avec sa source suprasensible, et donc aussi avec le Je. Son intention c'est la pensée pure : qui cesse d'être manoeuvrée par l'ego, ou par la nature, et est pour cette raison le véhicule de la Force la plus élevée de l'être humain.

La concentration doit fournir le moyen à la pensée de se manifester selon sa propre nature objective, de pensée pure, indépendante de la psyché, et, comme telle, capable de se mouvoir avec la plus grande autonomie dans la conscience. Au moyen d'un tel mouvement, l'expérimentateur entre en contact avec la Puissance d'un Principe suprasensible sans limites, à la réception duquel sa nature inférieure est normalement close et résiste par de subtiles formes de peur : Étant elle la Force qui dépasse toute peur.

5. Je et ego

VI. Concentration pure. L'expérimentateur se concentre sur une figure géométrique, par exemple le triangle. Il pense aux diverses formes du triangle, équilatère, isocèle, rectangle, etc., jusqu'à arriver au concept pur de triangle, qui en résume toutes les formes. Le concept ainsi obtenu doit se trouver devant la conscience, dans toute sa précision et indépendant, toutefois, de tout résidu quelconque formel ou sensible.

Il convient au disciple d'observer, méditativement, comment, en substance, il se meut déjà à partir du concept pur pour réaliser l'exercice : parce qu'il puise à celui-ci, il peut évoquer les diverses formes du triangle. Toutefois, il ne possède pas normalement un tel concept pur : il l'atteint au revers de la conscience et il le reconstruit au moyen de représentations, jusqu'à l'avoir objectivement devant lui, à la fin de l'exercice. Ceci est en vérité le sens de l'exercice de concentration : réaliser les énergies édifiatrices latentes du concept.

VII. Le disciple se concentre sur le cercle, jusqu'au concept pur. Il doit ensuite se demander pour quelle raison le cercle a son centre à l'intérieur et non hors de soi. En réalité, l'équidistance des points du cercle est spatiale, mais parce qu'on se réfère à un point non-spatial, à savoir au centre qui, comme tel, est la négation de l'espace. Sans la référence univoque de l'espace à une telle négation, l'équidistance des points du cercle ne serait pas possible. Celle-ci est possible par rapport à un point métaphysique, ou non-spatial, que toute figure, parce que spatiale, ne peut pas avoir en dehors de sa propre forme, mais au contraire à l'intérieur de celle-ci. La forme en vérité est »l'extérieur « de ce point-là.

Toute figure spatiale exprime dans la forme la tendance à l'épuisement de l'espace, pour se révéler telle qu'elle est réellement : comme **idée**. Cela explique pourquoi l'aire d'un carré, dont le côté est la quatrième partie exacte du périmètre d'un cercle, est considérablement inférieure à celle du cercle lui-même.

En réalité, dans le cercle, l'équidistance du point métaphysique atteint le maximum de son expression spatiale.

Des méditations similaires éduquent le disciple à la pensée pure. Il se familiarise à un noyau de Lumière de la Pensée, lequel acquiert toujours plus d'intensité objective : jusqu'à ce qu'il puisse l'évoquer comme point de référence transcendant, et en même temps puissant, face aux situations qui tendent à le déborder. Le noyau de Lumière de la Pensée devient pour lui comme un centre de force recelant le plus grand pouvoir d'impersonnalité ou d'anti-égoïsme.



La concentration s'avère quand le dévouement à un thème polarise sans limites le mouvement de la pensée et ses ramifications extra-conscientes : à savoir quand elle peut indirectement agir indirectement dans une région dans laquelle, par habitude, des Puissances de la nature, extra-rationnelles, manoeuvrent la pensée. L'objectif de la concentration c'est de soustraire la pensée à de telles Puissances : lui fournir la conscience d'être, dans son autonomie et dans sa connexion originaire avec le Je, une **Puissance** fondée sur soi.

L'exercice, dans un tel sens que la Science de l'Esprit pose fondamentalement au disciple est celui typique de la concentration, au moyen de l'objet au moindre signifié, lequel, comme on l'a vu, fournit à la pensée le moyen de se soustraire aux connexions psychiques inconscientes, pour directement puiser à sa propre source suprasensible. C'est une fonction identique à celle de la pensée moderne mathématico-physique : laquelle, au moyen de l'objectivité extérieure, réalise la détermination pure de la pensée comme une expression du Je, plutôt que comme une nécessité imposée à la psyché par le domaine unidimensionnel de la quantité.

Le danger pour l'être humain de ce temps est justement de se servir de la détermination volontaire de la pensée, qui est une expression du Je, et de l'écarter pourtant du courant du Je qui continue de toute manière à fluer en elle, mais, étant nié, en s'enfonçant dans le domaine instinctif. Les Puissances de la nature, la détermination consciente desquelles avait pour tâche de libérer la pensée, ressaisissent alors la pensée comme des Puissances anti-spirituelles renforcées, capables de lui suggérer aussi des tendances spirituelles, éthiques, sociales. Aux expérimentateurs du Suprasensible, il revient de reconnaître les jeux des formes derrière les apparences, pour que la détérioration du courant supérieur du Je ne grève pas encore plus la destinée humaine. La fonction de l'exercice typique de la concentration est prévisible dans une telle acception : c'est une forme volontaire de la réunion de la pensée avec sa source suprasensible, et avec le Je. Son intention est la pensée pure qui cesse d'être manoeuvrée par l'ego, ou par la nature, et c'est par conséquent le véhicule de la Force la plus élevée de l'être humain.

La concentration doit fournir le moyen à la pensée de se manifester selon sa propre nature objective de pensée pure, indépendante de la psyché, et, comme telle, capable de se mouvoir avec la plus grande autonomie dans la conscience. Au moyen d'un tel mouvement, l'expérimentateur entre en contact avec la Puissance d'un Principe suprasensible sans limites, à la réception duquel sa nature inférieure est normalement close et résiste par des formes subtiles de peur : étant Celle-là la force qui surmonte toute peur.

Grâce au développement de l'attention consciente dans l'exercice de la concentration, l'expérimentateur réabsorbe au sein du processus univoque, ou conceptuel, de la pensée, les forces qui se soustrayant normalement au contrôle de la conscience, s'en vont constituer la *vis* des états d'âme et des impulsions inférieures. Ce sont justement ces forces qui font obstacle à la concentration et, au moyen d'astuces subtiles, suggèrent des prétextes pour l'éviter, ou pour l'exécuter mécaniquement, sinon carrément pour la considérer comme nocive. En réalité, la concentration effectue la vraie nature de la pensée : elle restitue à la pensée sa fonction de véhicule du Principe de réintégration. La concentration vraie, en effet, mène à la conversion de la pensée. Quand il exécute l'exercice de la concentration en substance, l'expérimentateur affronte la situation réelle de sa propre vie intérieure, parce qu'il se place du point de vue du Je, en tendant à restituer un ordre qui va du Je à l'astral, à l'éthérique, au physique : un ordre qu'en réalité il n'y a jamais, puisqu'il est régulièrement inversé. Tout ce qui se déroule pour l'être humain dans le monde physique, en effet, agit sur l'éthérique, impressionne l'astral et saisit la pensée jusqu'à l'assentiment du Je, incapable de déterminer, lui, la réponse à la stimulation extérieure selon la loi de son essentialité par rapport au réel. Avec cela la pensée est normalement un instrument du Je inférieur, ou de l'égoïsme : à savoir du corps astral asservi à la corporéité physique, oublieux de sa propre et substantielle indépendance de celle-ci. Pareillement, le concept manque de ses forces latentes et, comme abstraction, devient un aliment discursif de la dialectique.

La concentration a la tâche de surmonter l'égoïsme, en se servant du véhicule dialectique immédiat de l'égoïsme qu'est la pensée réfléchie. Tant que la pensée est dialectique, ou réfléchie, malgré ses vertus logiques, elle est un instrument de l'entité « animale » de l'être humain, à savoir de l'égoïsme : elle ne saisit ni sa propre réalité, ni celle du monde, et c'est pourquoi elle opère au moyen du Savoir contre l'élément de la Vie, duquel elle puise simultanément le *continuum* de sa propre activité réfléchie.

Plus la pensée est centrée sur elle, plus l'homme intérieur s'essentialise, en vivant dans sa profondeur propre. Il sent qu'il est au seuil du Suprasensible, c'est-à-dire auprès d'un monde de vérité puissante, par rapport auquel le monde sensible semble perdre caractère de réalité. Ce sentiment est important, en tant que signe du niveau atteint dans la concentration.

Un autre signe est l'état intérieur de dédramatisation des faits humains : auquel s'accompagne un vaste sentiment de compréhension pour tout être, qu'il apparaisse sur la scène innocent ou coupable. Ayant deviné son processus intérieur, il le justifie comme nécessaire et par conséquent exigeant un élément de libération, qui peut uniquement provenir de la part de celui qui médite en se libérant de la *maya* de la pensée.

L'ascèse de la concentration et de la méditation commence à être authentique, quand elle engendre un sentiment de compassion illimitée pour les êtres passionnellement attachés à leur propre erreur comme à leur propre vérité, à savoir gagnés à une existence tissée de lutte et de convoitise, dont ils ne possèdent pas le sens, sinon après la Mort. D'un tel sentiment est inséparable une volonté de porter secours. Mais l'on découvre qu'au-delà de toute forme évidente ou immédiate, l'aide vraie est l'idée, l'élément pur supra-mental, le Principe de Lumière de la Libération.

L'idée n'est pas une idée déterminée, religieuse, ou traditionnelle, ou mystique, ou politique. C'est facile de se référer à une idée qui unit selon un choix déterminé : celle-ci n'est pas la vraie idée, mais une manifestation à elle, qui, au cas où elle réussit à opérer comme l'idée créatrice, asservit l'homme en réalité, en lui donnant l'illusion d'agir selon vérité et liberté : elle regroupe selon un dénominateur psychique, ou animal. La vraie idée est le pur Principe de Lumière de la pensée : le pouvoir qui seul peut unir les êtres libres. Mais c'est la conquête d'une **rédemption du penser**, possible à qui connaît l'art du dégagement du mental de la cérébralité et l'urgence de la Force cosmique sous la *maya* de la pensée. Cette Force est l'aide vraie de l'homme parce qu'elle est sienne et a le pouvoir de le soulever au-dessus de n'importe quelle faiblesse ou difficulté. La décision qui s'impose à ce point c'est : il faut être plus forts, par amour des autres, pour l'aide desquels le monde a besoin.

La force vraie provient de la concentration. Il n'y a pas de situation difficile, extérieure ou intérieure, physique ou psychique — trouble, fatigue, maladie, etc. — qui puisse interdire l'exercice de la concentration. Combien même le cas opposé est vrai. La tâche de la concentration est de restituer l'Énergie centrale de l'âme, quelles que soient les conditions dans lesquelles elle évolue. C'est une erreur de croire que la concentration présuppose des conditions extérieures ou intérieures : elle doit pouvoir être pratiquée en n'importe quelle condition, pour autant qu'elle fait appel à la Pensée, à savoir, à l'unique activité en soi libre, qui n'a rien à voir avec le support au moyen duquel elle se manifeste. Cette considération-ci peut faire mieux comprendre le sens de la technique de la concentration par nous exposée.

Ce ne sont pas des conditions pré-ordonnées qui peuvent fournir un moyen d'expérimenter le Je : mais c'est le Je qui doit pouvoir s'expérimenter lui-même au travers tout type de condition, dans l'époque actuelle. Dans un tel sens, on peut appréhender la différence de la voie des temps nouveaux de celle des techniques traditionnelles et en particulier du Yoga. La Voie des temps nouveaux fait appel à une Force qui a pénétré dans la terrestrité et opère au travers de la *maya* de l'égoïté humaine, en adoptant une forme initiale de pensée.

La pensée se trouve déjà en réalité dans son propre monde de forces, mais inconsciemment identifiée à la *maya* dialectique. En intensifiant volontairement son mouvement, la pensée cesse de coïncider avec elle : elle s'identifie à sa propre force pure et se conjugue avec sa source. Mais pour accomplir une opération semblable, la pensée a besoin de sa *maya* et du mouvement dialectique dans le domaine des forces *maya* qui en stimulent la mobilité initiale. C'est pourquoi dans la concentration, comme dans la méditation, les difficultés se présentent à elle comme une forme de la *maya* et aussi comme des indications de la force qu'elle doit libérer en soi : la mesure de l'intensité de concentration qu'elle doit réaliser en elle.

La retrouvaille de l'idée ou du concept vivant, est dans un tel sens la réalisation de l'état atmique de la pensée. La pensée retrouve l'**essence**, en réalisant en germe ce qui sera initiatiquement l'état d'*Atma*, ou d'Homme-Esprit.

6. La Lumière de Vie : le concept

VIII. Méditation. *L'être humain expérimente une essence en lui-même, chaque fois qu'il parvient à concevoir l'essence d'un être : l'essence est vraie et elle est au centre de cet être, mais ne repose pas en lui, en dehors de la pensée qui la pense, au-delà de son intuition. Cet «au-delà» est interne à la pensée : c'est la Vie de la Lumière, que la concentration a la tâche de retrouver.*

Celui qui pense l'essence d'une chose comme fondement de celle-ci peut découvrir que ce fondement surgit de manière intuitive en lui, au moyen de la pensée, comme une essence-pensée : c'est en lui le moment de l'identité, ou de la synthèse, qui échappe à la conscience dialectique. Il la pense dans la chose, appartenant à elle, mais parce qu'elle émerge dans son âme comme un contenu objectif. Certes, ce contenu objectif n'est pas conscient : à chaque fois il devient une abstraction dans la conscience dialectique. La tâche de la concentration est de lui restituer du caractère concret. L'homme est le porteur du contenu intérieur dont ont les êtres ont été privés. L'ascèse de la pensée fournit un moyen de contempler l'essence, comme pensée vivante, qui n'a pas besoin d'être pensée pour se révéler, étant déjà une formation de pensée.

Cette ascèse est le sens vrai, l'objectif ultime, de l'expérience de l'homme moderne : c'est le sens de la détermination de la pensée dont part l'investigation moderne du sensible : une recherche dont l'ascète traditionnel, ou le savant du monde antique, ne pouvait pas ressentir la nécessité parce que, à la place de la détermination, l'indéterminé Universel se révélait à lui comme contenu intérieur des êtres. Ce contenu existait : il n'était pas nécessaire de l'évoquer comme une essence, avec les forces conscientes de l'âme. Une tâche de l'ascète traditionnel était, en substance, de s'élever au niveau impersonnel de la Lumière intérieure, pour y connaître l'identité avec l'essence des êtres. C'était une expérience du corps astral spirituel, plutôt que du Je. Cela explique pourquoi les langues idéographiques traditionnelles ne renfermèrent jamais d'universaux, ou concepts tels que « arbre », « animal », « voie » etc. mais, au contraire, des arbres déterminés, ou des animaux déterminés, etc. Le moment de la détermination de la pensée de type physico-mathématique, en réalisant à l'inverse la première forme d'indépendance vis-à-vis de la psyché antique, ou du corps astral, c'est le moment **individuel** de l'âme : il découle volontairement du Je, comme pure relation avec les êtres, grâce à la vision sensible exclusive. L'ascète antique voyait l'entité spirituelle qui s'incarnait dans tous les lions de la Terre : il n'avait pas besoin de se former un concept de « lion ». Ceci est l'acte conscient de l'être humain moderne, qui cesse d'être secouru par la révélation et met en acte des forces individuelles, en retrouvant en soi l'Universel, au moyen de l'universel qui se détermine en lui comme pensée. Des forces originaires de pensée, autrefois transcendantes, se sont faites, grâce à la détermination pensante au niveau sensible, individuelles, immanentes, en se présentant formatrices du concept, qui, dans le moment dialectique de la détermination, est le concept abstrait du lion, mais dans le moment originaire de celle-ci, est l'identité avec l'être qui vit univoque dans tous les lions de la Terre.

IX. Méditation. *Le fait que l'homme moderne ait le concept de lion, signifie substantiellement qu'il réalise en soi le moment d'identité avec l'être suprasensible du lion : moment super-conscient, qui échappe à la conscience ordinaire, mais qu'il peut expérimenter au moyen de la vivification du concept.*

Le concept vivifié par la concentration, donne l'identité intuitive avec l'être extrasensible d'une espèce ou d'un genre du règne animal ou végétal, non pas la perception de cet être, qui est une conquête ultérieure de l'ascèse.

Le pur mouvement intuitif du concept n'est pas conscient parce que pré-dialectique : c'est le mouvement du Je indépendant du corps astral, provoqué par l'acte conscient sur le plan dialectique. En effet, au niveau du corps astral se développe la pensée analytique ordinaire, avec la série de ses

représentations et avec sa tendance à réduire les concepts à sa propre limite, le niveau desquels est à l'inverse celui du Je, indépendant du corps astral. Il s'agit de l'indépendance du principe conscient de la psyché, porteuse moderne des névroses, ou bien de la continuation illégitime de la domination du corps astral sur le Je. On comprend la situation réelle de l'homme moderne si l'on tient compte que le mouvement intuitif du concept est le vrai présupposé de toute connaissance dans laquelle se réalise l'identité, le dépassement initial de la dualité. C'est le présupposé des sciences mathématiques et physiques, pour autant qu'elles soient réelles et non rhétoriques, comme elles sont en train de le devenir : c'est le présupposé opérant chez l'homme logiquement dialectique, mais ignoré à lui.

L'expérimentateur doit pouvoir arriver à la perception d'une séparation nette entre la domination de la pensée vivante dans laquelle opère le Je, et celle de la pensée dialectique appartenant au corps astral : c'est comme distinguer un corps réel de son ombre. La différence entre le moment pré-dialectique et le moment dialectique consiste dans le fait que le premier est pénétré de Vie, le second est privé de Vie : il est mort. Dans le moment pré-dialectique, le penser, qui est beaucoup plus que la pensée ordinaire, saisit l'élément vivant des êtres : dans la projection dialectique, il perd un tel élément, dont il ne lui reste que le reflet. Mais avec cela, il perd la **réalité** du réel : le Matérialisme lui est inévitable : sa détermination conceptuelle est abstraite, il saisit seulement le calculable, à savoir l'**irréel**, ce qui de la réalité est l'apparition morte.

Le sens ultime de l'expérience occidentale du concept, cependant, comme une expérience du Je dans le corps astral et indépendante de celui-ci, c'est l'ascèse de la pensée, capable de mener à la perception du moment vivant du Je dans le concept, qui est sa vérité et sa réalité : échappant à la conscience dialectique, qui est simple conscience du corps astral. La discipline de la concentration fournit un moyen d'expérimenter ce moment vivant de la pensée, non rattaché à aucune catégorie de la nature physique ou psychique, étant la source même de cette dernière. Ce moment vivant renferme en soi le pouvoir de dépasser l'altérité : pouvoir de solution des problèmes humains, impénétrables à la cadavérique pensée dialectique.

En expérimentant le moment dynamique du concept, l'ascète dépasse l'altérité, parce qu'en se dépersonnalisant il transfère dans le Je le centre de la conscience : en réalité, il transfère le sens de soi de l'astral au Je, qui n'a pas besoin de se ressentir lui-même pour être. En surmontant l'altérité, il est libre.



Chez l'homme moderne le corps astral est normalement « libre », et non pas le porteur de la liberté qui est le Je. La fausse liberté du corps astral est celle à laquelle l'homme soumet régulièrement le Je, parce qu'effectivement il se ressent lui-même par l'astral : il se ressent dans l'astral, dans la psyché, et non pas dans le sujet d'un tel ressentir, à savoir non pas dans le Je indépendant de la psyché. Toute exaltation humaine de la liberté, en partant en effet du corps astral, part d'une impulsion adverse à la liberté réelle : laquelle peut jaillir seulement de la libération de la pensée de la psyché, à savoir de l'articulation du Je libre de l'astral dans le penser, dans le sentir, dans le vouloir. L'expérience occidentale du concept, n'a été que le premier mouvement d'une restitution de la centralité du Je par rapport au corps astral.

En termes ésotérico-mythiques, on peut dire que le corps astral est en soi de nature divine, mais il est aliéné à celle-ci en conséquence de la « séduction luciférienne » : tendu selon une autonomie illusoire vers un mal et un bien, qui ne sont tels que pour lui, pour son *cliché* subjectif, alors que pour d'autres, ils peuvent être le contraire. L'astral se défend, s'exalte, se déprime et se laisse abattre : parce qu'il ne se meut pas selon le Je, mais selon un contenu jamais vrai, parce que réfléchi : la duperie de Lucifer. En dominant l'astral, Lucifer implique le Je, qui croit être le Sujet, sans l'être en réalité jamais, car il s'identifie à l'astral et dans celui-ci il est bien libre, mais selon l'impulsion de Lucifer.

Lucifer put pénétrer dans le corps astral humain dans une époque « lunaire », à savoir dans une époque dans laquelle le Je, depuis son propre domaine solaire, ne pouvait pas être touché par une telle pénétration, car au contraire il la dominait : le « péché », la « chute », consista dans le fait qu'à un moment déterminé, le Je accéda au corps astral, il s'identifia avec lui. Cela rendit nécessaire de la part des Puissances célestes, l'expulsion de l'homme dans l'incarnation terrestre, laquelle, avec ses lois physiques, neutralisât une autonomie pour laquelle l'être humain n'était pas encore mûr. Lucifer put agir sur le Je par le corps astral : le Je accéda au corps astral et acquit, au moyen de celui-ci, la conscience de soi. Cela eut pour conséquence que le Je commençât à s'assujettir à la corporéité à cause de la convoitise nécessairement animale. La séduction luciférienne toutefois impliqua dans l'astral une « partie » du Je, non pas tout le Je. La « partie » supérieure resta intacte et depuis lors, pour la Sagesse des Mystères, son symbole est l'Arbre de la Vie.

Selon une telle vision de l'histoire primordiale de l'être humain, lorsque se produisit la « chute », le Monde Spirituel vint d'abord au secours de l'homme, en envoyant sur la Terre des Dieux — Anges, Archanges, Principautés — lesquels, sous forme humaine et en tant que maîtres occultes de communautés initiatiques, agirent à limiter la domination de Lucifer. Mais cette aide se révéla insuffisante avec le temps, tandis que l'être humain se rendant de plus en plus terrestre par un effet ultime de l'action de Lucifer, s'en alla progressivement vers la réclusion complète dans le règne de la matière, à savoir qu'il entra dans le domaine de l'autre Adversaire Ahrimane : jusqu'à avoir besoin d'une Science exclusive du monde physique. Depuis lors, seule l'action du Logos Solaire dans l'intériorité humaine peut faire de l'impulsion individuelle de la liberté le véhicule humain de la force originare. Le Je Supérieur lui-même, à savoir le Je connecté avec l'Arbre de Vie est appelé à agir chez l'être humain : par sa grâce, le Je peut se libérer de l'astral et faire de la liberté, qui s'est préalablement développée en lui en tant qu'impulsion de Lucifer, le véhicule de la libération.

La domination de la dialectique de quelque type qu'elle soit représente l'ultime tentative de Lucifer et Ahrimane d'empêcher que le Je de l'être humain se retrouve lui-même en deçà de l'astral dominé par eux. Une telle découverte est possible grâce à la libération de la pensée. La dialectique peut fournir toutes les fictions du Spirituel, y comprise celle-là de la libération.

L'antique Science du Sacré ne possédait pas la clef de la libération du Je du monde astral dans la corporéité, mais seulement celle du détachement de celui-ci et celle de l'extase. Pour l'expérience terrestre, une telle science ne possédait que la clef de la Loi qui gouvernait, grâce à une conformité à des conditions rituelles déterminées, les impulsions destructrices du corps astral. L'élément luciférien était induit à fonctionner selon l'Esprit, non pas en vertu du Je libre, mais plutôt grâce à une autorité supérieure à celle du Je. De la remise en vigueur de l'ascèse propre à une telle Science antique, Lucifer a aujourd'hui besoin, pour empêcher que ce soit l'être humain, en tant que Je libre à racheter l'astral : L'être humain le peut grâce au pouvoir conscient de Lumière, surgissant dans le concept, à savoir grâce à la restitution de l'Arbre de la Vie, selon la Science des Nouveaux Mystères. Celle-ci seulement peut justifier la connexion à l'antique.

7. La Vie de la Lumière

Du fait qu'elle ne connaît pas son mouvement d'indépendance du support cérébral, la pensée est privée de vie. En vertu de ce support, elle subit la nature, devient dialectique et connaissance des impulsions humano-animales : l'être humain vit selon la relation du corps astral avec le monde, en excluant inconsciemment le Je, qui est en réalité la source de la relation.

Ne possédant pas son élément de Vie, la pensée ne peut pas saisir l'élément de Vie de la nature : celle-ci apparaît monde extérieur, qui s'impose à celui intérieur : la vision qui apparaît légitimement duelle. La vision duelle, toutefois, surgit elle-même grâce à la Vie de la Lumière : qui s'anéantit continuellement dans la forme dans laquelle l'être humain, à cause de sa nécessité sentante, l'arrête.

X. Méditation. La pensée peut découvrir que sa résonance selon la Nature, est son mouvement même, et que l'image de la Nature autre et réelle en soi, est la forme réfléchie de Lumière identique, près d'un contenu non différent de la forme dans laquelle il apparaît. Elle doit pénétrer dans sa Lumière, pour retrouver la Lumière secrète de la Nature.

La forme surgit comme forme-pensée, quand bien même réfléchie : elle n'a pas d'autre moyen de naître dans la conscience. Elle surgit dans l'acte de percevoir mais c'est le percevoir dans lequel le Je est présent, dans le véhicule de la pensée pré-dialectique. Celui-ci est l'élément vivant de la perception, qui demeure inconscient au niveau dialectico-cérébral, parce que normalement il s'écoule en sensation et représentation : nécessaires à la conscience cérébrale.

L'organe cérébral cesse d'être l'isolateur de la conscience si, au moyen de l'exercice intensifié de la pensée, est amené au calme et à l'immobilité. Plus il est immobile, plus il laisse libre la force-pensée. Une telle immobilité est obtention du silence mental, lequel est à son tour obtention de la concentration juste. La concentration est pour le chercheur moderne la possibilité de restituer au Je la relation normalement usurpée par le corps astral : la possibilité de percevoir la force de détermination de la pensée, normalement utilisée par lui pour toute opération logique, mais non connue en soi, à « l'état pur » : à l'état pur en étant elle, libre de la cérébralité, le véhicule du Je. La conscience dialectique, comme conscience cérébrale, tend à assumer cognitivement le donné, selon les énergies modernes de détermination de la pensée. Mais cet engagement est vicié par le béotisme constitutionnel de la conscience dialectique, résidu de l'aptitude atavique de passivité par rapport à la révélation, qui n'est plus justifiée par l'actuelle évolution de la détermination.

L'inintelligence s'exprime surtout comme une incapacité de la détermination de connaître elle-même, de se distinguer soi-même du support cérébral qui lui permet l'extériorisation dialectique. Autrement dit, la détermination, en dépit qu'elle soit l'expression du Je, devient illégitimement véhicule du corps astral : renouvelant de cette façon l'antique usurpation du pouvoir du Je de la part du corps astral.

Par autoconscience insuffisante, affecté par une aptitude mystique résiduelle, le processus intérieur du percevoir et du penser, chez l'homme moderne, s'arrête à la limite sensible : il laisse hors de soi un partie inaccomplie, et il prend cette partie dans une forme, qui est elle-même forme pensée, corrélée à un contenu supposé à l'intérieur de la forme, comme une chose en soi, ou un fondement : qui est au contraire pensée ultérieure : forme de la forme, que la conscience dialectique obtuse confond avec un **réel**, au-delà du perçu et du pensé.

C'est la pensée, en fait, qui ignore pareillement le processus dialectique de la perception et le moment pré-dialectique de la détermination pensante : c'est pourquoi elle découvre opposé à soi un monde métaphysique, ou un monde physique. Et s'il se les représente et, ainsi représentés, il les explore sans les pénétrer, parce qu'à l'intérieur de soi il s'arrête à la limite cérébrale dialectique, à l'extérieur il s'arrête à la limite cérébrale quantitative. Ainsi se continue, dans une forme moderne, l'antique mal de l'âme dominée par les Adversaires du Je : des Adversaires qui nécessitent de la Lumière réfléchie, du Je réfléchi, de la pensée réfléchie, pour empêcher la naissance du Je.

Cette pensée exprime de toute manière l'intelligence de la Matière, assujettie à la ténèbre de la Matière. Sa caractéristique est la parfaite articulation dialectique du Savoir, au moyen duquel la réalité physique, ou celle métaphysique, est déjà interprétée, avec ses distinctions, ses structures, ses noms, son univocité, dans laquelle tout est compris, tout est expliqué, ou est en train d'être expliqué, tout est analytiquement développé selon le thème initial : qui est toujours une condition à la pensée, un présumé en soi, un présumé à l'Esprit qui doit simplement se conformer à lui, en renonçant à être l'Esprit capable de s'expérimenter lui-même avant tout arrangement, ou tradition. L'Intelligence de la ténèbre offre un parcours préconstitué à la pensée, en lui fournissant la réponse à toute question, selon le systématisme inépuisable du contenu présumé. Cette intelligence tend par tous les moyens à éviter que la pensée connaisse son propre mouvement indépendant du contenu, quel qu'il soit : elle opère de manière à ce que la pensée ne se distingue pas elle-même de l'objet et se considère valable seulement parce que remplie d'objectivité, privée de laquelle elle ne serait qu'un néant. L'Intelligence de la Ténèbre fournit tout à la pensée comme interprétation du terrestre, au niveau de l'absolue mais inconsciente aliénation, ou au niveau de la **Lumière réfléchie**, afin que la pensée ne découvre pas son être libre, sa Lumière originelle, sa source cosmique, son indépendance de n'importe quel savoir : qui est la vraie Pensée. Sur laquelle l'Intelligence de la Ténèbre ne pourrait rien.

L'Intelligence Cosmique a un rapport bien différent avec le mental humain : Elle laisse libre la pensée humaine, elle ne la manœuvre pas : elle peut s'unir à elle seulement là où la pensée est capable de se distinguer elle-même de son propre objet ou d'avoir comme contenu son mouvement même : là où la pensée affronte les problèmes et les événements avec des énergies tirées de sa propre profondeur : là où elle est capable de solitude et de courage, d'absence de préjugés et de dialecticité. Alors que l'Intelligence de la Ténèbre a besoin d'assoupir la pensée humaine, par le processus logico-dialectique et l'illusion de la connaissance illimitée dans la direction quantitative et sensible, l'Intelligence Cosmique a besoin de la pensée éveillée capable d'absolue liberté et d'autoconscience, pour lui transmettre le pouvoir de dépasser la limite sensible, la réflexivité, la prison dialectique.

À cette double polarité répond l'alternative actuelle de la vie de l'âme, vis-à-vis de laquelle est décisive l'aptitude instinctive de l'homme par rapport à la réalité suprasensible de la Terre. La pensée réfléchie, ou dialectique, en effet, n'a pas le pouvoir d'élaborer l'élément psychique de profondeur, dominée essentiellement par la **peur** : C'est pourquoi elle recourt aux palliatifs des analyses psychiques. Chez l'être humain dialectiquement automatisé, l'intelligence, privée de mouvement autonome, n'exprime pas de pensée réelle, mais plutôt un contenu psychique, par rapport à l'idée d'un monde réel par-delà celui quotidien et apparent : c'est pourquoi en réalité la peur du monde suprasensible, en agissant comme force inconsciente de la dialectique, organise et rend valide dans les formes de la culture l'irréalité du monde exclusivement mesurable.

L'expérimentateur porté à dépasser l'état réfléchi de la pensée, en se mouvant à l'inverse selon une impulsion à retrouver dans la Supranature la réalité de la Nature, surmonte en soi l'élément psychique assujetti à la corporéité : à savoir qu'il dépasse la peur, mais par cela même il est amené à dépasser l'esprit d'aversion inévitable à un tel lien. Mieux qu'à une fraternité superficielle remise au mécanisme abstrait de la planification sociale, il est amené à une fraternité qui va avant tout d'âme à âme, grâce à un automouvement conscient. Mais c'est seulement d'un semblable automouvement que peut profiter le processus évolutif de la société humaine.



Le savoir idéologique et le savoir physique découlant de la pensée reflet, incapable de découvrir son propre élément de liberté, sont inévitablement dogmatiques. Le dogmatisme c'est affirmer une vérité comme fondée sur soi, en dehors de la pensée qui informe et en conçoit le fondement comme idée : en ignorant l'idée ayant dans son centre le fondement. La position dogmatique naît sur la limite à laquelle s'arrête la pensée, pour être dialectique, en se faisant forme d'un contenu pensé

comme impénétrable, auquel elle donne le nom de réalité. Une réalité représentée par l'Esprit étranger à l'Esprit, conditionnant l'Esprit : une réalité en vérité irréalité, parce que présupposée, dans la forme qu'elle a, à l'Esprit, et à laquelle l'Esprit doit de se conformer, en ignorant le pouvoir de relation au moyen duquel il lui est possible de la concevoir et l'acte de se conformer lui-même. En effet, l'altérité du monde, la réalité de la nature physique pour le corps et de la nature métaphysique pour l'esprit, la dualité, le monde extérieur à l'être humain, physique ou spirituel, l'être que l'homme trouve continuellement ne dehors de lui et semble avoir en soi un fondement, peuvent être symbolisés par la kantienne **chose en soi** : « l'être » connu dans la radicalité qu'il se soustrait à la connaissance. Si l'on regarde cet être en soi de la réalité, c'est une idée, mais une idée privée de vie, abstraitement opposée à elle-même, une anti-idée.

Cet **être** est bien apparent en dehors de l'homme, mais comme un être en soi, comme *noumène*, c'est une idée opposée à la vraie idée : c'est l'idée de toute idolâtrie au niveau dialectique, matérialiste ou mystique, mue par des forces opposées à la vraie idée, laquelle a en soi un centre autonome de force, capable d'exprimer son mouvement, au cas où il coïncide avec le moment intuitif de la conscience. Sa transcendance devient immanente, lorsque le centre de l'être individuel se réalise au centre d'elle, comme à partir d'un fondement.

C'est le fondement que l'être humain, incapable de saisir le moment originaire, pense en dehors de soi comme un contenu impénétrable à la pensée. Il conçoit un inconnaissable et ne s'aperçoit pas de le placer hors du concevoir lui-même, à savoir hors de l'activité qui seule répond du connaître. En concevant des causes métaphysiques ou physiques, étrangères au connaître, il ne peut pas ne pas être dogmatique. Le **fait physique** et le **fait métaphysique** dictent des lois avec égale autorité. Pour autant qu'ils représentent deux polarités opposées, ils ont en commun l'opposition mentale à la profonde Lumière originaire : qui est l'antique opposition du corps astral au Je, à savoir au Logos. Deux courants de culture sont reconnaissables derrière la lutte menée à la pensée porteuse du Logos : deux courants qui semblent se combattre, en surface ils se combattent mais en profondeur, ils sont unis par l'impulsion à empêcher l'être humain de reconnaître l'élément de pérennité interne à la pensée moderne consciente. Indubitablement, cette pensée est aride, pauvre d'Esprit, capable de tous les transformismes dialectiques, mais, à son niveau, qui est le plus bas atteint par l'âme, elle est en soi expression de la puissance de l'Esprit, qui exige d'être retrouvée. Il s'agit de rédimmer cette pensée, mais pour la rédimmer, il faut la posséder : son élément dynamique doit être libéré du pouvoir inférieur au moyen duquel elle s'exprime. On reprendra la fil de la considération au sujet du processus incomplet de la pensée, qui ne peut pas ne pas avoir en face de soi un monde spirituel sur lequel spéculer, ou un monde extérieur à mesurer. C'est une telle pensée qui, si elle aspire au Divin, a besoin du secours de la « tradition », parce qu'elle est incapable de voir sa propre naissance comme Lumière du Logos, s'immergeant dans l'humain : comme une Lumière non réfléchie. Et si elle veut une réalité physique, elle a besoin d'avoir **foi** dans les faits et dans les démonstrations, comme si la vérité était dans ceux-ci et non dans sa profonde approbation à leur tracé symbolique de la vérité : comme pensée ayant en soi le pouvoir de la vérité.

La pensée dialectique ne peut pas saisir vraiment le monde physique ou le métaphysique, parce qu'elle ne possède pas le processus au moyen duquel elle le connaît, en le prenant comme réel en dehors de soi : un processus qui lui est intérieur, comme le *tantum* de la réalité physique ou métaphysique qu'elle parvient à pénétrer. Ce qui demeure extérieur à un tel processus de connaissance, n'est pas en dehors de l'être humain, mais à l'intérieur de la pensée. À partir de la pensée, en tant que pensée reflet, surgit l'image extérieure du monde et cette image se trouve opposée à elle comme une réalité, laquelle, effectivement, n'est pas la réalité, mais le symbole de sa limite.

Le pouvoir intérieur de l'**idée**, en tant que principe de la force essentielle de l'être humain, n'a rien à voir avec l'idée de l'idéalisme, dont le sens est la spéculation, à savoir la dialectique échangée pour une action intérieure. Dans le pouvoir intérieur de l'idée, l'ésotériste de ce temps reconnaît l'essentiel pouvoir de Vie auquel tendaient les Initiations antiques et les ascèses mystérosophiques.

L'idée il l'a en soi continuellement comme un immédiat : elle peut manifester son pouvoir dans le cas où elle est intensément voulue dans son noyau, ou à partir du centre dont elle se meut.

XI. Méditation. *L'idée est un être de Volonté : un pouvoir germinal du Vouloir. Celui qui l'expérimente, réalise cette Volonté comme la matière première de l'opération magique.*

L'homme qui ne parvient pas à dominer l'idée, devient un possédé des idéologies : c'est pourquoi il vit dans le domaine de l'animalité. Tout le connaître, l'expérimenter, le percevoir de l'homme, s'élève à l'idée comme à l'essence : le germe originaire qu'il a la tâche de restituer aux choses. C'est l'opération par laquelle seulement l'homme peut surmonter en lui la matérialité des choses et le lien à la nature animale.

XII. Méditation. *L'image extérieure du réel surgit de l'écoulement de la Lumière de l'âme vers le sensible. Dans une telle image, la rencontre de l'âme avec le monde est déjà en acte, parce que la Matière inanimée renaît en formes et couleurs, commence à devenir intériorité, relation de pensée, idée.*

Formes et couleurs sont déjà relation éthérique de la Lumière au moyen de l'activité de perception : ainsi, de point en point du réel, du plus élémentaire mesurage physique au calcul sublime, à l'idée d'énergie, etc., la relation est toujours pensée. Ce n'est pas la relation pressentie par la pensée idéaliste, incapable de séparer la condition réfléchie et toutefois de se rendre indépendante des processus sensibles, mais plutôt l'élément de Vie non vu par une telle pensée : l'expérience duquel requiert une ascèse, une action intérieure, à savoir un tarissement de la spéculation.

8. Le seuil de la Lumière

Le pouvoir de relation de la pensée est le tissu au moyen duquel l'image du monde commence à surgir comme monde intérieur. Ce pouvoir de relation est utilisé par l'homme, mais il est **ignoré de lui** : continuellement il unit en soi point à point, moment à moment, chose à chose. La conjonction est en réalité une relation de pensée à pensée, de concept à concept : et non pas d'objet à objet. L'être humain la croit connexion extérieure qui lui est nécessaire, tandis qu'elle se déroule plutôt dans sa conscience, mais en réalité elle est profonde aux choses. Elle se déploie en lui selon un processus unitif, en soi identique à celui qui est à la base de la Nature vivante : en produisant toutefois en soi le pouvoir de réveiller, au cas où un élan autonome lui soit assuré, **l'élément originaire que la Nature a perdu**.

L'unité originaire elle-même, comme Lumière imperceptible, envahit l'âme de l'homme, dans le moment où il connaît.

Mais l'être humain, dans le connaître, peut accueillir l'erreur et la tenir pour vérité. Dans un tel cas, c'est seulement le mouvement au moyen duquel il connaît qui est la vérité. L'unité originaire est le pouvoir de la connaissance, non pas son contenu dont la responsabilité concerne l'homme. Au moyen d'un tel pouvoir, l'être humain est libre d'engendrer la vérité ou le mensonge, le bien ou le mal : cela détermine justement son *karma* et, continuellement en rapport à celui-ci, l'instance de la liberté comme acte de connaissance responsable. L'unité originaire ne pourrait pas produire elle-même le contenu de la connaissance, par sa propre autorité, automatiquement, sans paralyser le processus créateur de l'Esprit, à savoir le processus de l'Autoconscience, qui se déroule là où le Je simultanément se rattache et s'oppose au corps astral, à cause de l'expérience mentale autonome. L'Autoconscience doit volontairement, au moyen de l'ascèse, pouvoir s'identifier avec l'unité originaire, pour autant qu'elle commence par réaliser le mouvement libre de la pensée, présent selon le Je dans le connaître ordinaire.

À un moment déterminé, l'Autoconscience se reconnaît elle-même comme Force du Je : laquelle est au commencement et demeure Lumière du Principe en tout point de sa manifestation. Le disciple se perçoit lui-même au Seuil de la Lumière.

La faculté intérieure de percevoir la Lumière est dormante chez lui, parce qu'elle appartient à son état d'origine, à savoir à sa nature cosmique. Lorsqu'elle s'éveille en lui, grâce à la juste ascèse, il peut découvrir que la série des perceptions du monde se révèle à lui parce que l'âme émet de la Lumière vers les choses, au travers des organes des sens. Cette Lumière est la donation suprasensible continue du Soleil à travers l'âme. Une Lumière astrale et éthérique se meut toujours de l'être humain vers les choses.

Cette diffusion de la Lumière originaire au moyen des sens, il ne la voit pas, mais il peut la pressentir, en regardant le Soleil comme symbole de la radiation pérenne de la Lumière : en réalité, le monde lui apparaît grâce à l'auto-réflexion sensible d'une telle Lumière, en soi suprasensible. Il ne voit pas la Lumière propre : il l'émane, et celle-ci lui apparaît seulement parce qu'elle est reflétée.

Il peut comprendre par intuition comment le monde est devenu visible parce que ce sont formés les yeux capables de le voir. La Lumière qui était avant intérieure, a flué vers le monde extérieur au travers des yeux, sollicitée par la Lumière du Soleil : elle est devenue relation sensible, en demeurant en soi suprasensible. Le Soleil a éveillé l'œil à la Lumière extérieure : après qu'au moyen de l'œil, la Lumière intérieure a de quelque façon diffusé. La Lumière intérieure flue à partir du corps astral comme pouvoir du Soleil, mais son Principe cosmique opère au moyen du Je, parce que le Je dans son essence part du Logos solaire.

Quand le disciple comprend la manière dont cette Lumière puisse revenir visiblement, en devenant une expérience consciente, il est en vérité sur le Seuil de la Lumière. Il comprend alors un devoir sévère et en même temps grandiose : **cesser de tuer la Lumière**. La Lumière qui irradie de lui dans le monde, au travers de la pensée et des sens, s'altère et meurt continuellement, parce qu'il n'est pas présent à elle avec le Principe solaire du Je : à elle, qui flue en lui au moyen de l'unité harmonieuse

des éthers, il lui enlève continuellement son pouvoir de Vie, pour ressentir sa pensée et ses sensations. C'est pourquoi l'amour humain ne peut recevoir de vitalité sinon des instincts, à savoir de la Lumière altérée.

À ce point-ci, le disciple comprend le vrai sens du « penser pur » ou du « percevoir pur » : libérer le monde de l'*ego*. Il tend, au moyen de l'ascèse, à la perception pure de la Lumière, dans la pensée, dans l'impression sensorielle, dans le souffle : qui est la présence pure du Je à la vie de l'âme.

XIII. Le disciple, après l'exercice de concentration, s'exerce à contempler la Lumière, en la voyant comme un Soleil naissant qui illumine l'obscurité intérieure. Il évoque l'éther de la chaleur et l'éther de la Lumière, rayonnant dans le monde à partir du Soleil spirituel. Il doit sentir que le porteur rayonnant du Soleil est le même pouvoir de vie qui anime le battement du cœur.

De la Lumière spirituelle fluent l'Amour et la Sagesse dans le monde. Mais l'être humain ne perçoit sinon le Soleil physique, qui est le symbole ou la *maya* du Soleil réel. Tout le monde cosmique et spirituel peut irradier ses forces vers l'homme, parce qu'il les fait d'abord confluer dans le Soleil. Le Soleil est le grand médiateur entre le « Ciel cristallin » et la Terre. Le secret de l'ascèse des temps nouveaux c'est de savoir que le Principe spirituel du Soleil est **présent** sur la Terre et opère comme une profonde Lumière du Je.



La Lumière du Principe, en tant que mouvement solaire du Je, disparaît dans la vision ordinaire duale : elle est réfléchi. L'être humain n'est libre que dans le reflet : reflet d'une lumière qui dans le Je est vivante. Le Je en est le porteur. La douleur humaine, quel que soit son **prétexte**, est toujours l'interruption de l'écoulement de la Lumière dans la vision réfléchi : l'initiale synthèse s'est ignorée dans sa projection inférieure et, comme telle, à savoir comme altérité, elle est opposée à sa source.

Une inversion continue du mouvement originaire de la Lumière s'extériorise donc comme liberté humaine. Laquelle naît plutôt du Principe supérieur à la dualité, ou du Principe de l'identité immédiate avec le monde, mais en s'opposant à lui. Elle ne peut pas naître sinon dans le domaine de l'altérité sensible et de l'opposition au Spirituel. Mais la possibilité de se saisir elle-même en tant qu'essence, est son « se-vouloir », là où jaillit son être libre, son affirmation autonome du Je : son se-mouvoir du Je. C'est le Je auquel elle peut puiser à l'intérieur du domaine de la conscience. À l'intérieur du domaine de la conscience, l'homme peut rencontrer le Logos, auquel autrefois il pouvait s'élever seulement à condition de transcender la conscience, en se détachant de l'humain. À présent, il peut le réaliser dans l'humain.

XIV. Méditation sur les paroles : « En archè ên oLogos », « Au commencement était le Verbe » : il faut ressentir naître toute la création à partir de l'acte originaire du Verbe.

Le disciple doit retenir le plus longtemps possible cette image dans la conscience, jusqu'à en retirer un sentiment vivant : à pouvoir reconnaître et évoquer, dans les moments de la vie ordinaire, qui tendent à atténuer en lui l'élan suprasensible.

Le domaine sensible est le domaine de la dualité, mais il est tel de manière illusoire, parce qu'il peut devenir expérience humaine seulement à condition d'être dualité surmontée. Toutefois c'est le dépassement que l'être humain régulièrement ne perçoit pas. La connaissance sensible jaillit de l'initial dépassement de la dualité, mais c'est simultanément le domaine de l'ignorance de la dualité dépassée. L'ignorance est la non-connaissance du Logos, à savoir de la synthèse originaire à partir de laquelle se meut la détermination, comme pensée se donnant au sensible. Germinalement, la

synthèse est achevée mais, dans le mouvement de la détermination, elle se limite elle-même, en rapport au caractère fini de la perception sensible : elle dépasse l'altérité, mais tout de suite s'arrête dialectiquement. La synthèse est bien initiée, mais non reconnue, elle s'interrompt : elle a en face de soi son propre produit, le monde apparent, le perçu-pensé qui apparaît altérité : le domaine de la liberté contingente : dont le sens réel n'est pas l'extériorisation de soi dans le sensible, qui ne lui permettra pas de sortir de la limite, mais d'achever la synthèse.

La synthèse initiale est donnée, elle appartient au mystère de l'évolution de l'être humain : mais sa réalisation est l'acte de la liberté individuelle, possible à l'être humain moderne conscient.

XV. Méditation sur le don du Principe de Lumière. « La Lumière resplendit dans les ténèbres ».

La liberté est la splendeur de la Lumière réalisée [la splendeur, *ndt*] dans le vouloir. Germinalement, la Lumière affleure dans le percevoir et dans le penser, mais au travers d'un processus destructeur, à qui est simultanément associé un moment créateur. En percevant et en pensant, l'être humain réalise inconsciemment, selon un processus naturel, la Mort et la Résurrection de la Lumière. Le disciple amène devant lui consciemment un tel processus, cosmique en soi. La liberté est la possibilité de réaliser au moyen du Je individuel un tel processus cosmique. C'est l'accomplissement conscient de la synthèse, c'est-à-dire le dépassement de la limite dialectique qui empêche de distinguer, dans la vie volontaire profonde, la Lumière, le pouvoir germinal qui résout la dualité. Il résout la dualité parce qu'il contient en soi tout le sensible : il ne peut pas avoir une Matière opposée à lui — la Matière étant une solidification de la Lumière — de la même façon que la force du bras ne peut pas avoir la matérialité du bras opposée à elle : au contraire elle peut s'extérioriser, parce que celle-ci sollicite son mouvement.

L'opposition de la matérialité s'affirme en raison de l'affaiblissement de l'Esprit par rapport à sa forme, jusqu'au processus même dans lequel la Matière apparaît privée d'Esprit, opposée à la Lumière : comme une réalité existante en soi.

XVI. Méditation. La Matière est Lumière chue et inversée. Dans le percevoir-penser, la Lumière renaît : les couleurs et les formes de la Matière naissent de la lutte de la Lumière avec la Ténèbre.

XVII. La Lumière vainc la Ténèbre dans la Volonté qui se réalise selon la Pensée libre des sens. Le disciple doit imaginer cette Volonté comme un courant de Lumière fluant dans les membres, indépendamment de la vie du tronc.

Le courant du vouloir fluant dans les membres, c'est la Lumière flamboyante qui consume la **matérialité** du corps. Normalement cette matérialité tend à s'affirmer comme nature au moyen de la convoitise et à se constituer dans le tronc comme corporéité indépendante de l'Esprit. Le Feu-Lumière du Vouloir a la tâche d'anéantir continuellement la matière en tendant à prévaloir dans le tronc : quand il ne parvient pas à réaliser entièrement une telle tâche, la matière s'accumule dans le tronc : elle devient formation de graisse, dotée de vie autonome.

La graisse est le symbole de la corporéité qui s'édifie elle-même, en se soustrayant au courant central de la Volonté et en développant une propre volonté automatique. De la même façon, tout processus artérioscléreux est le signe de l'affaiblissement du courant de la volonté qui imprègne l'élément minéral de l'organisme : la volonté perd le pouvoir naturel sur la fonction de l'élément minéral, qui est fonction véhiculatrice de l'Esprit, selon l'archétype cosmique de la corporéité. La minéralisation initiale de l'organisme après l'âge adulte, devient un processus positif au cas où elle soit contrebalancée, grâce au développement ascétique, par la préparation des forces du sentir de celle du vouloir, selon un nouvel équilibre de l'âme, lequel laisse une plus grande autonomie au corps éthérique dans l'organisme physique : autonomie utilisable par l'Esprit plutôt que par la

psyché liée au corps. Il y a des hommes qui, grâce à un tel équilibre, obtiennent après cinquante ans le maximum de leur efficacité psychophysique.



XVIII. Méditation. La Lumière , en tant que « Lumière du monde », opère inconnue dans l'âme. De l'âme elle flue de manière ininterrompue dans le monde, en s'allumant au moment pré-dialectique de la perception et de la pensée.

La Lumière originare se rallume comme intuition pure, coïncidence profonde, connaît immédiat, dans la perception sensorielle, qui est le moment de l'identité de l'Esprit avec le sensible. Telle identité est en soi suprasensible. Dans le moment où l'être humain perçoit et pense, le Je entre dans le monde avec des forces originaires, immanentes, mais en même temps transcendantes : qu'il connaîtra seulement après la Mort, ou durant la vie grâce à l'Initiation.

Le disciple médite sur ces forces-ci, que le Je peut uniquement retirer de l'existence terrestre, en descendant dans la ténèbre de la Matière : il commence à comprendre le secret des vies terrestres répétées, ou de la réincarnation, comme profonde réalité du destin humain.

XIX. La contemplation du Soleil spirituelle rapportée à l'image : « La Lumière resplendit dans la Ténèbre », le disciple médite sur la médiation de la Ténèbre et sur sa connexion avec la liberté humaine.

Le moment originare de l'identité du Je avec le sensible, est inconscient et toutefois toujours dialectiquement utilisé. Grâce à l'utilisation de la force qui ignore l'essence, la pensée devient détermination pour le monde de la quantité. Mais c'est justement d'une telle détermination que découle pour l'homme moderne la possibilité de délivrance de toute obligation intérieure quelconque.

L'acte individuel libre est le sens ultime du processus de la rationalité : processus dont la fonction évolutive appartient à l'époque actuelle. L'initiation des temps nouveaux ne peut pas ne pas avoir comme point d'appui un tel acte libre : qui se présente pour le moment dans sa forme la plus obscure. Il s'exprime, en effet, exclusivement dans le sensible, à savoir dans le domaine de l'opposition duelle : il n'a pas d'autre support que le cérébral, il ignore son propre support originare. Inconscient de la source dont il jaillit, il ne peut pas ne pas lui être contraire, en devenant jusque dans la pensée véhicule de convoitise centripète : de qui sont inséparables déception et douleur. En subissant le support sensible, la pensée ne peut pas réaliser sa propre impulsion pure : elle ne peut pas réellement être libre, parce qu'elle ne saisit pas la **disparition de la Matière** dans le se-donner de celle-ci comme forme, lumière, couleur, son, ni ne saisit l'élément originare qui émane d'elle dans une telle spiritualisation de la Matière. La fausse liberté, en effet, a la tâche d'empêcher le processus de désenchantement du sensible, que l'Univers attend de l'Homme. L'initiation aux Nouveaux Mystères opère au moyen de l'impulsion individuelle de la liberté. L'instructeur sagace prend soin que la liberté naisse chez le disciple : il établit avec lui une relation d'impersonnalité, dans laquelle agit l'impulsion d'amour et de fraternité la plus élevée grâce à une telle forme. Dans le cas où l'âme de sensibilité se rende maître de la relation, elle agit contre la liberté du disciple, en détériorant la fraternité. L'impulsion de la liberté doit être désengagée de son support de sensibilité, pour que sa connexion supra-individuelle puisse pénétrer la profondeur de sensibilité. Elle doit s'effectuer dans la pensée libérée des sens, pour s'unir avec son propre Principe : avec le pouvoir d'identité et de synthèse au moyen duquel elle commence à empoigner le monde.

Le dégagement de l'élément intérieur du sensible et du psychique, c'est l'Ascèse par laquelle la pensée réalise son noyau de Vie en empoignant la détermination, dans laquelle, normalement elle le

perd (le noyau, *ndt*) pour le contenu sensible. Grâce à la discipline de la concentration, la pensée peut vivre dans la détermination son pouvoir originaire qui ne connaît pas de dualité.

La pensée peut expérimenter son mouvement originaire et trouver en celui-ci la synthèse germinalement accomplie : elle peut reconnaître l'identité réalisée, dans l'immédiat suprasensible, de l'humain avec le Divin. En s'élevant au Principe de la synthèse, la pensée vit comme expérience suprasensible ce que normalement elle réalise au niveau sensible comme une détermination, en ce qui concerne la dimension de la quantité, avec la pensée mathématique et physique. Ceci est à peine l'ébauche du dépassement de la dualité, qui peut obtenir son caractère exhaustif seulement au niveau suprasensible. Il n'y a pas d'autre opérateur que l'être humain, il n'y a pas d'autre sens de la mission de l'homme que le Logos.

La réintégration du Logos dans l'âme est le sens de l'Initiation des temps nouveaux. Au moyen de l'ascèse de la pensée ordinaire, conforme à la logique du sensible, l'ascète peut expérimenter comme instance ultime la perception du Logos : qui est de réaliser l'originaire pouvoir de l'identité de la pensée, la relation première, qui lui échappe régulièrement — en étant l'acte d'observer normal attiré par le produit sensible de la relation — c'est pourquoi le monde surgit devant lui, duel et opposé. D'habitude, l'acte d'observer scientifique est simultanément attiré par le produit logique et par celui technologique de la détermination : lui échappe le sens ultime de celle-ci qui est précisément l'expérience de son surgissement en tant que relation pure.

L'Initiation des Nouveaux Mystères prépare le disciple par l'ascèse de la pensée, celle même de laquelle naît la science de la quantité.

La pensée qui apparaît la plus matérialisée est celle qui a eu la force de descendre le plus radicalement dans le sensible et de se quantifier, comme ce n'avait jamais été possible à la pensée indienne ou extrême-orientale. Mais c'est justement cette pensée matérialisée qui, délivrée selon l'ascèse à elle pertinente — La Voie des temps nouveaux —, produit la force résurrectionnelle du Je. Tout mouvement de libération de cette pensée réalise un pouvoir transcendant de Résurrection. Comme on l'a démontré, il lui faut dépasser, par rapport à lui-même, un état de mort.

Le disciple peut comprendre l'exigence d'expérimenter le pouvoir d'identité originaire, si le sain empirisme le conduit à observer dans la perception le **se-donner** du monde au-delà de la quantité, en sons, lumières, couleurs, etc., dans lesquels la Matière en tant qu'altérité morte, commence à disparaître. Cette disparition exige d'être poursuivie par la discipline : avant tout, elle doit être connue, grâce à un acte non ordinaire de la conscience.

XX. Méditation. Le Logos se fait Vie : il unifie l'humain avec le Divin dans l'âme, là où la synthèse originaire opère comme pensée immédiate, dans le percevoir. Cette pensée est déjà immergée dans la substance du monde, en étant le contenu intérieur du sensible.

C'est la pensée pré-dialectique immédiate présente dans le percevoir, comme dans le penser dialectique, l'immédiate médiation par laquelle l'être humain **entre dans le secret du monde** : normalement, il y entre **sans le savoir**, et même en croyant demeurer à l'extérieur, parce que la conscience dialectique n'est pas capable de percevoir une telle pénétration. Elle considère l'être comme impénétrable, au reste, matériel : alors que déjà elle est en train de pénétrer en lui justement en le regardant : par l'acte de le percevoir, par l'acte de le penser. Elle ne voit pas la pensée immédiate, la vivante pensée pré-dialectique, le courant de l'identité pure, vie subtile du Logos unificateur, dans l'acte du percevoir et l'acte du penser : lui est inconnu le processus interne du percevoir et du penser au moyen duquel l'âme émet une Lumière dans le monde. Une telle Lumière, non vue, meurt dans la vision matérielle ou sensuelle du monde. De cette Mort-ci elle commence à ressusciter.

XXI. Contemplation de la Lumière. *Le disciple médite : « La Lumière est invisible. La source de la Lumière est en moi ».*

Il ne doit pas localiser cette source, tout en connaissant l'écoulement du courant éthérique de la Lumière du centre du cœur. Un tel courant éthérique résume les quatre éthers oeuvrant dans le sensible.

XXII. *Le disciple contemple l'Archétype non représentable de la Lumière, comme la Force qui dévore la Matière et la recrée selon l'Ordre originare. Le centre exécutif de la Force cosmique de la Lumière se manifeste dans l'Univers comme Soleil.*

XXIII. *Le Soleil est le symbole de la Lumière. Contemplation intérieure du Soleil.*

Celle-ci devient contemplation du Soleil de Minuit : laquelle présuppose la méditation sur la Lumière : laquelle à son tour présuppose l'expérience de la Pensée libérée des sens : dont le présumé est l'exercice de la concentration juste.

La contemplation du Soleil de Minuit s'accomplit en deux temps. Au soir, avant de s'endormir, le disciple imagine la naissance du Soleil à l'aurore et il en suit l'ascension au zénith : il doit avoir la vision éblouissante du Soleil méridien (de midi, *ndt*) et pouvoir entrer dans le sommeil avec une telle image, en concevant : « Je suis Lumière ». Le matin, à peine éveillé, il doit reprendre l'image du Soleil de midi et en contempler la descente vers l'horizon jusqu'au coucher, en concevant : « La Lumière est en moi ».

Il est utile qu'un tel exercice puisse être accompli avec le renforcement imaginaire de la montée sur un mont, à savoir par l'imagination de l'ascension des pentes jusqu'au sommet dans la contemplation du soir, et de la descente à partir du sommet, dans la contemplation matinale : mais ce qui compte vraiment pour l'expérimentateur c'est de saisir le contenu suprasensible de l'exercice : qui est précisément l'accès au Seuil de Lumière de la conscience, se produisant habituellement au moment du sommeil au prix d'une interruption des processus ordinaires de la conscience. (Il est important dans un tel sens de pénétrer la genèse éthérico-cosmique de l'exercice, qui peut être amplement découverte dans les œuvres de Rudolf Steiner, *Les entités spirituelles dans les corps célestes et dans les règnes de la nature*, ITE, Milan 1939 et *Les Mystères de l'Orient et le Christianisme*, Bocca, Milan 1940.)

Dans cette phase du développement, le disciple doit veiller aux détails de sa propre existence matérielle, capables d'influer sur le déroulement des disciplines : en particulier, il est opportun qu'il connaisse certaines modalités de son comportement extérieur, dans les moments de la méditation et de la concentration.

9. Modalités pratiques

La méthode ascétique ici exposée, doit pouvoir se réaliser sous n'importe quels conditions, temps et lieux, indépendamment des circonstances extérieures et sans aucun lien de postures rituelles du type des *asana* hindous. Il est toutefois utile de rappeler quelques règles indispensables.

La position verticale, debout ou assise, est la plus adaptée à l'exercice de la concentration et de la méditation. La station verticale ne doit pas coûter en effort parce que l'état de détente du corps est un facteur essentiel : une perfection de la station droite ne doit pas provenir de tension, mais plutôt de l'exercice lui-même, comme conséquence de la descente des courants du Je, ou de l'Esprit, le long de l'épine dorsale.

Il s'agit d'une pénétration dynamique de forces extra-spatiales et extra-temporelles, qui acquièrent toutefois une valeur spatiale dans le domaine vital physique. Les courants du corps astral, que l'être humain a en commun avec l'animal, dans leur expression fluide et physique, ont une direction horizontale — la direction de l'épine dorsale de l'animal — alors que les courants du Je, et de l'Esprit, ont une direction verticale, correspondante à la station droite de l'épine dorsale. Au moyen de l'ascèse, la partie supérieure du corps astral de l'homme, parce qu'unie au Je, se rend indépendante de sa nature animale et, en tant qu'âme, réalise graduellement le souvenir et la réalité de sa nature spirituelle propre.

Normalement, dans l'intériorité humaine il n'y a pas de séparation entre astral inférieur et astral supérieur : ils sont mêlés. L'homme ordinaire obtient un équilibre relatif par rapport à sa propre vie instinctive, ou nature animale, au prix d'un conditionnement de la part de celle-ci. La discipline intérieure, quand elle est régulière, parvient à réaliser l'indépendance de l'astral supérieur de celle inférieure : qui est la voie du contrôle des instincts. Lesquels normalement remportent un élan irrésistible comme impulsions de l'astral inférieur, alors qu'ils peuvent, selon le pouvoir « tellurique » dont ils se meuvent, s'approprier les forces astrales supérieures et dominer la pensée, jusqu'à conditionner le Je. En substance, c'est le Je qui doit séparer son véhicule animique pur de la région de l'âme qui résonne selon le corporel : grâce à une telle séparation, le Je peut réussir à empoigner les forces de l'âme enracinées dans la corporéité tellurique : les plus puissantes au sens magique.

Le disciple doit pouvoir exécuter les exercices dans n'importe quelle condition extérieure, en marchant, ou en étant immobile, debout, assis, allongé, attaché, avec la tête en bas, etc. : mais s'il veut retirer le meilleur de l'exercice, il doit observer certaines règles minimales, parmi lesquelles celle de la station droite, mais non rigide, du buste. Ce n'est que dans une phase avancée du développement, qu'il peut recourir à une position techniquement prescrite à des fins opérationnelles : sur le dos, avec la tête quasi verticalement relevée, au moins par deux oreillers. De cette façon il est au centre des forces : il peut accueillir les courants solaires du Je et opérer simultanément avec les courants lunaires du corps astral, de sorte qu'il obtienne cette synthèse-là qui est la base de l'*opus* magique.

Une semblable position est spécialement indiquée pour les exercices concernant la Volonté motrice, la dynamisation des courants du corps éthérique, la connexion avec la Force que l'on a appelée Lumière de Vie.

La séparation entre l'astral supérieur et l'astral inférieur, implique de la part du disciple une présence responsable du Je à l'expérience quotidienne, plus que d'ordinaire, parce que l'astral inférieur vient à manquer de la stabilité dont il dispose ordinairement grâce à son mélange avec l'astral supérieur et à la possibilité de la conditionner.

En réalité, les instincts commencent à manquer de leur aliment animique normal : c'est pourquoi, dans le cas où il ne sont pas secourus par des impulsions résolues de réintégration, ils commencent à prétendre avec énergie à un tel aliment, montrant qu'ils attendent le moment d'une surveillance diminuée du Je, pour se déclencher avec une violence inusitée. C'est celle-ci la raison pour laquelle un sain développement intérieur veille surtout au renforcement préventif du Je dans le domaine dans

lequel sa rencontre avec l'astral réveille sous forme consciente les forces originaires de celui-ci : la Voie de la Pensée.

En effet, ce que les êtres humains appellent normalement le « Je » n'est pas le vrai Je, mais celui qui est conditionné par l'astral inférieur, exprimant une autorité de fond des instincts, dans laquelle l'homme ordinaire croit envisager sa liberté. D'où l'on entend souvent qualifier « d'égoïste » la voie du développement du Je, alors que le vrai égoïsme consiste justement dans l'absence d'un tel développement. Avant la naissance du Je, il n'existait pas dans l'âme de force centrale capable de dépasser les limites subjectives et de s'immerger avec dévouement dans la réalité d'autrui, dans la réalité du monde.

10. Or philosophal

Selon le type d'ascèse indiqué ici, le démarrage de la perception de la Lumière, à un moment déterminé, exige du disciple des exercices particuliers de concentration-méditation sur des substances physiques : dont il parvient à expérimenter l'influence intérieure et la corrélation cosmique spécifique. En outre, il peut en appréhender intuitivement la vertu thérapeutique.

*XXIV. Le disciple se concentre sur l'or : il en évoque les caractéristiques sensibles, la couleur et la luminosité, les formes sous lesquelles il se présente normalement, et insiste jusqu'à en sentir naître en soi quelque chose comme le **sentiment de l'or** : il continue l'exercice en méditant sur le fait que l'or est en réalité le résidu minéral du Soleil, à savoir la trace terrestre laissée par la Soleil qui remonte à l'époque où il était encore uni à la Terre. Le sentiment de l'or lui communique alors la force spirituelle du Soleil : qui tend à s'unir au cœur, parce qu'en réalité elle naît du centre éthérique du cœur.*

Outre de valoir comme discipline de concentration-méditation, l'exercice influence de manière bénéfique l'organisme éthérico-physique : en particulier il suscite la sérénité, le courage et l'équilibre de l'âme : il chasse les fantasmes de la convoitise et de la peur. Il a une valeur thérapeutique eu égard au système cardiaque.

La concentration méditative sur les métaux est potentiellement thérapeutique : tout métal exprime une relation planétaire et l'influence correspondante sur un organe corporel, à savoir pareillement sur le potentiel vital d'un tel organe. Cependant de telles correspondances doivent être **redécouvertes** par le disciple, ou réappries, sur la base de l'enseignement initiatique des temps nouveaux, n'étant plus trouvables celles-ci dans la patrimoine traditionnel, étant donnés les changements des signes et des influences occultement advenues dans l'époque moderne.

Tandis que la méditation sur l'or est exécutable par le disciple sans contre-indications, pour ce qui est des autres métaux, à l'inverse, la directive d'un instructeur est opportune. D'une manière générale on ne peut s'en passer à cause d'une certaine caractéristique du cheminement, en particulier si l'on tire profit de la saine littérature spirituelle. En ce qui concerne la méditation sur les métaux — l'or exclus — à l'inverse, l'indication de la part d'un instructeur commence à être opportune, même si elle n'est pas strictement nécessaire. En effet, dans le cas de l'or seulement la corrélation avec l'organe qui lui correspond est directe, comme l'avaient bien compris les hermétistes expérimentateur de l'**or philosophal** : alors que pour les autres métaux, la corrélation avec l'organe correspondant est médiatisée par le cœur, justement en vertu du pouvoir « solaire » de l'or hermétique, ou alchymique.

D'une particulière puissance intérieure sont les formes de concentration-méditation sur les quatre éléments, feu, air, eau, terre, chacun des quatre répondant à un système déterminé de la structure humaine : terre = corps physique, eau = corps vital ou éthérique, air = corps astral ou animique, feu = Je.

11. L'apogée de la concentration

La discipline de la pensée n'a pas comme objectif un pouvoir de concentration, qui vaut généralement comme tel, au niveau où il se produit. À un tel niveau le pouvoir de la concentration est aujourd'hui possible à quiconque serve une idéologie quelconque et soit capable dans un tel sens de pensée obsessive : non dominée, mais qui le domine. L'Adversaire fournit de vive force la concentration d'une semblable pensée, qui ne sort pas de l'assujettissement à la nature physique. L'exercice de la concentration en vérité est un moyen pour vaincre la force centripète de l'être psychophysique qui alimente le pouvoir de l'*ego* au moyen de l'émission dialectique de la pensée, à savoir selon un processus produisant analytiquement le thème univoque de la matérialité (quantité, économicisme, finalisme, de la physicité, codification de la sensualité) jusqu'à la constitution de la systématisme de fer de l'émission : prison de fer de la pensée.

XXV. Méditation. En réalité, la pensée doit expérimenter la concentration, uniquement pour dépasser le pouvoir centripète qui l'asservit à la nature corporelle.

Le but de la concentration c'est de libérer la pensée de l'esclavage au Démon de la Matière. Une fois libérée, la pensée est une force qui produit elle-même une forme supérieure de concentration. Ayant dépassé l'émission analytico-ahrimanien, elle est déjà en soi concentration, ou synthèse. En tant que telle, c'est la lumière du Vouloir, qui en tant que Vie de la Lumière réalise la puissance d'Amour du Vouloir. À un tel niveau, il faut savoir envisager le moment où le type préliminaire de concentration exige un changement qualitatif.

Le maximum de la force de la concentration est obtenu, quand l'intensité de l'écoulement de la pensée, ou de son silence, domine l'âme **plus que l'effort même** de la concentration : c'est pourquoi elle continue d'avoir besoin de la concentration seulement à l'égard de la nature inférieure : elle n'a pas besoin d'effort. La concentration de l'*ego* est nécessaire toujours pour surmonter la limite individuelle : alors qu'est atteint le domaine de l'impersonnalité des forces, la concentration se transforme en contemplation et en action.

Le pouvoir jailli de la concentration devient le moyen pour suivre, avec calme et dans un état d'immobilité métaphysique, l'expérience suprasensible. En substance, la concentration n'est jamais interrompue : elle est nécessaire égoïstiquement comme opération énergétique de conversion du mental ahrimanien, mais elle continue comme pouvoir impersonnel de la pensée dans la rencontre consciente du Je avec les facultés de l'âme, au travers des diverses expériences intérieures.

À un moment déterminé, la vie du disciple devient tout un état d'offrande au Suprasensible et de concentration profonde. Le Je produit en substance la concentration contemplative absolue, qui est son pouvoir d'identité avec le monde, affleurant dans le percevoir immédiat et dans le penser immédiat.

La vie du disciple devient une concentration continue, qui doit cependant laisser une ample marge à l'abandon de soi, à la normale nécessité existentielle et à la spontanéité. La nécessité existentielle normale est la matière immédiate de l'œuvre intérieure et en même temps école expérimentale. La sagacité du disciple, dans les périodes de l'action intense et des difficultés, le mènera à faire de celles-ci (les périodes, *ndt*) un véhicule du Spirituel. Au moyen de la concentration essentielle, il opérera une conjonction personnelle entre le flux humain des événements et leur raison cosmique. Il agira avec le plus grand dévouement à l'égard du monde, en restant profondément uni avec la réalité secrète des événements, en tant que leur source cosmique : le Logos.



La concentration à laquelle le disciple fait appel eu égard à certaines limites qui se présentent parfois à lui comme dramatiquement insurmontables, doit devenir — comme on y a fait allusion —

un pouvoir central de continuité, capable d'opérer au-delà de la domination psychique : elle doit atteindre une intensité absolue, sans pour cela devenir quelque chose de fixe, mais plutôt en animant la totalité de la conscience, qui de son côté, en témoignant d'elle, lui donne vie. Ce don de vie appartient au Je supérieur, qui en effet ne peut affleurer que non vu.

XXVI. Le disciple contemple en soi un Soleil mystique, symbole de toute la force de son invincibilité. IL peut se rendre compte de l'intensité obtenue, quand il sent disparaître, comme réabsorbé par la vertu de ce Soleil, tout mouvement de la psyché. (En effet, il n'existe pas de difficultés extérieures, mais plutôt des tensions de la psyché se revêtant les drames humains).

Le centre adamantin de Lumière, profondément avivé, acquiert, au-delà de toutes les tensions, un pouvoir d'objectivité magique, qui est le pouvoir d'impersonnalité du Je supérieur, affleurant par vertu contemplative du profond de l'âme. Ce Soleil ne doit pas être visualisé ni localisé en aucun point, mais accepté là où il se présente : qui n'est pas un « où », mais un état métaphysique non-localisable, à la différence des centres astraux et éthériques reconnaissables dans les points corporels en lesquels il opère spécifiquement.

Quand la vie métaphysique du sentir peut entrer en consonance avec le noyau de Lumière, le sentir se transforme en organe subtil de distinction entre erreur et vérité, et par conséquent d'intuition morale, coïncidente avec le mouvement pur de la pensée. C'est la fin de la duperie de Lucifer, en vertu de laquelle le bien ou le mal sont la position subjective, et par conséquent trompeuse, du réel. Le connaître humain reconquiert l'**essence**, dont il avait été privé.

De la consonance du sentir avec le noyau de Lumière, naît aussi, comme certitude, une communion avec le Divin, qui est l'affleurement de l'identité originaire. La certitude et la communion deviennent un unique état intérieur. Dans de telles conditions, en réalité, le disciple reconquiert, au moyen des forces de l'autoconscience, la **foi** qui « déplace les montagnes ». Une Puissance, à qui rien n'est impossible, elle flue en lui, si dans la contemplation contemplative il est capable de l'impersonnalité et du dévouement, particuliers du Je authentique.

Il demander tout à une Puissance qui peut tout, mais exige l'adhésion consciente aux règles de sa manifestation. En substance, la concentration, la méditation, et les obtentions de l'Ascèse oeuvrent à ce que le disciple fassent siennes de telles règles : pour autant qu'il ait à réaliser, au moyen de cette Puissance-là, la nature réelle du Je, au-delà de celle qui en est la parodie quotidienne. En réalité, le Je quotidien tire sa raison d'être intérieure de la **privation** de sa propre Lumière de Vie.

XXVII. Méditation sur le Je Supérieur. « Il est en mouvement, Il est sans mouvement : il est lointain, Il est simultanément proche : Il est à l'intérieur de tout ce qui est, Il est en dehors de tout ce qui est » (Isha Upanishad, 5).

L'identité avec le Je Supérieur, contemplée, peut faire comprendre la réelle fonction de l'identité du Je, quotidiennement effectuée, dans le percevoir et le penser, par l'homme moderne. Le Je Supérieur est aux frontières du Je quotidien et il est en même temps la profonde vertu de son identité avec le monde.

La contemplation de l'identité engendre l'idée de la méditation profonde comme une élévation à la prière, grâce à laquelle l'homme peut s'adresser authentiquement, **libre de dictions**, au Divin et le Divin ne peut pas ne pas répondre, avec sa donation illimitée à l'humain. Dans un tel moment, l'identité n'est pas seulement contemplée, mais aussi réalisée comme certitude de l'événement suprasensible transformateur du sensible. Cet événement est continu, en tout : le percevoir c'est l'exercice préparatoire de la prière en tant que force magique.

En réalité, la **prière** est possible à l'homme à tout degré du développement, depuis celui à peine capable de conscience des limites subjectives, au degré de la concentration profonde. En substance, quand la concentration profonde se réalise, c'est un état supérieur de prière, sans paroles : qui ne

peut pas ne pas être continu, comme continu est le mouvement de la création. La prière à ce niveau c'est l'offrande de soi de l'âme qui peut s'accompagner de la requête d'une présence orientante, ou de la guérison ou du soulagement d'êtres souffrants, ou de l'intervention du Monde Spirituel dans des situations humaines problématiques. Une telle prière se réalise avec la certitude de la réponse positive du Monde Spirituel. Le disciple peut demander tout à la Force à qui rien n'est impossible : déjà en s'adressant à Elle, il se sent exaucé, en vertu de l'esprit d'identité avec le Logos, dont il part.

12. Sexe et Ascèse

Au-delà de l'imagination contemplative du Je Supérieur, tout progrès est possible au disciple seulement en rapport au désenchantement de la domination de l'*éros*.

Normalement, la force de l'*éros* se révèle identique à la force de la convoitise. En réalité elle est imprégnée de convoitise : si on la libèrerait de celle-ci, elle se révélerait comme l'originnaire courant de la Vie de la Lumière. L'art du disciple c'est d'opérer directement sur la convoitise : laquelle ordinairement se manifeste parce que la psyché en est déjà enveloppée.

XVIII. Méditation. Dans la sphère éthérico-physique, le sexe est chaste ; la convoitise appartient au corps astral. Le corps astral est pur en soi, matérialisé de Lumière, mais il s'altère avec le rattachement à la corporéité éthérico-physique : inconscient de sa propre Lumière de Vie, il tend à faire sienne la Vie de la Lumière de l'organisme éthérico-physique. Dans la plante, la Vie éthérico-physique vit à l'état pur, sans inhérence de son corps astral : lequel opère de « l'extérieur » sur la plante, selon un schéma astral-divin : dans la fleur, dans la profondeur de son calice, il pénètre au printemps au moyen de la Lumière solaire, pour une provisoire action fécondatrice, absolument chaste.

Au moyen de l'image du calice de la fleur et de sa communion de Lumière, la chasteté du courant de l'*éros*, non dégradée par la convoitise, se révèle à la conscience du disciple comme perception. Le courant de l'*éros* non corrompu par la convoitise, en tant que Force originnaire, est la plus force puissante qui agisse chez l'être humain. C'est en fait le pouvoir cosmique de l'Amour qui, par l'entremise des structures physiologiques, devient sur la Terre force de reproduction de l'espèce humaine, comme de celle animale, en se conformant à la série des liens de la sphère de sensibilité instinctive. Il exprime en l'être humain le maximum de son potentiel, mais à condition de se soumettre aux impulsions de la nature animale et d'éliminer à chaque fois la conscience du Je. Quand la même force s'exprime comme amour de l'âme, elle ne cesse pas d'être dominée par les impulsions de la nature animale : sur le plan animique, elle continue d'être manœuvrée par celles-ci, malgré les idéalizations et les sublimations. Le corps astral n'est pas capable de réaliser sa propre force originnaire, qui est force d'amour, parce qu'il l'ignore et l'atteint là où, déjà, elle est devenue convoitise. La difficulté de la Force de l'*éros* à exprimer sa propre essence pure, indépendante des impulsions de la convoitise, consiste dans le fait qu'au moyen de telles impulsions, en agissant au niveau de la nature, elle manifeste le maximum de son pouvoir, en éliminant la conscience supérieure : elle ne parvient pas à obtenir pareille culmination comme pure puissance de l'âme, l'âme étant conditionnée par le support corporel nécessaire à la conscience de soi.

L'expérimentateur sait que, s'il est vrai que la force de l'Amour initiatique, ou Amour Sacré, est la conquête consciente du pouvoir de l'*éros* — s'exprimant normalement comme convoitise et par les voies de la nature animale —, il sait également que l'Amour initiatique ne peut naître au moyen d'opérations sur le sexe, mais doit s'éveiller indépendamment de celui-ci, pour pouvoir agir sur lui. Les tromperies et les désastreuses conséquences dans un tel sens dépendent de la confiance dans les faciles voies opérationnelles promises par les « spagiries » sexuelles modernes, par suite de quoi l'homme dominé par le sexe présume agir sur le sexe.

La contemplation du pure processus de la reproduction dans le calice de la fleur, peut fournir un moyen au disciple de comprendre comment l'acte sexuel soit potentiellement un processus des corps éthérico-physiques, indépendants du corps astral, dont la vraie joie est en réalité métaphysique. En réalisant la joie comme contenu métaphysique, le corps astral réalise sa vraie nature et son mouvement véridique, qui est l'identité avec le corps astral de l'autre : identité non dominée, mais dominant le corps de sensibilité, grâce au pouvoir androgyne originnaire ré-éveillé, par suite de quoi l'élément masculin de chacun des deux corps astraux s'unit avec l'élément féminin de l'autre (voir *Éros et imagination*, plus loin).

En réalité, le pouvoir pur de l'*éros*, comme il est rappelé par l'image tantrique de la *Kundalini*, est le courant même de la Vie de la Lumière. Dans l'allumage « platonique » de l'*éros*, il est dynamisé par le sentiment d'amour, c'est pourquoi affleure, non conscient dans l'âme, l'élément de l'accord originaire, ou édénique, du couple, — la correspondance des polarités androgynes du corps astral et la vertu de la conjonction pure des corps éthériques —. Dans une telle conjonction, l'ordre des éthers des quatre éléments revit selon un pouvoir de réédification de la Béatitude originaire perdue. Celle-ci est toujours l'animatrice inconnue du corps éthérique de ce qui compose le couple, lequel la connaît l'expérience spontanée, et dans un certain sens « fatale », de « tomber amoureux ». Mais à une telle possibilité fait défaut l'élément de puissance que la nature, à l'inverse, réalise pleinement sur le plan de la coïncidence animale, par le fait que la chaleur astrale de la Volonté explose totalement chez l'humain à travers la convoitise voluptueuse.

En réalité, le pouvoir de la conjonction fulgurante appartient au corps astral, lequel cependant, privé de la conscience de sa propre Lumière, la recherche avidement dans le domaine physique, en altérant la pureté du rapport des corps éthérico-physiques et en dépendant d'une telle altération, alors qu'il tend à réaliser sa conjonction de Lumière. l'expérience animique de l'amour peut au contraire faire sienne la conjonction fulgurante des corps physiques, grâce à l'absolue indépendance de la conjonction des corps physiques, laquelle doit se développer selon une autonomie, sollicitant la secrète nature angélique du corps éthérique, en soi privé de désir et de passion. Le désir et la passion, en effet, appartiennent au corps astral, et non au corps éthérico-physique.

L'accès au secret de la « spagirie » moderne, ou du Sacré Amour, est préparé par l'*opus* ascétique dirigé vers l'animation de la pure Chaleur et du pur Feu du Vouloir : qui est la présence la plus élevée, et par conséquent organiquement la plus profonde, de cette Vie de la Lumière-là, vers laquelle se tourne le disciple au moyen de la Voie de la Pensée. Les opérations de Lumière, la concentration et la contemplation méditative, préparent l'expression éthérique du Je Supérieur, à savoir du Principe qui apporte en soi le sens ultime de l'expérience terrestre de l'être humain. Dans le « feu » animique du « tomber amoureux », le germe de toute l'opération est présent, en oeuvrant à l'état embryonnaire et spontané. Un tel « feu » en réalité est donné : c'est pour cela qu'il doit être conquis. Il peut être perçu et porté à croître, jusqu'à la manifestation de sa force originaire, grâce à une vertu non conditionnée par les Puissances dominant son expression animale, mais puisée à l'Amour même dont il part. Il doit être demandé à celui-ci ce qu'il est déjà en train de donner : non pas l'impulsion avec laquelle il s'identifie parce qu'il est empoigné par ces puissances —là. L'erreur humaine c'est de ne pas percevoir la source de l'Amour, ne pas unir à celle-ci le courant de la Volonté.

L'expérimentateur, au moyen de la pratique spagirique, peut rencontrer le courant du Saint Graal, s'il parvient à comprendre que toute l'Ascèse le mène à se mouvoir consciemment selon l'impulsion d'amour dont il part déjà, mais qu'il n'aperçoit pas : habitué qu'il est de voir seulement les produits et sensations de l'Amour, là où celui-ci est déjà agrippé par les Adversaires. Il n'y a pas de joie de l'*éros* qui ne soit l'expression dominée par les Adversaires [*ostacolori, ndt*], c'est pourquoi le retour à la source est toujours un parcours de douleur. La douleur tend à ramener à la connexion pure, mais elle n'est pas comprise, s'y joint l'aversion, la dissension, la divergence illusoire, raison pour laquelle à chaque fois, on doute de l'Amour auquel, peu avant, on jurait l'éternité.

Le couple humain peut réaliser le mouvement de la Supranature dans l'Amour qui n'est pas saisi par la Nature, mais par conséquent dominera la Nature, en faisant d'une nouvelle façon du sexe le véhicule de la Supranature, selon le sentier du Graal ou de l'**extase consciente**. Par mouvement [avec idée de « violence naturelle », *ndt*] d'Amour, il peut se diriger vers la force dont jaillit l'Amour non contaminé : mais cela exige un dépassement de soi de tous les deux, une offrande radicale et réciproque, capable de faire vivre en lui le pouvoir que seule la Nature pour le moment est capable de manifester avec la plus grande intensité.

Il y a un secret ascétique, prévisible par amour : il peut être pressenti dans la méditation adressée au processus générateur dans le calice de la fleur : l'Amour Sacré est le tissu pur du corps astral, qui

n'a pas besoin du sexe pour se retrouver dans le corps astral de l'autre. Sa structure androgyne le rend directement identifiable avec l'entité androgyne de l'autre : il a le pouvoir de s'y retrouver, par vertu directe de sa Supranature, qui est la nature cosmique de l'Amour : dont l'allumage permet que les corps éthérico-physiques s'unissent de manière virginale, selon leur corrélation autonome, qui est corrélation éthérique originaire ou angélique : donc sans intervention du corps astral.

La Supranature vit déjà dans l'Amour du couple humain, quand bien même ne soit-il pas conscient de sa mission cosmique. Il n'existe pas de couple chez qui une telle mission n'effleure pas, quoique pendant un moment bref, comme une possibilité, en étant toutefois normalement ignorée. Le couple initiatique prend conscience d'une telle possibilité et tend à la réaliser.

Tout couple humain est potentiellement le couple initiatique : il a son don de transcendance au moment où il ressent la béatitude du don de soi à l'autre et il est capable de ressentir dans l'instant l'éternité. Un tel moment est normal à tout couple, conscient ou non de son engagement transcendant. Lorsque la possibilité de la Supranature, inconnue, affleure, un tel moment s'intègre dans le temps. Ordinairement, il disparaît toujours dans l'inconscient de l'oubli, jusqu'à paraître contenu illusoire ou irréel : mais sa véracité et réalité persiste dans l'âme comme germe créateur. Il est seulement oublié ou caché : par amour il peut être retrouvé.

L'expérimentateur, en tant que disciple du Graal, sait que cette instance, retrouvée, mène à l'éternité. La Volonté peut rencontrer la Supranature dans l'évocation du mouvement profond et essentiel, par lequel elle se meut comme vouloir individuel.

XXIX. Méditation. *En réalité ce qui émane de l'essence de la Volonté c'est l'Amour. Tout acte de volonté de l'être humain est un mouvement individuel de l'Amour Divin.*

Le disciple peut faire d'une telle intuition la plus grande force de son ascèse, parce que le Vouloir est le courant de Vie qu'il utilise continuellement, quotidiennement, en ignorant la nature magique. Dans le courant du vouloir, flue inconnu, le courant cosmique de l'Amour. Il commencera à comprendre l'ascèse comme un art accordant le courant de Volonté avec son objet, au moyen de la Pensée. Il n'est pas de chose qui ne doive être voulue par le Vouloir, qui en soi est Amour. La force du vouloir par laquelle un être saisit une arme pour blesser un autre être, est la même par laquelle il peut lui porter secours : c'est la force de l'Amour utilisable contre son propre objet. Le secret de la liberté de l'être humain est dans une telle contradiction. La responsabilité du Vouloir est une acquisition de la connaissance : c'est pourquoi la tâche initiale c'est de libérer la Pensée.

XXX. Méditation. *Le disciple anime en soi l'image suivante : « Au travers de ses ères et de ses transformations, la Terre est sur le point de devenir le Cosmos de l'Amour ». Toute l'histoire de la Terre et de l'homme tend vers ce but.*

XXXI. *Le carbone de la Terre devient diamant. Le diamant redevient Lumière adamantine.*

Il est évident comment la voie de la libération de l'éros soit un processus de la Volonté, voulu là où la Pensée, comme véhicule du Je, ne s'altère pas, mais est elle-même Lumière de Vie. L'obstacle vrai à la circulation de la Lumière c'est l'éros qui l'asservit à la chaleur de la convoitise : à la chaleur de la Volonté privée de son être volontaire.

13. Le centre de la Force

Le percevoir et le penser apportent dans leur immédiateté le pouvoir d'identité du Je avec le monde. Ce pouvoir, constamment utilisé et toutefois méconnu, peut être connu par le disciple comme élément primordial de Vie — qui est la Vie de la Lumière — dans la pensée pure, dans la perception pure.

Avec cela, on indique une expérience consciente de réintégration, possible au chercheur réellement moderne : une opération volontaire de reconnexion avec l'**essence** des choses, à savoir avec ce dont les Déités originaires s'approprièrent, en en privant la pensée de l'être humain, mais en la lui concédant comme conquête extra-individuelle, à condition qu'il se conformât à leurs règles et ne fesse pas appel à un Je individuel. Dans le moment pré-dialectique du percevoir et du penser, comme on l'a montré, l'expérimentateur moderne peut retrouver l'essence, pour autant qu'il se dérobe à l'antique assujettissement intérieur aux Déités qui dominent la pensée séparée de l'essence. Il peut réaliser en soi une opération de libération de l'essence, au moyen d'un acte autonome du vouloir, auquel répond la force même du Je Supérieur, en orientant graduellement le disciple de l'humain au Supra-humain, vers le seuil des Nouveaux Mystères.

Au point où le Je rencontre le corps astral, pour le percevoir et le penser, se produit chaque fois, comme un processus suprasensible de la Lumière, ou de l'essence, la ré-ignition de la Chaleur cosmique primordiale. Ce « rallumage » est normalement ignoré par l'être humain doté d'une conscience dialectique simple : en réalité, tandis qu'il l'utilise, il s'oppose à lui, parce qu'il tend tenacement à recevoir la chaleur des instincts, qui est la même chaleur, asservie à la vie animale. De la pure Chaleur de Lumière, en réalité il en jouit inconsciemment comme du pouvoir de l'identité du Je avec les choses ou avec les mouvements de l'âme.

Le disciple porte l'expérience de la Chaleur de Lumière dans le centre éthérique du cœur. Il sait qu'une telle chaleur de Lumière ne peut être éveillée par l'émotionnel [*emozionalismo*] inévitablement lié à la corporéité.

La perception de la Lumière est la première forme de réintégration de la Pensée comme Lumière. Le disciple doit désormais conduire l'expérience au moyen d'un support extra-corporel et cependant interne à la corporéité, qui est le corps éthérique, ou « corps subtil », *linga Sharira*, le premier tissu de la Lumière, qui lui soit donné de percevoir objectivement.

Il réalise le premier centre des courants éthériques dans la tête, en un point interne localisable entre l'épiphyse et l'hypophyse. Ces deux glandes sont respectivement des véhicules de confluence de deux courants éthériques essentiels, normalement opposés entre eux et s'harmonisant seulement dans l'acte pré-dialectique du percevoir et dans les moments de la connaissance, ou de la perception impersonnelle des vérités.

Par l'ascèse, le disciple doit pouvoir préparer l'harmonisation des deux courants. De passage, on peut faire allusion au fait qu'à toute forme de névrose ou de psychose, on peut faire remonter l'aggravation de l'opposition entre ces deux courants : le mental égoïste et le cardiaque cosmique. N'importe qu'elle tentative de réveil d'un tel centre, avant l'harmonisation des deux courants éthériques, peut produire une série de détraquements psychiques et compromettre le travail intérieur de l'avenir. L'harmonisation des deux courants est le résultat d'une moralité élevée, d'une abnégation illimitée et d'un état de patience et de compréhension, et aussi d'harmonie pleine d'amour, vers tous les êtres, y compris surtout ceux qui **apparaissent** des producteurs du mal humain. Grâce à une telle harmonisation, le corps physique tend à recevoir de la chaleur de vie de l'astral divin, plutôt que de l'astral animal ou des instincts fluant dans le sang.

L'animation du centre éthérique de la tête doit procéder selon le thème de la Lumière. La Lumière est à présent la Pensée qui cesse d'être lumière réfléchie. Le centre des courants éthériques, pour le disciple moderne, doit partir de la tête : il doit *in primis* se réveiller au siège où il réalise la conscience de veille, laquelle lui permet le processus initial de libération de la Pensée au moyen de la concentration.

Le sens ultime de la concentration c'est, pour l'expérimentateur, de retrouver le courant suprasensible de la Vie dont naît la Pensée. S'il avait la possibilité de mouvoir le corps éthérique, ou corps subtil, ou vital, sans la possession de l'élément originaire de la pensée — continuellement opérant au moyen des centres supérieurs de la conscience, à savoir sans indépendance vis-à-vis des impulsions de la psyché — il détruirait le corps subtil. Pour le moment, il détruit la partie de celui-ci au moyen de laquelle il pense. Au moyen de la pensée dialectique, l'homme détériore continuellement le corps éthérique qui lui permet de penser.

Les expériences intérieures irrégulières, psychiques ou de type médiumnique, ne peuvent éviter la transmission au corps éthérique des impulsions que le corps astral produit à cause de son assujettissement à la nature psychophysique. L'ascète ne peut pas arriver à une réelle expérience du corps de Vie, tant qu'il pâtit de l'assujettissement, qui est du reste la condition humaine normale : condition de l'erreur, du mal et de la douleur, dont l'être humain tend péniblement de se libérer : illusoirement, tant qu'il ne possède pas la Pensée comme clef de la Vie ; qui est Vie éthérique, par la privation de laquelle, non seulement il ressent les tensions de la convoitise, mais il ne discerne pas dans l'assujettissement la source de la convoitise et dans celle-ci la convoitise même de l'assujettissement.



Lorsque, grâce à la concentration contemplative, la pensée cesse d'être dialectique et possède le flux de la Lumière propre, on peut faire converger ce flux vers le centre dont on a fait allusion, situé entre épiphyse et hypophyse.

L'opération exige le silence absolu, non seulement intérieur, mais aussi extérieur. Alors que l'exercice normal de la concentration peut être exécuté même dans une atmosphère bruyante et en dépit de conditions non propices — au contraire car il peut faire appel au travers de celles-ci à des efforts intérieurs plus intenses — la concentration au point éthérique situé entre la glande pinéale et celle pituitaire, exige l'indépendance absolue de l'ambiance extérieure : un bruit, une interruption, pourraient être fatals. Le disciple, avant de débiter l'opération, doit s'assurer que l'ambiance réponde exactement aux exigences rituelles requises.

Le sujet initial de l'opération de Lumière, est celui final de l'imagination du Soleil : « La Lumière en moi », qui résume les imaginations précédentes de Lumière, depuis « la Lumière resplendit dans les ténèbres » à la contemplation du « Soleil de minuit ».

Par le centre éthérique de la tête, le disciple entre dans une région de sécurité intérieure, parce qu'il se trouve au point où à la plus grande autonomie par rapport à lui-même répond la plus grande ouverture au Monde Spirituel. La plus grande autorité vis-à-vis de ce qui est nature inférieure, s'identifie avec la plus grande dépendance du Logos, ou de la *Shakti* divine. Une telle dépendance est une conquête de la Volonté réellement libre.

Dans ce centre, l'opération de Lumière, dite *Operatio Solis*, réalise l'initiale présence du Je comme Principe de la Lumière. Cette présence, comme renforcement de l'état de veille ; est la garantie de la régularité de l'expérience : l'absolu contraire d'une condition médiumnique.

Le Principe cosmique du Je est la Force qui harmonise en réalité les deux courants éthériques fondamentaux de l'organisme animico-physique, normalement opposés à cause de la conscience dialectique, ou réfléchie, qui puise, et en même temps s'oppose, à sa propre Lumière.

L'harmonisation transforme la connaissance mentale en connaissance supramentale, ou imaginative, en rendant l'instrument imaginaire de la Magie supérieure, ou divine. Celle-ci est accordée par le Monde Spirituel, dans la mesure où le disciple obtient la capacité d'un usage absolument impersonnel de la Force.

Dans le centre éthérique de la tête, le disciple réalise l'affluer du courant de *Kundalini* : constitutionnellement déjà remontée des profondeurs. Son art est de descendre dans la profondeur, selon un mouvement inverse de celui des techniques tantriques, dont le but est une opération de profondeur visant à réveiller, à partir du centre le plus bas, le courant de Chaleur de Lumière. La

réalité c'est que dans l'humanité occidentale s'est incarné un type déterminé d'ascète — qui ne constitue pas une majorité — doté de l'activité des centres supérieurs de la conscience de veille, justement parce qu'il a obtenu, lors d'une existence précédente, le réveil de la *Kundalini*. Un tel réveil s'est substantiellement réincarné comme pourvoir de l'Auto-conscience, à savoir comme pouvoir conscient des porteurs du Je, parce que penseurs et scientifiques. La chute dans le Matérialisme n'est qu'une déviation provisoire d'une semblable possibilité suprasensible. Toutefois, le dépassement de la déviation matérialiste ne peut pas être un fait gratuit ou fatal. Il est la preuve extrême de la conscience de la liberté humaine : c'est-à-dire l'exigence d'une solution initiatique de la crise actuelle de la civilisation.

L'ascète des temps nouveaux ressaisit le courant de la *Kundalini* au centre des courants éthériques de la tête, pour le ramener dans les profondeurs. Chez le type humain originaire (atlantéen), le courant part du cœur : chez le type humain postatlantéen, il se focalise à la base de l'épine dorsale et la tâche de l'ascète proto-arien est de le réveiller à partir d'une telle profondeur, pour qu'il remonte à la tête. Chez le type humain moderne, le centre est dans la tête, mais imperceptible à la conscience qui se forme au moyen de la cérébralité : une tâche de l'ascète c'est de le réaliser au-delà de l'écran cérébral, pour le reconduire dans le siège du cœur : où il est déjà métaphysiquement, n'ayant jamais cessé d'y être. Dans le centre du cœur, demeure à l'état latent, depuis l'époque de la « chute », le germe suprahumain des courants éthériques qui unissent l'homme avec le Cosmos réel, ou Cosmos éthérique. Une fois le réveil du centre éthérique du cœur obtenu, la domination des courants éthériques est assurée par la remontée future au siège supérieur, qu'une ancienne tradition taoïste appelle justement « cœur céleste » : selon un processus de réintégration, dont on fera allusion d'ici deux paragraphes.

Le Cosmos physique mesurable se situe par rapport au Cosmos éthérique non mesurable, comme les vêtements se situent par rapport à celui qui les revêt. Aucune mesure physique, aucune exploration spatiale, ne peuvent appréhender les réalités du Cosmos. L'Initié réalise d'avance ce qui pour l'humanité sera un processus spirituel naturel de l'avenir : l'œuvre de l'Initié est métaphysiquement nécessaire, pour que soit entrouvert le passage vers la rédemption de l'humain. Au cas où un tel passage de fût pas entrouvert, au cas où manquât l'accès libre et sacrificiel de l'Initié, l'humanité comme collectivité, pour ne pas risquer de perdre « l'état humain », à savoir la possibilité de reconquête de l'état originaire précédent la Chute, devrait traverser des catastrophes et crises collectives, dont l'issue pourrait être toutefois négative, dépendant de toute manière du contenu effectif de l'action des médiateurs humains du Spirituel.

La possibilité de restitution de l'état précédent la Chute, est reliée au fait que l'Initié ne détourne pas mais effectue le réveil du centre des courants éthériques dans la tête, au moyen des forces de la conscience de veille développées grâce à la Chute et à l'attachement consécutif de l'âme aux structures cérébrales. C'est pourquoi l'œuvre initiatique du disciple est une œuvre de fraternité, qui se fraye un chemin en dépassant de manière sacrificielle, mais pour cela invinciblement, les dissensions humaines.

Quand il s'est rendu maître dans la tête, avec le sentiment correspondant à l'image « La Lumière en moi », le centre éthérique est temporairement transféré dans la larynx au moyen de l'image « La Lumière devient Vie en moi » et du larynx au cœur, au moyen de l'image « La Vie de la Lumière devient Amour en moi ». La Lumière du centre éthérique de la tête devient pouvoir de Vie dans le centre du larynx : la Vie de la Lumière devient Chaleur d'Amour dans le centre du cœur.

À partir de ce moment, le disciple cesse de recevoir de la chaleur des instincts. Pour ce qui est du mouvement des instincts, son sang devient « froid » : il peut uniquement recevoir de la chaleur de l'activité suprasensible. Les symboles de cette phase, dans la Tradition, sont le serpent et le poisson, animaux à sang froid. Un degré de l'Initiation chaldéenne est dit « le Serpent ». Ainsi, précisément pour certains ésotéristes modernes, l'obtention de l'indépendance du sexe est appelée : « la froide vertu magique », qui n'exclut pas le sexe, même en exige le processus, dans la mesure où il devienne véhicule de profondeur des forces suprasensibles qu'il asservit normalement à lui : le sens ultime du réveil de la *Kundalini*.

14. Le Je & le centre de la Force

Dès qu'il commence à identifier dans la tête le centre préliminaire des forces éthériques, le disciple peut agir au moyen du centre éthérique de la Volonté qui se trouve dans le **plexus solaire**. Il recourt à ce centre en se servant initialement de la respiration, dans la mesure où il a obtenu la sécurité de se mouvoir dans la respiration au moyen de la « pensée libérée des sens ». Ce centre n'exige ni concentration, tension ou effort, mais seulement une évocation de la quiétude transcendante des Hiérarchies et de la Puissance qui irradie avec force dans le Cosmos au moyen d'une telle quiétude. La puissance avec laquelle les Hiérarchies meuvent les mondes, devient Vouloir humain sur la Terre. Un tel vouloir peut être perçu par l'ascète au moyen du centre du plexus solaire, dans lequel se rassemble toute la force. Incontestablement, dans une telle opération, la respiration est appelée à agir au plan éthérique : mais justement, il faut que ce soit la respiration autonome, mue non pas par le corps physique, mais plutôt par le corps subtil.

Dans le centre du plexus solaire, le disciple réalise une opération fondamentale du point de vue de l'Ascèse magique : la séparation de la Volonté du Sentiment. Il évoque dans un tel centre le courant cosmique du Vouloir émané par les Trônes : il s'unit avec la Volonté pure, indépendante du sentir luciférien, en libérant avec cela la vie émotive de la pression des instincts. La contradiction et le désordre qui caractérisent la vie émotive dépendent de son être toujours inséparable du processus des instincts. Au moyen de l'organe de la Volonté, ou centre éthérique du plexus solaire, le disciple anime le courant pur du Vouloir, auquel il assure, initialement dans le véhicule de la respiration, une autonomie positive : celle même pertinente aux processus métaboliques, pour leur développement indépendamment de la conscience de veille. Si la respiration s'identifie le moins à son propre flux physique, l'opération est non seulement inutile, mais néfaste. Le disciple entre dans la région de la Volonté magique, dont le Pouvoir est accordé par le Monde Spirituel en relation à l'indépendance qu'il a obtenue vis-à-vis de sa propre nature inférieure, jusqu'aux radicales structures éthériques. C'est la même région dans laquelle le Pouvoir peut être à l'inverse donné par les Puissances inférieures à celui qui a obtenu un développement en asservissant les forces spirituelles à la nature inférieure : phénomène déjà en acte, qui dans le proche avenir prendra des proportions alarmantes : apparaîtront des maîtres qui sembleront justifier d'une mission spirituelle à eux, parce qu'effectivement dotés de pouvoirs supranormaux. On pourra surprendre leur irrégularité surtout du fait qu'ils ne pourront pas faire sans s'exhiber et tenir à être identifiés comme auteurs de prodiges.

L'organe éthérique de la Volonté est préparé au moyen des exercices de concentration, auxquels on a déjà fait allusion.

Il n'y a pas d'exercice de concentration qui ne soit un exercice de la Volonté. Aux fins de la formation de l'organe du plexus solaire, il faut toutefois développer une Volonté essentielle, capable de dominer l'élément inférieur qui intervient avec une subtilité croissante dans le développement magique, et aussi de constituer pourtant une garde sûre contre les assauts variés de la nature inférieure : convoitise, peur, angoisse, aversion, psychisme obsessionnel, penchant médiumnique, etc.

*XXXII. Le disciple médite sur la Volonté. Il la voit pétrifiée dans le règne minéral : il comprend un tel règne comme un monde solidifié de Volonté. Par rapport à une telle solidification, la Puissance de la Volonté est à l'état pur, ou d'incorporité absolue : le disciple doit saisir le négatif de la minéralité comme état transcendant de la Volonté. Cette Volonté renonce à sa transcendance, en se manifestant dans le vivant. Elle meut la plante depuis sa profondeur, en anéantissant l'état minéral et en l'asservissant à son architecture propre : elle tire vers le haut la **forme** de celle-ci, en vainquant la force de gravité. Elle devient pouvoir moteur chez l'animal. Toute expression de la vie animale, comme processus instinctif, est substantiellement **mouvement** : la Volonté s'y extériorise en s'adaptant à la nature animale, dans de telles conditions toutefois en dominant la corporéité.*

*Chez l'homme, elle est pareillement rattachée à la nature animale, mais elle exprime la présence de son Principe même, le Je. Grâce à une telle présence, la Volonté s'exprime comme **Pensée**. Chez l'être humain, le courant de la Volonté peut puiser à sa propre source, grâce à la Pensée.*

La puissance cosmique, qui meut les mondes, devient pouvoir individuel de Volonté au moyen de l'être humain, sur la Terre.



Le Je a le centre de la conscience dans la tête, parce qu'il réalise le pouvoir individuel de l'autonomie et de la centralité, en se conjuguant avec l'élément minéral de la Terre, en un point particulier de la tête, difficilement reconnaissable sur la base de son aspect physiologique.

Le centre de gravité du Je, chez l'homme de cette époque-ci, se trouve ordinairement dans la tête : mais un tel siège s'avère provisoire au disciple. Dans la tête le Je, comme principe de liberté et de l'égoïté, se détermine et devient impulsion individuelle, par voie du support des concrétions calcaires de la glande pinéale. Le Je cosmique, pour devenir Je individuel, nécessite l'élément calcaire pinéal : privé d'un tel support minéral, l'individu est normalement un anormal au plan psychique.

Mais le centre de la conscience que l'homme moderne se forme nécessairement d'abord dans la tête, ne coïncide pas avec le centre de gravité de l'homme intérieur, auquel confluent les forces cosmiques opérantes structurellement dans la corporéité et imperceptibles à sa conscience ordinaire. Un tel centre est le cœur, le plus profond, le plus difficilement atteignable. Il existe en effet un corps physique, avec à l'intérieur un cœur éthérique, un cœur astral, un cœur spirituel. Le cœur spirituel est le Divin en l'être humain.

Le Je acquiert des forces d'auto-conscience chez l'humain, au moyen des particules minérales du corps pinéal : par voie de telles particules, il effectue son individuation terrestre et la conquête de la liberté dans le domaine sensible. Sa domination a commencé dans la tête au moyen du centre éthérique situé entre la glande pinéale et la grande pituitaire : il descend dans la profondeur de l'organisation animico-physique, au moyen d'un autre centre essentiel qui est dans le cœur et un autre qui, dans l'abdomen, préside aux dynamismes basiques de la volonté.

Mais le vrai centre de la force n'est pas dans le système de la tête, mais dans celui de l'abdomen : l'ascète obtient la domination radicale de ces deux systèmes et leur équilibre, dans la mesure où il pénètre dans la maîtrise spirituelle du cœur. Toute action dynamique que le Je parvient à susciter au moyen du centre vital de l'abdomen, implique la présence du Je au centre du cœur, parce que c'est le centre dans lequel les courants de vie sont dominés par leur Principe suprahumain. Dans le cœur, humain et suprahumain se conjuguent selon une *dynamis* imperceptible à la conscience ordinaire. L'accès à la maîtrise spirituelle du cœur, se conquiert au moyen de l'ascèse de la Lumière de Vie. Tout pouvoir vital est médiatisé par le centre de force de l'abdomen, mais ce qui domine ce centre part essentiellement du cœur. Quand l'ascète obtient un accord harmonieux entre le système de la tête et le système de l'abdomen, en substance il est en train d'ouvrir à lui la voie vers le cœur : mais parce qu'en réalité, il part déjà métaphysiquement de l'essence du cœur.

Incontestablement, la faiblesse de l'être humain actuel c'est d'être centré dans le système de la tête, mais c'est un point de départ inévitable à la conscience du Je, qui doit être initialement une conscience mentale. Dépasser le système de la tête, c'est se relier avec les forces du Je qui commencent à se manifester dans un tel système : ce sont elles qui ont le pouvoir de descendre en profondeur, parce qu'elles partent d'un Principe qui possède la profondeur. L'important n'est pas tant la descente dans les profondeurs vitales pour les conquérir, que de se conjuguer avec le Je qui surmonte la conscience astrale réfléchie, et qui porte aussi le pouvoir de profondeur lequel, au moyen de l'organe de la volonté du plexus solaire, réalise l'équilibre des forces de l'être humain. L'être humain de la tête aujourd'hui est le plus faible, mais le plus conscient. Cette conscience lucide est un bien précieux auquel le disciple ne doit pas renoncer : toutes les transformations de

l'homme, y compris sa descente dans la matérialisme, ont eu comme objectif la conquête de cette conscience lucide. Le cheminement spirituel ne consiste pas à retourner en arrière, mais à **progresser**, en comprenant le sens réel de la conquête de la conscience autonome : quelle chose elle exige d'elle ultérieurement. La tâche c'est justement de pénétrer, grâce à cette conscience lucide, dans le domaine des forces organisatrices de la corporéité : qui sont les plus élevées. Dans ce domaine, l'homme pénétrait autrefois **en reculant** vers des états originaires pré-individuels de la conscience exigeant la condition du rêve et de l'extase : aujourd'hui il doit pénétrer au moyen des forces de l'Auto-conscience, qui se sont réveillées grâce à la descente dans l'expérience sensible unidimensionnelle. Le mal d'une semblable expérience c'est de se voir privée de son vrai sens, d'être refusée au nom du passé, tandis que c'est elle qui produit les forces de l'avenir. L'Auto-conscience doit se relier avec les forces de profondeur de l'abdomen et rétablir l'équilibre qui ouvre le passage au plus grand centre de la profondeur, qui est dans le cœur. Mais le sens ultime d'une telle conquête de la profondeur, dans le futur, sera la restitution de la maîtrise de la tête, grâce au rallumage de la Lumière de « l'œil frontal » ou « œil de Çiva ». La perte de cet « œil » coûta à Lucifer la nécessité de séduire l'être humain au moyen d'une connaissance privée de la Lumière originaires. L'homme, au moyen des forces de l'Auto-conscience, a la tâche de reconquérir la Lumière originaires, à savoir l'essence. L'ascète de ce temps-ci doit comprendre quelles forces doivent fleurir de l'expérience du niveau le plus bas de la connaissance.

XXXIII. Dans le point intérieur situé sur le front, entre les sourcils, le disciple évoque le « Je suis » comme Auto-conscience transcendante, cœur dont émane toute l'œuvre. L'immanence d'une telle auto-affirmation obtient le maximum de sa transcendance, dans le cas où il exprime le « Non pas Je, mais le Christ en moi ». Le disciple se perçoit au centre de soi, instrument de la Lumière du Logos, à savoir de l'incarnation du Suprahumain dans l'humain.

15. Techniques de la Volonté

Pour faire face aux difficultés de l'époque, l'intensification de l'obscurité, le chaos psychique, l'attaque des Adversaires — auxquels le mental humain a inconsciemment ouvert tout le passage — ; pour rassembler les énergies et faire à partir d'elles un flux inaltérable apte à soutenir ceux qui vacillent, à dépasser les moments de tension et à retrouver l'élan au-delà de l'épreuve affrontée, il est fondamental de constituer dans l'âme une région autonome de la Volonté. Il faut préparer cette région avec sagacité.

L'Ascèse de la pensée, dont on a parlé, est le présupposé. Tout exercice de Pensée est en substance un exercice de la Volonté. La Volonté se renforce dans la mesure où elle s'accorde avec la Pensée. Tout acte, geste ou action, qui incarne une pensée consciente, renforce la volonté. Renforce en vérité sa Volonté celui qui, de manière prédéterminée, se pose des tâches et les exécute avec un rigoureux esprit de conséquence.

Le disciple veille au développement d'un courant autonome de la Volonté, à laquelle il peut se fier dans les moments où l'indépendance vis-à-vis de la psyché accablante le presse. Il obtient cela par l'insistance dans des opérations déterminées de la Volonté autonome : une insistance paisible, impersonnelle, tenace, qui reprend continuellement le mouvement intérieur, sans tenir compte des échecs, des interférences ou des interruptions.

Un exercice fondamental pour le développement de la force objective de la Volonté, c'est l'imagination du courant volontaire fluant dans les membres, auquel on a fait allusion dans le commentaire qui suit la méditation XVII. Il faut dynamiser un tel exercice, jusqu'à contempler la force fluant de la Volonté dans les jambes lors de la marche ou de la course, comme un courant reconnaissable dans le fait qu'il n'a rien à voir avec les autres systèmes de l'organisme, en particulier avec le tronc : comme un courant qui vient directement du Cosmos. En réalité, il vient du Cosmos sans passer par le système nerveux, sinon *a posteriori*. Le système nerveux l'accueille en conséquence du mouvement, dont la perception est tellement simultanée à celui-ci qu'elle induit les physiologistes à croire que ce mouvement est produit par de soi-disant nerfs moteurs. Ceux-ci sont en réalité des nerfs sensoriels et ils ont la fonction de fournir la sensation du mouvement : il n'y a pas de nerfs moteurs.

Le courant de la Volonté vient directement du Cosmos : l'homme ordinaire ne perçoit que ses manifestations post-corporelles, au moyen du système nerveux : il n'en saisit qu'un processus secondaire. Celui qui réalise le moment pré-corporel de la Volonté — l'ascèse imaginative étant le présupposé à une telle réalisation — perçoit une force impersonnelle, qui ignore le mal de la psyché. Ceci est le sens de l'imagination de la Volonté motrice : le disciple a en elle la perception initiale de la Volonté magique.

L'indépendance du courant de la Volonté affluant dans les jambes, doit être ressentie surtout comme indépendance du tronc, en particulier de l'épine dorsale. Une telle indépendance doit imaginativement devenir quelque chose de précis, comme une perception objective.

XXXIV. Le disciple qui a familièrement acquis l'imagination de la Volonté motrice, peut tenter l'exercice suivant. Normalement assis, il contemple mentalement les jambes immobiles : lorsque après quelques minutes, il a la conscience d'une perception subtile des membres, il les imagine en mouvement, en évoquant le courant moteur de la Volonté indépendant du tronc. C'est comme s'il mouvait les jambes intérieures par rapport à celles physiques parfaitement immobiles.

Cet exercice confère une dynamique autonome du courant volontaire du Je par rapport à la psyché. Le courant volontaire est en substance le courant dynamique de l'Esprit (Logos) qui pénètre l'humain. En tenant compte des règles concernant les postures du corps aux fins de la méditation, le disciple qui maîtrise déjà l'exercice de la concentration, peut se servir, pour la contemplation de la

Volonté, de la position du corps conseillée pour les techniques opérationnelles (voir modalités pratiques, 5^{ème} paragraphe).



Face à toute situation accablante, physique ou psychique, au cas où il le reconnaisse nécessaire, le disciple peut réaliser l'insaisissabilité absolue, comme possibilité de la Volonté de manifester directement le Je. En substance, le sujet intérieur réel, s'articulant dans la Volonté, qui est son véhicule immédiat, ne peut pas être impliqué dans le trouble, parce qu'il en est essentiellement extérieur. Chez l'homme ordinaire, le sujet intérieur ne peut pas avoir conscience de son propre élément volontaire, parce que celui-ci n'est pas sensible et se soustrait au système nerveux qui n'en perçoit que les manifestations. L'élément volontaire n'est pas psychique ni dialectique : c'est pourquoi le sujet ne peut pas l'articuler à l'encontre du malaise : il s'identifie avec celui-ci au point de le subir jusqu'à la crise qui sollicite aux fins de guérison les forces organiques de base, mais au prix de leur usure. Le corps physique finit toujours par être le « bouc émissaire » des erreurs de la psyché.

La technique de l'insaisissabilité est la suivante. Normalement le malaise acquiert sa force de l'opposition inconsciente et intense du sujet à ce malaise : dans une telle opposition, l'être volontaire se voit imposé lui-même par le malaise. Il faut enlever l'opposition, ne rien opposer.

XXXV. Laisser être le malaise comme il est : comme quelque chose d'étranger, à quoi on ôte tout à coup la tension : même la plus subtile. Par ricochet la force inattaquable du malaise répond des profondeurs de l'âme comme puissance de l'impersonnalité, rappelée dans le domaine vide qu'elle s'est créée.

Avec l'arrêt positif de s'opposer au malaise, une délivrance est réalisée, à savoir un acte autonome, qui a la tâche d'aller lui-même plus loin en tant que véhicule du Je, à savoir comme véhicule de l'insaisissabilité de l'être intérieur, qui est l'être de la Volonté. L'insaisissabilité n'est pas une disposition égoïste, ni hors de l'ordinaire, parce qu'elle exprime la nature réelle de l'être intérieur : dont le disciple a le devoir de se servir, non différemment que du physique, pour ce qui concerne les instruments de l'investigation sensible.

L'insaisissabilité est en substance la façon d'être du Je, qui s'immerge dans la nature profonde des choses, en restant toutefois identique à lui-même. Le maximum de sa force, c'est l'impersonnalité. Un exercice, député à rendre plus directement opérant l'élément volontaire du Je, est le suivant.

XXXVI. Le disciple imagine le corps physique comme une gaine dans laquelle il s'insère, en tant qu'être animique, jusqu'à se ressentir complètement : jusqu'à sentir le corps physique comme un vêtement parfaitement approprié, dans lequel il se meut à l'aise et avec autonomie, en se percevant concrètement incarné : non pas emprisonné dans la gaine, mais harmonieusement mobile en elle et surtout capable d'un repos illimité.

Cette image, en cas de troubles physiques ou d'empêchements psychiques, peut être répétée plusieurs fois, jusqu'à la traduire en une sensation d'autonomie, vis-à-vis de la difficulté en question. Comme exercice, il est utile surtout le matin, tout de suite après le réveil. Outre qu'en tant qu'exercice de la Volonté, il est important comme action thérapeutique vis-à-vis de tout type d'ennuis de santé, psychique ou physique.

On peut considérer la Volonté réellement renforcée, jusqu'au niveau instinctif, quand elle peut fournir une indépendance par rapport à la série des impulsions personnelles, et qu'elle peut se traduire pratiquement en un sentiment de compréhension à l'égard des diverses formes de l'erreur

humaine, depuis la dénaturation de la vérité à la fiction de justice. Elle doit pouvoir susciter chez l'expérimentateur un état de détachement et d'indulgence envers les coups montés psychiques de l'erreur ou les récitations dramatiques de l'*ego* : correspondants au niveau à partir duquel il agit à soulever l'humain.



Particulièrement renforçante pour la Volonté c'est l'imagination de la configuration de sa propre peau : en substance connectable à l'exercice précédent.

XXXVII. Le disciple s'exerce à ressentir la forme de sa peau, les limites de son propre corps physique : on se fait une image complète de la superficie cutanée, jusqu'à la percevoir comme une entité unique. Quand cette image devient vivante pour lui, il peut sentir dans la forme de la peau la présence de la Volonté cosmique.

En réalité, là où finit la physicité corporelle, « commence » la vie du corps spirituel vrai. Ce dernier est réfléchi dans le corps physique : il est Je réfléchi, psyché réfléchie. En outre, il est bien inséré dans le corps physique, il se meut dans l'organisme physique, et même il en est le fondement, mais, en devenant mouvement architectonique corporel, il s'adapte aux lois de la nature animale et s'aliène : c'est pourquoi il ne domine pas intégralement une telle nature. S'il la dominait, le corps physique ne subirait ni la maladie ni la mort. Le disciple parvient à solliciter, aux limites du corps physique, le corps spirituel libre de la physicité et pressant en elle.

16. Éros et imagination

L'imagination de la forme de la propre peau sollicite elle aussi les énergies de la Volonté magique et a une valeur thérapeutique. Elle commence à faire partie de l'ascèse pré-initiatique, dans la mesure où elle évoque, à la périphérie suprasensible du corps, le courant du Je capable de rectifier l'image psychique illusoire de la corporéité, et son inconsciente **contre-image sexuelle**.

En subissant inconsciemment le pouvoir de cette contre-image, l'homme vit normalement, — grâce çà l'apparaître corporel — le drame subjectif du sexe et le projette comme objectif dans le monde. Ceux qui connaissent la symbologie des deux Créateurs d'obstacles [des deux Adversaires, *ndt*] Lucifer et Ahriman, peuvent comprendre comment, par rapport à la configuration sexuelle, l'image éthérique est luciférienne et sa contre-image ahrimaniennne, ou vice versa, selon le sexe auquel on appartient. L'importance de l'exercice consiste dans son dépassement — selon la synthèse du courant suprasensible de la Volonté, aux limites du corps physique — du déterminisme luciférien et l'ahrimanien : en initiant avec cela une transformation de l'activité subconsciente de représentation, liée à la propre forme sexuelle et à la contre-image corrélative : qui est la forme de l'autre sexe continuellement évoquée instinctivement selon la double influence à laquelle on a fait allusion. Normalement, le développement intérieur est entravé en profondeur par l'imagination érotique subconsciente, objectivement dominée par les deux Puissances des obstacles : lesquelles gouvernent chez l'être humain la forme animale de la reproduction et la série des processus physiologiques qui l'accompagnent et possèdent la région éthérico-astrale dont l'imagination créatrice tire son énergie. Le plus **précieux** pouvoir imaginatif de l'être humain est agrippé par la projection érotique de l'image éthérique de la corporéité et de sa contre-image astrale : une telle projection prend la place de l'image réelle de la figure intérieure de l'autre non rattachée à l'*éros*, et pour cette raison capable d'une pure corrélation animique au moyen de la force qui normalement, au niveau du sexe, s'exprime comme volupté.

Une voie métaphysique de l'*éros* est réalisable seulement à condition de connaître les coulisses du processus érotique de l'imagination et l'influence exercée dans ce sens par les courants luciférien et ahrimanienn. L'action de ceux-ci est objectivement nécessaire à la manifestation animale du sexe, mais normalement elle va au-delà de ce qu'elle doit accomplir dans le domaine animal, parce qu'elle se sert du mental humain et en mobilise les énergies les plus élevées selon une convoitise qui ne répond pas à la fonction du sexe, ni à l'être vrai de l'autre, mais seulement à l'imagination érotique morbide.

Quand toutefois le processus de l'imagination érotique se sublime et s'élève à un événement animique, dans lequel interviennent des énergies indépendantes de l'âme, une telle indépendance est également roulée, à cause de la possession radicale du processus de la part des Adversaires. En réalité les forces de l'âme tendent à la réunion spirituelle avec l'être de l'autre, mais à chaque fois elles sont abusées par la corrélation érotique subconsciente avec l'image éthérique et la contre-image astrale dominées par les Adversaires, dont l'action sur l'être humain actuel va au-delà de la limite prédestinée au plan terrestre, en agrippant toutefois son existence.

La science de l'esprit, à laquelle nous faisons référence, enseigne que le corps éthérique chez l'homme est « féminin » et chez la femme « masculin », tandis que dans les deux le corps astral est de nature androgyne. Une telle nature androgyne du corps astral cependant, est latente et elle est de toute manière dépassée par l'influence ahrimaniennne du corps physique, lequel, selon une nature déterminée, masculine ou féminine, impose le propre *cliché* (en français dans le texte, *ndt*) et sa contre-image éthérique, en paralysant le pouvoir transcendant de l'androgyne du corps astral et en réduisant le rapport spirituel à celui du niveau humain-animal. C'est le mal dont souffre depuis des millénaires l'amour du couple humain : mal qui est le symbole du servage de l'homme à une nécessité psychophysiologique dont les lois lui échappent. L'expérimentateur des temps nouveaux doit connaître de telles lois, au moyen d'un **cheminement conscient** qui effectue, au-delà de la dimension de la quantité, l'expérience apprise dans le domaine de la quantité : en se portant pour cela aussi au-delà de l'antique **yoga** et des formes spiritualistes ou médiumniques diverses, au

moyen desquelles il affleure de nouveau. Une telle voie est celles des disciplines de la concentration indiquées dans les pages précédentes.

En réalité, chaque âme aspire à la libération ou à la rédemption, comme à la reconquête d'une dimension originaire perdue. Celle-ci est toujours potentiellement active depuis l'âme de l'autre, comme une correspondance spontanée, quand se produit la rencontre du couple humain : chacun porte à la rencontre de l'autre la dimension que celui-ci cherche substantiellement, mais l'ignore et oppose à ce mouvement métaphysique l'image éthérique et la contre-image astrale dominées par l'*éros* inférieur : dans le cas où l'homme recherche la femme spirituelle et la femme l'homme spirituel, en désirant ardemment et profondément le vrai être intérieur de l'autre, mais en même temps en le repoussant en vertu de la dépendance occulte de l'imagination luciféro-ahrimanienne de la forme corporelle. C'est pourquoi la voie de la réalisation de l'amour humain est une voie de réintégration de l'âme, de reconquête de ses énergies radicales incorporellement libérées, corporellement emprisonnées dans l'imagination de sensibilité.

La contemplation de la forme de la propre peau, vécue avec intensité, œuvre à transformer l'imagination de la corporéité de l'autre, grâce à une relation retrouvée avec les énergies fluides aux limites de la corporéité, et à surmonter la barrière vers l'être complémentaire de l'âme : qui est effectivement dans l'autre, mais pareillement profond à l'âme, en constituant potentiellement la région « angélique » de l'âme. La créature qu'on aime en suscite la retrouvaille : grâce à laquelle on libère le courant de l'imagination créatrice.

Aux confins de la corporéité, à savoir dans la profondeur de l'âme, est réalisé la synthèse des deux principes, masculin et féminin, correspondant à l'unité originaire perdue : l'ascèse peut fournir le moyen de la retrouver, si elle se conjugue opérationnellement avec le mystère du Fils Unique du Père : qui est le réel secret androgyne. C'est le secret de la force subtile, laquelle, comme synthèse réalisable en haut, dans le domaine des opérations conscientes de Lumière, peut opérer en profondeur jusqu'à la base d l'épine dorsale, en libérant les plus hauts puissances de l'humain, cataleptiquement engagées dans le processus sexuel et alimentant à partir de leur état de sommeil profond l'imagination érotique morbide.

Un tel aliment se produit inconsciemment dans les êtres les plus purs observant une discipline de chasteté. C'est la région dans laquelle se décide le destin futur de l'être humain, parce qu'au moyen de l'imagination érotique, la **fleur** des énergies créatrices de l'être humain est détruite continuellement : est toujours repoussée la possibilité du refleurissement de l'Arbre de la Vie, et provoquée la génération d'entités **vampiriques**, clientes de la psyché humaine. Les plus hautes puissances étant enchaînées à une telle région, la vie de l'homme intérieur, pour l'instant, se déroule dans la complète non-conscience d'elle. Tout ce qui monte d'elle comme impulsion de convoitise ou de peur, n'est que l'écho blafard de l'inversion des puissances.

XXXVIII. Exercice. Le disciple contemple la forme de sa peau. Successivement, il évoque l'image de al structure purement éthérico-physique de son corps, indépendante de l'astral porteur de la convoitise. Il imagine de manière réaliste la pure dynamique de ce corps éthérico-physique et l'inépuisabilité de son énergie, non entravée d'inhérences de la psyché : chaste par conséquent, même au travers du processus du sexe.

La perception de la dynamique pure du corps éthérico-physique et de son autonomie objective, conduit le disciple à la possibilité de l'imagination spécifiquement transformatrice de l'instinct du sexe. Elle doit pouvoir se traduire en une Splendeur-de-la-Lumière-de-Vie récupérée.

XXXIX. Méditation. L'accouplement sexuel concerne exclusivement les corps éthérico-physiques, en soi incapables de convoitise. Celle-ci part uniquement du corps astral, lequel, en tant que corps-de-convoitise, kama rupa, est étranger aux régions cosmiques d'un tel accouplement. En réalité, le

corps astral essentiel, ou astral supérieur, vajra rupa, indemne de convoitise, participe à l'accouplement comme pur pouvoir métaphysique. En un tel sens, il est la force pure de l'Amour du couple, étrangère au sexe.

Cette méditation contient en soi al germe de al libération de la psyché de l'attache au courant qui des profondeurs altère et détruit la Vie.

17. Ataraxie magique

La faculté d'insaisissabilité peut s'affiner et s'intensifier, jusqu'à devenir **ataraxie magique**: c'est la possibilité de traverser, en condition d'imperturbabilité, le mal humain, en l'assumant comme un donné objectif à transformer en bien. Assumer le mal comme un donné objectif, c'est l'opération de la pensée dans l'**essence**.

On peut brièvement dire que l'ataraxie magique est l'état de connexion de l'âme avec le Je supérieur, ou avec le Logos, tel qu'il fournit la perception de l'absolu contenu supra-matériel des choses, au cas il y a un événement qui ne puisse pas être reconnu comme véhicule d'une conjonction avec le Monde Spirituel : il n'y a rien qui ne doive être supporté ou affronté avec la certitude d'avoir à faire substantiellement avec un véhicule d'élévation. Il n'y a pas de sacrifice qui n'ait son contenu de Lumière.

À partir d'un semblable état intérieur peut jaillir la relaxation profonde. Au plan méditatif, il conduit à la cessation des réactions habituelles du système nerveux et à l'indépendance de la coutumière perception de soi : à la certitude de l'impossibilité d'être impliqués, heurtés ou blessés par quelque chose, mal physique ou psychique, sans action simultanée résolutive du Je. C'est un mourir à l'être habituel, un auto-anéantissement, un non-être absolu, animé par l'être qui, non vu, renaît à sa dimension essentielle, libre. S'immerger dans l'être que l'on est, jusqu'à l'exclure totalement : tout abandonner, ne plus rien vouloir, se diriger vers un repos abyssal, descendre au plus profond, sans cesser un instant de descendre : s'abandonner sans limites, éteindre tout, en convergeant vers un néant pur. Il s'agit de parvenir à être comme on est à l'origine. C'est, en réalité, la voie de l'essence : qui est essence de la Pensée.

Tout au long du processus, en retrouvant ce qui demeure, (il faut, *ndt*) amener aussi celui-ci à l'extinction, sans peur de se perdre. L'extinction doit être portée avec insistance vers la région inconsciente de la tension et de la souffrance, laquelle, se révèle progressivement, jusqu'à se révéler comme l'engagement radicale de l'*ego*.

Un tel engagement se ressent comme quelque chose que l'on redoute de perdre et c'est la raison pour laquelle on s'oppose à l'opération de l'essence. Même cette crainte doit être anéantie.

À un moment déterminé, l'expérimentateur sent que sa pénétration par la pensée de la réalité du monde est se-laisser-tomber continuel dans un abysse, en s'abandonnant volontairement, en dépassant à chaque fois l'épouvante de s'engloutir : en retrouvant à chaque fois l'identité que le Je a radicalement avec tout. C'est l'identité dont surgissent continuellement la perception et la pensée, et de laquelle l'être humain ordinaire est régulièrement éloigné. L'isolement, en profondeur, devient peur. La descente dans la profondeur de soi, c'est en substance la victoire sur la peur, en ayant racheté la pensée et retrouvé l'essence.

C'est la victoire sur la peur, parce que c'est la rencontre avec le Principe de Résurrection, à la racine de toute chose et toute entité : mais c'est à la racine de tout être, parce que c'est à la racine de la pensée, de l'âme, du corps éthérique, du corps physique, du système osseux, comme Pouvoir pur du Feu qui contient toute la Lumière et la dynamique de la Vie. C'est le Principe de Résurrection, proche de la conscience du Je, imminent, limitrophe, immanent, et toutefois séparé par la barrière de la tension de convoitise et de peur.

La connexion avec un tel Principe était autrefois la foi, ou la communion « donnée » à l'âme comme Magie positive de la spontanéité. Une telle communion est retrouvée au moyen des forces de l'auto-conscience et vécue au plan méditatif avec l'élan de profondeur et de donation, possibles à la détermination volontaire qui, comme dévouement originaire de soi de la pensée, produit au plus profond de soi le pouvoir de la foi antique. La force magique qui peut tout : atteignable à celui qui comprend le sens réel de l'Ascèse de ce temps-ci, laquelle n'est pas un événement personnel d'exception, mais une forme opérante au profondeur du *karma* de l'humanité : avant tout dans le *karma* de ceux qui constituent le « prochain » et attendent de l'ascète une orientation essentielle. Son chemin de consiste pas à se libérer de ses propres maux (sens général, *ndt*) — lesquels, expulsés mais non résolus, iront se décharger sur les plus faibles reliés à lui, selon le mécanisme

d'une magie inférieure — mais à résoudre ses propres maux (*idem, ndt*), de manière à être capable d'assumer ceux des autres : qui est le chemin du courage de la pensée, de l'insaisissabilité, de la conquête de l'identité essentielle.

***XL.** Évoquer l'image de la couleur rouge et s'immerger en elle. D'un coup passer à l'image du bleu et s'immerger pareillement en elle. Ensuite revenir au rouge, puis au bleu et ainsi de suite, jusqu'à la perception d'une profonde synthèse qui se révèle comme une force d'indépendance du Je de la psyché, dans la psyché.*

Avec cet exercice, tout ce qui dans l'âme est mûr au sens de l'amour désintéressé pour les êtres et pour le monde, fleurit comme force d'insaisissabilité positive.

18. Transformation de la respiration

Les disciplines de la concentration ici exposées ne font pas appel à des techniques respiratoires, mais peuvent se servir de l'une d'elles, exceptionnelle et transmissible seulement oralement, à un moment déterminé de l'ascèse, en relation à la possibilité du disciple d'en faire un usage ne contredisant pas l'engagement spirituel. Qui peut exister, mais sans être encore cohérent avec lui-même selon une absolue détermination.

Avant le dégagement de la pensée de l'organe cérébral et d'une capacité de perception consciente du corps subtil, ou éthérique, tout exercice respiratoire n'est qu'une mécanique physique, illusoirement spirituelle. Passagèrement toutefois, on peut indiquer qu'une discipline respiratoire simplement physique, sans raisons ascétiques, est profitable aux jeunes enfants jusqu'au seuil de l'adolescence, à savoir avant quatorze ans, aux fins de régulariser le rythme de la région thoracique et d'harmonisation du système nerveux avec celui sanguin. En effet, le processus respiratoire du jeune enfant produit naturellement l'élément spirituel actif, qui disparaîtra plus tard, avec la survenue de la conscience rationnelle.

Les exercices respiratoires ne conduisent pas le disciple au Suprasensible, sur la base du simple fait qu'il contrôle et intériorise la respiration : ils y conduisent seulement si une activité fluide éthérique est déjà présente en lui, dont ils peuvent devenir véhicule. Le disciple doit avant tout posséder la concentration, de sorte qu'il réalise le dégagement de la pensée de la respiration, à laquelle elle est normalement conjointe, et de parvenir à cette expérience-là, décisive, qui est la perception objective de la pensée : base du réel développement intérieur. La faculté de percevoir la pensée devient possibilité de perception du corps subtil, ou éthérique, et en conséquence, du flux subtil de la respiration. Une telle possibilité est suffisante au disciple pour opérer sur la respiration, non pas grossièrement au moyen de la mécanique matérielle, mais bien *ab interiore* : c'est la base d'une nouvelle science métaphysique de la respiration, connexe à la réalisation symboliquement indiquée par la **Pierre Philosophale** : dont la technique peut être communiquée par des Maîtres invisibles au disciple, seulement quand il est jugé capable d'en faire un usage non-égoïste.

Le disciple peut être considéré digne de connaître une telle technique respiratoire, seulement lorsqu'il réussit à percevoir l'élément subtil de la respiration, ou la Lumière de la respiration : ceci est le présupposé. Dans la respiration, il doit percevoir l'élément intérieur de l'air : celui-ci est l'équivalent du complément conceptuel, ou de l'essence, de l'objet dans le connaître sensible. Le réel naît de la synthèse concept-objet. Une des obtentions fondamentales du disciple est l'expérience consciente d'une telle synthèse : il expérimente, à cause de l'éther de la pensée, l'essence. De la même façon, il perçoit dans la respiration l'élément intérieur de l'air : qui est l'expérience dite de l'**Archange de l'air**. Lui-même, sur la base d'une telle perception subtile de l'air, peut deviner le rythme qu'il doit imprimer à la respiration et pendant combien de minutes : normalement il s'agit de quelques minutes et pratiquement d'un certain ralentissement de la respiration. On doit répéter que la technique, en tant que processus physique, n'est pas le présupposé : sa modalité intérieure particulière est exceptionnellement communiquée comme secret de la Pierre Philosophale au disciple qui parvient à la perception éthérique de la respiration, correspondante à un degré de **moralité** supra-individuel.

Contrairement à tout ce qui est promis par les traités de Yoga, le disciple se rend compte qu'il ne peut pas parvenir à l'Esprit en partant de la respiration, mais qu'il peut parvenir à la respiration, seulement s'il est capable de partir de l'Esprit. La transformation intérieure est avant tout un processus moral : le corps subtil peut s'éveiller parce qu'il se libère des liens de sensibilité et cérébraux, qui le soumettent normalement à la corporéité physique. Pour l'occultiste, connaissance et moralité coïncident, parce que la connaissance, plus qu'un savoir, est action directe sur le réel. Il constate qu'une telle action, en soi, sans nécessité d'exercices respiratoires, modifie depuis les profondeurs la respiration, en inversant la polarité physico-éthérico-animique : c'est-à-dire, en libérant la respiration de la domination luciférienne et ahrimanienne du corps subtil.

Grâce à l'ascèse, la respiration cesse de se mouvoir du physique vers l'éthérique-animique, mais se meut plutôt du pur animique vers l'éthérico-physique : **elle cesse d'être respiration animale**, nécessitant d'expulser l'acide carbonique et de se recharger en oxygène : elle se rend indépendante d'un processus vital substantiellement dominé par la convoitise. Normalement, l'être humain, en inspirant de l'oxygène et en expirant de l'acide carbonique, effectue dans son propre organisme éthérico-physique un processus inverse de celui de la plante qui édifie son propre corps avec le carbone : la plante retient en elle le carbone, en l'asservissant au processus de la vie et en émettant l'oxygène nécessaire à la vie de l'être humain.

Si l'homme ordinaire n'expulsait pas le carbone, il tuerait la vie en lui : en l'expulsant, à l'inverse, il expulse en substance un gaz mortifère, à savoir qu'il expulse ce même élément mortifère que la plante parvient à dominer pour édifier sa propre forme vivante et donner l'oxygène à l'homme. De cela on peut comprendre comment la contemplation de la plante agisse sur le corps subtil, ou éthérique, du contemplateur, en ré-éveillant dans l'âme la mémoire d'un pouvoir éthérique perdu. On peut dire que l'homme « édénique » était doté d'un semblable pouvoir.

Les disciplines intérieures agissent sur le corps subtil de l'ascète, en l'alimentant de l'intérieur de pure vie éthérique ne nécessitant pas d'oxygène : de cette façon il se produit dans son corps vital, ou éthérique, le même processus — non animal, non égoïste — que la plante réalise parce qu'édifiée de forces suprasensibles, qui transcendent sa forme physique.

L'ascète cesse d'avoir besoin d'oxygène pour les processus vitaux du corps, parce que dans la respiration il retient le carbone et il exhale l'oxygène, en réalisant par volonté consciente le processus, à l'accomplissement duquel opèrent des forces astrales dans la plante, qui ne sont pas impliquées dans le domaine physique.

Le carbone est retenu chez l'ascète plutôt au moyen du corps éthérique, ou vital, mais parce que celui-ci est purifié grâce à l'ascèse de la pensée, par des forces transcendantes qui dans l'âme dégagent l'humain de l'humain-animal. La nécessité d'expulser le carbone et de se refournir incessamment en oxygène est l'indice de l'homme déchu, incapable de dominer la Vie par l'Esprit : à savoir, incapable de faire servir l'élément substantiel de la Matière à l'édification de la Vie. C'est pourquoi la Matière est pour l'homme le symbole de la Mort : le **néant** continuellement réifié.

En absorbant l'oxygène par la respiration, l'homme accomplit une opération qui est le signe de sa faiblesse, c'est-à-dire de son assujettissement à la convoitise et à la nécessité de la Mort. Emettre de l'acide carbonique et inspirer de l'oxygène, c'est le processus physiologique propre à l'organisme animal : pour l'être humain, c'est le processus de la convoitise de Vie fondée sur la vision matérielle du monde : qui est l'opposé de la Vérité. La Matière ne meut pas la Vie, mais elle est mue par la Vie, de l'état minéral à l'état de chaleur. Le rapport de la plante avec le carbone exprime la domination de la Vie sur la Matière : c'est pourquoi la plante peut émettre de l'oxygène. Chez l'être humain, le rapport est altéré par la convoitise de Vie, c'est pourquoi la Matière accable la Vie, et l'homme, pour subsister dans de telles conditions, doit continuellement absorber de l'oxygène et expirer du gaz carbonique.

Le disciple qui suit l'ascèse correcte, restaure le rapport originare de la Vie, à savoir des courants éthériques avec la corporéité physique, en réalisant en celle-ci un processus inverse à celui de la nature animale : il retient le carbone et expire l'oxygène. Si l'on tient compte que le carbone à l'état pur est diamant, on peut comprendre l'expression gnostique « corps adamantin », ou « corps de gloire », indiquant le corps subtil restitué à l'état originare. On peut aussi comprendre la clef du *Vajrayana*, le terme *Vajra* signifiant pareillement diamant et splendeur. Cela ne veut pas dire que le *Vajrayana* soit une voie actuelle. Seul peut aujourd'hui reparcourir la voie du diamant-splendeur, l'expérimentateur qui connaisse l'ascèse des temps nouveaux, le secret de la pensée vivante, c'est pourquoi il maîtrise les forces astrales-éthériques engagées normalement dans la formation du concept. Ces forces-ci sont inconnues de l'homme moderne, malgré l'usage normal qu'il en fait. Le concept naquit en Grèce comme première détermination de la pensée, ayant toutefois encore en face de soi, comme un opposé, le monde à connaître, tandis que dans la pensée moderne naît, pour la première fois, la possibilité que, par voie volontaire consciente, le concept se réalise comme

contenu du monde : certes pour autant qu'il connaisse son propre moment pré-dialectique, la présence du Je.

La conversion de la pensée devient conversion de la respiration. La concentration sur la respiration est en substance un exercice de la perception pure.

Les disciplines de la concentration conduisent à la perception du corps subtil, quand elles s'accompagnent des exercices de la perception pure. Ceux-ci présupposent la capacité d'arrêter le flux de la pensée et d'effectuer le silence mental : ils présupposent à savoir le contrôle de la pensée et du sentiment.

19. Perception pure

L'exercice de la perception pure peut être pratiqué au moyen de n'importe quel objet sensible, mais il exige initialement d'être pratiqué au moyen de perceptions déterminées du monde végétal et animal.

XLI. L'expérimentateur doit partir du silence mental. Dans l'état de silence, il s'exerce à contempler un détail du règne végétal — un rameau fleuri, un près, une haie à contre-jour, un arbre au loin, des enchevêtrements de végétaux s'estompant dans la lumière solaire — ou le bleu du ciel ou de la mer, ou l'eau courante d'un ruisseau, ou celle immobile d'un lac. Il doit s'entraîner à percevoir l'objet sans penser : en ayant toutefois de lui la même conscience lucide qu'il a de l'objet de la concentration, à la fin de celle-ci. Il doit veiller à ce que seule le voir agisse, à côté du silence mental absolu. Rien d'autre.

Ce qui s'éveille intérieurement à cause de cette contemplation, ne doit pas venir de la pensée ni du sentiment. L'art du disciple c'est d'opposer à l'objet la propre immobilité métaphysique : c'est-à-dire le Je. Ce qui, par la perception pure, s'éveille intérieurement, doit se développer dans la pure profondeur astrale-éthérico-physique, comme conséquence de l'identité essentielle effectuée par le Je avec la chose. Ordinairement, c'est grâce à une telle identité que surgit la perception normale. L'exercice de la perception pure ne s'accompagne d'aucune méditation : il est déjà méditation, action intérieur directe, absolument adialectique. En cela est sa force.

La couleur verte du monde végétal exprime le pouvoir éthérique de la Vie qui continuellement se trouve sur le point de vaincre la Mort de la Matière : dans la sève de la plante, l'élément mort de la minéralité est imprégné de Vie. La contemplation du vert a une vertu thérapeutique, parce qu'elle sollicite chez le contemplateur l'élément de Vie qui vainc l'impulsion de Mort de la minéralité corporelle. L'art de l'ascète est de fournir à une telle contemplation le vide le plus grand de la conscience.

L'élément de Vie qui s'éveille grâce à la perception pure, est ce que les Hermétistes appellent « Aliment stellaire », ou « Aliment de Résurrection », et les disciples rosicruciens le reconnaissent comme « Nouvelle Eucharistie ». Est réveillé, en substance, un mouvement du corps subtil, ou éthérique, manifestant la domination originaire du Je sur le monde au travers du corps mental. Un tel mouvement opère jusqu'au physique, selon un ordre qui est restitution germinale de l'État Primordial.

Alors que l'exercice de la perception pure au sujet du monde végétal exige une absence absolue d'activité intérieure, ou une immobilité consciente, la perception d'un minéral exige au contraire une pensée de fond : l'idée de la présence de la force « en dehors » de la forme physique, comme un opposé à elle, ou un négatif. Un tel rapport se saisit typiquement dans la contemplation d'un cristal. La pensée de fond est la puissance de cette forme-là, là où cesse son apparence matérielle : dans laquelle elle a laissé sa propre empreinte immatérielle perceptible comme symbole de l'Esprit qui anéantit la Matière.

Une similaire pensée de fond doit accompagner adialectiquement la perception du cristal, dont l'exercice, selon le développement moral du disciple, est ce qui suscite des forces suprasensibles essentielles. L'Esprit, qui s'exprime chez l'homme comme pensée, au moyen d'un processus « d'incarnation » — comme force formatrice chez l'animal, en étant moins incarné — est présent dans le cristal, à l'état pur « désincarné ». La perception du cristal suscite des forces de base de l'âme, pour autant que l'exercice soit exécuté avec un réel dévouement à son contenu et avec le temps nécessaire à cela.

XLII. Méditation. *La forme du cristal est le symbole de la négation de la Matière. En contemplant le cristal, on évoque son principe suprasensible dans la sphère de l'immanifeste pur, correspondant au degré du Nirvana : on pense imaginativement qu'une telle région est « présente » à la forme du cristal : non localisable en aucun point, mais jaillissante dans la connexion contemplative : à laquelle le cristal se donne comme symbole de la rencontre des forces extra-spatiales dans l'espace. Alors que chez l'être humain l'Archétype est incarné en lui et affleure comme Je, l'Archétype de l'animal vit désincarné dans la sphère astrale inférieure, celui de la plante dans l'astral supérieur, celui du minéral dans le pur Spirituel. C'est pourquoi il a le pouvoir de pénétration dans l'espace.*

XLIII. Méditation. *L'Esprit chez l'être humain anéantit et recrée selon le Logos de la Nature : il dissout l'élément minéral dans la sphère physique, en en faisant un support de la conscience du Je : il saisit l'élément végétal dans la sphère éthérico-physique, en faisant de son afflux vital un pouvoir de rythme : il s'affirme sur l'organisme animal dans la sphère astrale-éthérico-physique, en transformant en Lumière consciente du Vouloir le courant des instincts.*

Toute incarnation de l'Esprit dans la Nature, non dominée par le Logos, est une chute de l'Esprit dans l'animalité, qui chez l'être humain devient corruption de la nature animale. Chez l'homme seulement, l'Esprit devient Liberté : la corruption peut être dépassée dans l'acte de la liberté, en tant que réunion de l'âme avec l'Esprit de l'incorrupibilité.

XLIV. Méditation. *La Nature tend à continuer de conformer l'être humain selon des impulsions cosmiques qui eurent légitimement dans le passé la tâche de réunir sa vie intérieure avec la corporéité, jusqu'à l'expérience de la conscience libre. Cette conscience-ci peut réaliser sa propre nature suprasensible, seulement dans le cas où elle spiritualise l'élément individuel engagé au sensible : à telle fin elle ne peut ne pas s'opposer aux impulsions cosmiques qui insistent dans sa formation psychophysique selon la direction passée : laquelle, en continuant de l'ancienne façon à pousser l'âme vers la physicité corporelle, ne peut pas ne pas opérer à présent à l'animalisation de l'être humain. C'est déjà ce qui est en train d'advenir.*



L'homme moderne risque de ne plus connaître les coulisses réelles de son existence, s'il croit trouver l'accès au Suprasensible en doctrines ou méthodes, pour lesquelles n'était pas possible la connaissance du processus « subtil » de la pensée et du pouvoir de détermination requis par son expression logico-scientifique, ni de l'identité du Je avec la réel dans la perception sensorielle. Dans un tel pouvoir et dans une telle identité, comme on l'a montré, se manifeste inconnue la force renaissante du Je. Les techniques de la concentration ont pour fonction de mener le disciple à l'expérience de la détermination pure dans le percevoir et le penser.

La présence du Je peut être expérimentée dans la détermination pure du percevoir, comme du penser. L'expérience de la détermination pure doit avoir le même caractère concret que la perception : elle-même doit devenir perception. L'exercice de concentration typique, en menant en substance à la conscience de la détermination pure, prépare le disciple à cette expérience initiatique préliminaire, qui est la présence du Je à l'afflux de la Lumière de l'âme des choses.

Le flux de la Lumière de l'âme dans les êtres et dans les choses au travers du percevoir et du penser, comme un acte d'amour inconscient continuellement, par vertu constitutionnelle, tourné vers le monde, peut être reconnu par le disciple. Il devine par intuition une fonction inépuisable qui exige de ne pas être contredite, au contraire de devenir consciente, pour se développer selon la Lumière la plus élevée des idées. Le Je devient présence à l'acte d'affluer de la Lumière. Une telle présence est

immobilité métaphysique devant la mobilité de l'âme dans les choses et dans le décor du monde. Sans une telle immobilité, le Je, dans ses manifestations contingentes, détruit ou détériore continuellement la Lumière.

20. L'aliment de Vie

Dans la perception on a normalement la sensation d'entrer dans un rapport direct avec les choses. Ce même rapport, l'expérimentateur doit pouvoir le réaliser au moyen des disciplines, avec le pouvoir d'identité, qui est le pouvoir au moyen duquel le Je entre au cœur des choses, au moment pré-dialectique du percevoir et du penser. À chaque fois, ce moment magique est égaré par l'être humain, aux fins de la sensation égoïste et de la connaissance dialectique.

L'identité ne doit pas être pensée, même si elle doit être pensée initialement : elle doit être perçue. C'est à ceci que tendent les disciplines qui y préparent correctement. Au cas où l'identité soit perçue, elle devient conscience de l'auto-identification du Je avec l'essence du monde : réalité et connaissance coïncident.

Le contenu réel des choses s'avère immatériel, ou suprasensible. C'est le contenu que le Je a déjà en lui dans son propre domaine suprasensible, mais qu'il doit rencontrer au moyen des sens sur la Terre, comme contenu extérieur. Dans cette rencontre, son pouvoir d'identité avec les choses devient pouvoir de rédemption de leur matérialité : lui étant nécessaire à cela, l'acte libre qui manifeste son originaire **indépendance** des choses. Le pouvoir d'identité est ce qui dans le monde opère secrètement en tant que connexion réelle entre les êtres ou les entités, selon leur Principe.

Au niveau humain, la connexion procédant à partir de l'identité du Je se manifeste comme amour : s'allumant à partir du degré le plus bas, ou sensuel, à celui où il exprime pleinement l'essence, à savoir le Principe même du Je. L'amour ordinaire s'extériorise exclusivement au moyen du corps astral, en se liant au sexe : il est inévitablement changeant et déchu, parce qu'il ignore la connexion dynamique avec le Principe, en soi indépendant de la nature avide du corps astral. Le Je est le Principe qui seul peut réveiller dans le corps astral l'originaire nature céleste, dans la mesure où par rapport à celui-ci, dans l'identité, l'état propre d'indépendance absolue ou « d'immobilité ».

Le Je ne peut pas dominer ce en quoi il se meut absorbé, ou identifié, mais seulement ce par rapport au mouvement de quoi il réalise, dans l'identité, sa propre *immobilité métaphysique*. À cause du niveau dialectique de la conscience, le Je se meut dans le reflet, il n'a pas d'indépendance du reflet : l'indépendance « frétille » seulement au moment fugace de l'autodétermination réfléchie. Ce moment n'étant pas conscient normalement, le Je s'identifie avec la réflexivité, dans laquelle son être virtuellement libre peut se mouvoir seulement au moyen du support sensible : lui échappe l'indépendance du support grâce à laquelle, continuellement et inconsciemment, son expérience des contenus du monde est directe, ou suprasensible.

En réalité, dans une telle situation, la contradiction est reconnaissable entre l'originaire prévalence luciférienne illégitime du corps astral sur le Je, et l'affleurement initial des processus d'autonomie du Je, grâce à la pensée rationnelle moderne. À l'encontre d'une telle autonomie naissante, qui est le valoir réel de l'homme intérieur, la nature instinctive est continuellement mobilisée, surtout dans sa forme intellectuelle, systématiquement alimentée par la série des doctrines de la matière et par les idéologies et psychologies corrélatives.

L'investigation intérieure fournit un moyen de vérifier que le contenu réel de la perception sensorielle n'est pas sensible : sensible est son parcours, ou le support. Son entité effective est toujours un processus extrasensible, comme un contenu pur de pensée, pré-rationnel, non dialectique, doté de mouvement imaginaire. Cela surgit en vérité de la rencontre directe du Je avec le monde physique. Cette rencontre, la conscience ordinaire de la perçoit pourtant pas : elle résonne en elle au moyen du véhicule éthérico-astral et se révèle précisément comme perception : laquelle surgit toujours comme un contenu astral-éthérique, un imaginer ordinaire, immédiatement estompé par la conscience dialectique.

Il convient de souligner que dans la perception, ne se révèle pas de passage de matière physique du perçu à la conscience percevante : les conduits nerveux sont pas non plus la perception, comme les conduites d'eau ne sont pas l'eau : les vibrations électromagnétiques au long du parcours de la perception ne sont pas non plus la perception, de même que les traces des sabots d'un cheval ne sont le cheval. Quand le scientifique moderne aura surmonté dans ce sens ses positions réalistes et

naïves, il pourra redéployer positivement sa propre investigation sur les courants astraux et éthériques structurant la perception comme des énergies de l'imaginer originaire.

Le tissu de cet imaginer originaire est le même que celui de la pensée pré dialectique : purement intuitif : c'est le tissu dynamique de l'identité, qui s'effectue comme identité du Je avec l'être : du Je qui en soi ne peut pas connaître de dualité, ou de monde opposé, parce qu'il est l'essence du monde. Image, celle-ci, dont l'énoncé peut sonner philosophiquement, mais elle répond à la réalité de l'identité du Je avec le monde, grâce à laquelle l'être humain perçoit et pense quotidiennement, en ignorant toutefois le moment magico-dynamique auquel, à chaque fois et à cette fin, il puise. L'identité est la rencontre réelle du Je avec le monde, dans le percevoir et dans le penser.

Normalement, cette rencontre est inconnue. Grâce à l'ascèse, le Je commence à reconnaître sa propre pénétration du monde, lequel normalement lui apparaît extérieur. Il commence à la retrouver, en séparant d'abord le contenu intérieur initial du monde qui apparaît extérieur : il lui apparaît tel tant que, par rapport à lui, il ne reconstruit pas en lui totalement ce qui en est le supra-monde : son essence même de Je. L'ascète doit pouvoir se ressentir Je de tout être : il doit pouvoir arriver à dire Je de tout être ou chose créée : ceci est son renaître des limites de la prévarication du corps astral. Le Je se libère en saisissant, cognitivement avant tout, la contradiction de laquelle surgissent simultanés la dualité et l'esprit d'aversion. Dans le monde, le Je affleure comme autoconscience, qui d'abord n'a pas sinon l'identité extra-consciente avec l'être : celle-ci ne lui est pas consciente parce que la conscience (qu'elle en a, *ndt*) naît réfléchi. En même temps l'autoconscience — parce que réfléchi, sait d'elle-même seulement grâce au fait de se trouver opposée à l'être qui, à son tour réfléchi, s'avère illusoirement en dehors de son pouvoir d'identité. Ce mouvement initial de l'autoconscience est ce qui est normalement appelé Je, mais n'est que le Je réfléchi, l'opposé du Je : du Je qui, grâce à l'identité est destiné à apporter le pouvoir d'Amour dans le monde. Le Je réfléchi inverse toujours inévitablement une telle direction, parce qu'il a opposé à soi le monde comme réalité extérieure : tout le monde, les autres, ses semblables.

Il ne peut pas y avoir dépassement de l'erreur de la pensée humaine, connectée à l'apparaître duel, — ni des idéologies mécanistes qui en découlent, ni de la haine qu'un semblable niveau comporte contre toute valeur créatrice et toute hiérarchie qualitative — sans retrouvaille du contenu réel d'une façon unitaire du monde, pour le moins d'abord avec le concours de quelques-uns. Le tissu imaginaire et intuitif de la pensée pré dialectique, dont s'abstrait la pensée dialectique, est le contenu interne du monde : privé duquel le monde apparaît alors extérieur et duel. Dans la pensée dialectique, le monde le Je n'existe pas sinon réfléchi : lui est inconnu le contenu intérieur de la réalité, dans lequel par conséquent il pénètre métaphysiquement comme dans son propre contenu, grâce à l'identité continuellement effectuée au plus profond du percevoir, dans le penser immédiat. Il est important de ne pas oublier toutefois que précisément au moyen de la pensée dialectique, qui est la pensée privée de vie imaginative et intuitive, et aussi cependant effet de dualité, le Je expérimente la dimension de la liberté : mais il l'expérimente au bénéfice de la nature psychophysiologique, qui fournit le support à une telle pensée. Cette liberté avec support sensible, dans le véhicule de la corporéité, est en vérité contingente et comme telle, elle est acclamée par les rhéteurs modernes de la liberté : elle est de toute manière la source des désastres humains, tant qu'elle ne réalise pas sa dimension extra-corporelle, qui est sa possibilité d'être vraie, à savoir de s'exprimer comme volonté non subordonnée à des processus de la nature animale. La liberté, effectuée dans sa Lumière essentielle, est le présupposé de l'Amour dont le Je, au-delà du caractère de reflet, est porteur dans le monde.

Le Je est libre mais prisonnier de sa propre liberté inférieure, parce que celle-ci n'a pas d'extériorisation sinon réfléchi. Tout est reflet : l'apparaître sensible est en substance un reflet : c'est pourquoi il se présente « matériel ». S'il n'était pas réfléchi, il serait profondément pénétrable. Encore qu'il n'y a rien dans quoi l'homme pénètre vraiment ni hors, ni en soi : rien en quoi il puisse s'immerger. Même la volupté des sens, en chaque point dans lequel la preuve lui échappe. Elle lui échappe dans un sens temporel, à cause du mirage d'un contenu béatifique saisissable dans le moment qui suit continuellement : le contenu intérieur, le vrai, étant en réalité imperceptible à la

conscience réfléchie. Ainsi les couleurs, les formes, les lumières, les pensées, les sentiments : tout se révèle à lui fugace dans sa nature de reflet indéfinie, ou de superficialité, qui est la forme impénétrable de la Vie.

C'est l'antique privation de la vertu de l'Arbre de la Vie, qui, selon le mythe, s'ensuit de la séduction luciférienne et de la perte de l'Éden : vertu que le Logos restituera à qui saura la reconnaître en soi comme force intime du Je. C'est la force qui dans le corps astral peut vaincre le Serpent lunaire sans nécessité de le combattre. Cette force fleurira en Occident en tant que détermination volontaire de la pensée de l'être humain capable d'en obtenir une expérience consciente.

L'impénétrabilité de la Vie est accueillie par l'homme actuel comme une donnée de fait nécessaire, inconversible dans la forme de la mesurabilité physique : à laquelle il s'abandonne comme à une valeur illimitable, tandis qu'elle est l'absence de cet élément vivant qui constitue la valeur réelle. C'est la valeur qui affleure dans le moment pré dialectique du percevoir et du penser : duquel il se sépare à cause de la détermination de la pensée dialectique. Au niveau de cette pensée privée de Vie, se limitant à la connexion quantitative, et cependant arbitre d'une manière illimitée d'argumentation et de calcul, l'être humain est libre : mais d'une liberté sans respiration, parce que sans connaissance du monde, qui, au-delà de la pellicule de la quantité, sert de support à l'être libre : sans connaissance de son propre mouvement, de sa propre direction, de son propre sens, par rapport au support de la liberté.



Est prévisible, d'après le tableau précédent, la tâche de l'ascète qui vise à l'expérimentation consciente de la Vie, à savoir du pouvoir d'identité du Je avec les êtres et les choses du monde. L'expérimentation d'un tel pouvoir est la voie de la liberté authentique, dont la liberté instinctive est la direction opposée, précédente sur le fil inconscient de l'aversion à l'égard des êtres et du monde. Le courant instinctif est toujours égocentrique, parce qu'il ne sort pas de la limite astrale, alors que le courant du pouvoir d'identité, parce qu'il part du Je, c'est l'opposé. C'est pourquoi l'Ascèse de la liberté est substantiellement l'Ascèse de l'Amour.

On a vu comment la discipline du percevoir pur et du penser pur, est la méthode au moyen de laquelle l'expérimentateur de ce temps réalise le pouvoir d'identité du Je, c'est-à-dire du porteur terrestre de la puissance cosmique de l'Amour. On a exposé, dans un tel sens, la série des exercices de concentration, méditation et de contemplation, propres à la Science moderne de l'Esprit. Il convient de ne pas oublier toutefois que l'ascèse du pur percevoir, fondamentale pour l'expérimentateur des temps nouveaux, est celle qui lui est la moins familière, parce que pour la première fois elle est exposée pratiquement : le Je se tourne vers son pouvoir d'identité avec le sensible, au moyen de la perception elle-même, selon une procédure inconnue des disciplines passées du Suprasensible.

Le silence mental amené à la rencontre de la perception d'un cristal ou d'une plante, est une expérience directe que fait le Je de son pouvoir d'identité par l'entremise du percevoir. Dans un tel moment, l'ascète réalise le processus grâce auquel le Je rencontre l'astral, pour arriver au physique. A commencé pour lui la libération de l'astral de l'élément « lunaire » de sensibilité, qui fait normalement obstacle à la conscience solaire du Je. Dans l'âme, se révèle l'être du cristal ou de la plante : surgit au plus profond une énergie, qui est substantiellement identité du pouvoir du Je avec elle, et qui se projette dans l'objet en vision éthérique. Une telle vision est un symbole nécessaire à l'opération, mais elle n'en est pas l'élément le plus important.

Dans la contemplation du cristal ou de la plante, l'expérimentateur saisit consciemment l'élément de Vie du percevoir : il peut avoir la première expérience de son être inséré dans un courant de Vie. Dans lequel en vérité, il se trouve toujours, mais n'y est jamais consciemment : normalement, il vit sans sensation et sans représentation de la Vie, non pas dans la Vie. La Vie comme telle lui échappe ponctuellement, car lui en est extériorisé par sa conscience réfléchie : mais il doit à cette

extériorisation la conscience de vieille lucide, qui le conduit à contempler avec détermination le monde fini, mesurable, privé de contenu intérieur. L'élément de Vie lui faisant défaut, il lui manque le véhicule fluide de la Lumière : qui est le véhicule du Je dans l'âme, le Logos. La Lumière, en effet, à cause de l'assujettissement du Je à l'astral « lunaire », lui la perçoit « réfléchi » : tandis que dans la perception elle rencontre continuellement la Vie, en dehors de la conscience réfléchi.

La convoitise qui excite, fatigue et détruit l'être humain, est en substance la nostalgie et à la fois la recherche obsessionnelle de l'élément de Vie perdu, que la perception laisse pressentir, mais ne donne pas, dissimule plutôt à l'astral réfléchi. Illusoirement, dans la sensation du perçu, à savoir dans la possession toujours fuyante du perçu, il cherche un tel élément de Vie : celui-ci, dans le moment dynamique pré dialectique du percevoir, se soustrait ponctuellement à la conscience réfléchi. Toutefois, sans lui il ne se révélerait pas de perception.

En réalité, l'être humain ne vit pas : il existe. C'est-à-dire qu'il se tient à l'extérieur de la Vie, aux marges de l'élément vivant. Et il est juste que pour l'instant il en soit ainsi. S'il possédait l'élément de Vie, sans être libéré de la convoitise, il produirait des formes démoniaques dotées de pouvoir magique. C'est la raison pour laquelle, dans le mythe biblique, Le Seigneur dispose qu'Adam soit éloigné de l'Arbre de la Vie : pour éviter qu'il cause aussi à celui-ci la corruption provoquée en lui par la séduction de Lucifer.

S'il possédait, sans le corrompre, l'élément de Vie au moyen duquel il existe, l'être humain ne mourrait pas. Il utilise le courant de Vie, il est inséré en lui, mais il ne le perçoit pas : son percevoir, tout en étant médiatisé par le courant de la Vie, est limité au sensible, il s'arrête à la minéralité morte : ici aussi au reflet de l'objet, à l'**apparaître**, non pas à l'être. L'être par de lui, à travers lui, inconnu. Il ne le connaît qu'après la Mort, il le rencontre inconscient durant le sommeil : mais il l'a continuellement à l'intérieur de la pensée, dans le moment pré dialectique. L'art initiatique c'est de retrouver le Logos à la source de la pensée, au-delà de la *maya* de la pensée. Retrouvé dans la pensée, il le reconnaît comme l'élément de Lumière de Vie de toute perception.

Le courant de Vie n'affleure aucunement dans l'imagination poétique, à savoir dans l'activité esthétique, quand elle est authentique et non cérébrale, et dans la pensée intuitive, qui est une expérience de plus en plus rare chez l'être humain. Il affleure, de toute manière, inconscient. Il faut la discipline du penser énergique et véridique, pour ouvrir la conscience à son courant de Vie fondamental. Mais elle doit être la discipline donnée par les réels Guides de l'humanité : la discipline qui n'élude pas le pouvoir d'identité du Je, s'exprimant comme détermination de la pensée par l'expérience sensible, et comme processus intérieur de la perception. La pensée pure, le percevoir pur, doivent être expérimentés de manière moderne.

21. Initiation

La série des exercices de concentration, y compris ceux du percevoir pur, doit pouvoir conduire le disciple à une indépendance de l'âme du corps astral, ou corps de sensibilité, qui ouvre le passage à la Fore/Énergie pure et à la perception initiale du corps subtil. Grâce à une telle perception, il parvient à pénétrer les motifs instinctifs et à les reconnaître comme contenus de sensibilité dominés par l'**esprit d'aversion**. C'est l'esprit d'aversion enraciné en l'homme, parce que c'est la force/énergie concrète du Je asservie au sensible : il lui faut se désengager du sensible pour être réellement la force du Je. Le Je doit parvenir à opérer radicalement dans le réel, sans subir l'attachement au sensible, propre au corps astral.

Tout ce que l'expérimentateur normalement ressent ou conçoit, par la voie de l'esprit d'aversion en lui, est trompeur, mais il est impuissant par rapport à cela, tant que son assujettissement à cela, lui est inconscient. De l'esprit d'aversion, il doit se reconnaître normalement mû, comme par ce qu'il estime être le Je et qui est à l'opposé du Je. À peine reconnaît-il cela que déjà le Je vrai s'exprime en lui et commence à se libérer de la nécessité de l'aversion.

Le disciple sépare du mouvement de sensibilité l'impulsion d'aversion, en réalisant la transformation du contenu instinctif. Au moment où la tension d'aversion disparaît, se manifeste à sa place pénétrante la force désengagée du Je. Alors qu'à l'origine d'un mouvement animique, le disciple découvre l'esprit d'aversion, il peut identifier le point d'où découle la vraie liberté : qui en tant qu'indépendance du Je du corps astral, est liberté du *karma*.

Un important pas en avant est accompli par le disciple, alors que, derrière la reconnaissance de l'inversion de la Lumière dans la conscience réfléchie, il réussit à percevoir au centre de tout contenu instinctif, la force du Je inversée, mais autoritaire comme si elle était le Je, produisant impérieuse la présomption du Je : l'*ego*. L'auto-affirmation de l'*ego* est substantiellement le contraire du mouvement d'amour. Le disciple doit découvrir que ce qu'il appelle normalement Je, n'est pas le Je, mais l'esprit d'aversion, à savoir l'inverse de l'esprit. Toute l'expérience terrestre n'a d'autre sens que la Résurrection du Je, comme événement individuel.

La souffrance qui accompagne toute impulsion de haine, souci, critique, accusation, peur, irritation, etc., est l'opposition du courant pur du Je avec la propre force inversée : fonctionnant, dans le sens de l'aversion, comme Je. Elle s'inverse ordinairement dans la réflexivité et pourtant, même inversée, continue d'être une émanation de la force originaire : laquelle flue, en étant continuellement corrompue ou déviée, ou encore inversée. C'est la contradiction de l'humain, dont découlent simultanément les maux de l'âme et du corps, et l'impulsion de la réintégration. Celle-ci consiste dans la conversion et dans l'accord du courant altéré de la Lumière du Je avec sa forme originaire cosmique.

XLV. Méditation. *Le disciple contemple la Lumière du Je descendant du domaine supra-mentale au long de l'axe spinal et il anime en lui l'image : «La Lumière qui est en bas est comme la Lumière qui est en haut ». Il perçoit la Lumière descendante comme pouvoir de Sacrifice et de Libération de la Vie de la Lumière qui, en descendant chaque degré, au long de l'épine dorsale, délivre les impulsions de l'esprit d'aversion.*

Les mouvements de l'esprit d'aversion, parce que de nature « lunaire », ont une direction pour ainsi dire parallèle à la Terre, à savoir horizontale : ils acquièrent un pouvoir d'ascension verticale au long de l'épine dorsale, grâce à l'inversion de la Lumière, asservie à l'esprit d'aversion : la source du mal humain. Le courant vertical du Je descendant d'en haut rencontre le courant horizontal de l'aversion au niveau des omoplates et forme par elles la Croix, qui apparaît comme une croix noire, ou croix de Lumière transmutante, non fixable dans une coloration déterminée. Le disciple contemple dans la Croix le Pouvoir Solaire restauré. Le courant horizontal, qui s'exprimait

auparavant comme *vis* destructrice, devient force catalysante du Je surmontant la dualité, selon le schéma mystère du Logos : *pater Ejus Sol, Mater Ejus Luna...*

À ce point, le disciple acquiert la connaissance de la voie qu'il doit suivre pour l'animation des centres astraux (*chakra*), ou du corps astral originaire, qui est, substantiellement, l'âme — le véhicule du Je. Quelle que soit la description des *chakra*, quand bien même tirée des textes traditionnels, elle est simplement indicative, sinon approximative. De telles descriptions, quand elles sont authentiques, répondent à une physiologie transcendante, par rapport à laquelle l'homme intérieur actuel a subi de profonds changements. Serait donc erronée la concentration qui présumerait éveiller la vertu d'un centre déterminé, selon ce type de physiologie occulte. Il s'agit d'organes dont les « embryons originaires » sont présents dans le corps animique, à un niveau correspondant à la conscience du sommeil sans rêve. Toute connexion quelconque de la conscience ordinaire avec eux est illusoire, outre que nocive : seul le développement moral du disciple peut opérer, indirectement, à leur réactivation. Une réactivation directe exige les techniques ascétiques régulières, à savoir pertinentes à la structure intérieure de l'être humain de cette époque-ci, pour lequel coïncident action suprasensible et développement moral. Il faut substantiellement que la conscience de veille, au moyen du courant libéré de la pensée, s'élève au niveau correspondant à l'état de sommeil sans rêve : qui est justement le niveau de la Vie de la Lumière.

L'initiation est conférée au disciple des Maîtres invisibles qui, en relation à une telle tâche peuvent se rendre visibles, naturellement dans le cas où cela réponde à une coïncidence du *karma* avec le principe de la liberté du disciple, pour autant que se soient produites grâce à lui de telles conditions équivalentes au dépassement individuel de la limite humano-animale, propre à toute l'espèce humaine. Jusqu'à un tel moment, le disciple doit être le maître de lui-même : il est laissé absolument libre, afin qu'il accomplisse une expérience de **pure solitude**. En ce point du sentier, plus ou moins long, il peut être aidé ou assisté par l'instructeur, dont la tâche vicariale est avant tout de relier avec l'Ordre Initiatique, au moyen de sa fidélité et de sa cohérence : outre que de lui expliquer ou de lui fournir les techniques de la concentration et de l'ascèse consacrées à l'absolue indépendance de l'âme de l'élément humano-animal, de sorte qu'il traverse victorieux la région dans laquelle la solitude sera absolue. C'est la solitude grâce à laquelle le disciple se retrouve dans le Je, c'est-à-dire dans le centre transcendant immanent, dont la réalisation comporte la communion univoque avec les autres êtres et le monde. Cette communion doit être à chaque fois délibérément reconquise par lui sans cesse.

Le disciple accueille l'enseignement qui ne peut plus lui venir des livres. L'enseignement est à présent dans son âme le langage de l'intuition directe. Toutefois une telle intuition ne lui serait pas possible, si elle n'était pas déjà réalisée par les Maîtres invisibles, en tant que ceux qui tracèrent le sentier : auxquels il fournit un moyen de le guider, au moyen de la fidélité et de la libération de la pensée. En ceci est le vrai sens d'une reconnexion avec la pérennité de la Tradition.



N'importe quelle technique de procédure au-delà de la limite de la nature, quant à la respiration des centres du corps subtil, ou des centres du corps astral, à ce degré de développement, découle de l'intuition du disciple, pour autant qu'il commence à avoir la perception du corps subtil.

Les techniques de la concentration exposées jusqu'ici convergent vers la possibilité suivante : que le disciple, en identifiant dans le fluer de la pensée pré dialectique, le courant central du corps éthérique, commence à opérer au moyen de ce dernier. Il en découle pour lui l'indication du cheminement ultérieur et la conscience qu'il doit une telle indication à sa connexion avec les Maîtres invisibles.

Avec la réalisation, initiale du centre des forces éthériques dans le cœur, le disciple va au devant de l'expérience dite par le Maître des temps nouveaux **éthérisation du sang** : il connaît un processus de rédemption de la Matière, lequel advient normalement en lui, mais qu'il peut percevoir et réaliser consciemment comme moment de Vie nouvelle de l'âme. Un tel événement, marque la connexion

initiatique avec l'Ordre de la Rose-croix. Il perçoit le processus au moyen duquel, incessamment dans le cœur, se produit un phénomène transcendant, relié avec le contenu indicible du Graal : une partie du sang se transforme en Lumière, redevenant pure force éthérique apte à véhiculer le Je Supérieur : grâce à une telle éthérisation, le courant de Vie de la Lumière s'élève du centre du cœur au centre éthérique de la tête. Chez l'homme ordinaire, il est normalement contredit par le courant de la tête, qui continuellement, à cause du processus dialectique, invertit la Lumière de Vie. C'est l'inversion dont naît la conscience dialectique, l'impulsion de l'opposition de l'*ego* à l'Esprit : l'esprit d'aversion.

Il n'existe pas d'individu chez qui le processus d'éthérisation du sang ne soit pas en acte, comme présence pré-individuelle de la Lumière du Logos, qu'il est libre de contredire ou de laisser agir, avec le maximum de son pouvoir transcendant dans l'âme, jusqu'à la corporéité. La possibilité de contredire la restitution éthérique de la Lumière ascendante du cœur, et de s'opposer avec cela au courant de l'Esprit, est le germe de la liberté humaine. Justement, celui qui est libre de s'opposer au courant éthérique de la Vie, est simultanément libre d'aller, avec sa volonté, au devant de ce courant et de le laisser agir selon sa loi : c'est pourquoi il peut en essence effectuer son être libre et agir enfin non illusoirement dans le monde, toute action ordinaire exprimant l'assujettissement inconscient aux Puissance de l'Obstacle, la fausse liberté. Le sens ultime de la liberté humaine est en vérité de pouvoir accepter volontairement l'Ordre de l'Esprit, qui ne contraint pas, en étant une Réalité ordinaire. Le sens ultime du Je terrestre est de parvenir à réaliser l'ascèse de son propre anéantissement : le maximum de sa force est de s'éteindre soi-même. Une fois soi-même éteint, la force qui éteint reste comme une puissance supérieure du Je, qui est au commencement et qui seule a la force de pénétrer la matérialité de la Terre : de poursuivre le cheminement de l'homme.

Le cheminement ascétique tracé jusqu'à présent conduit le disciple au Seuil du Monde Spirituel, là où il peut rencontrer son Maître, l'Initiateur, celui qui — l'ayant suivi incognito — lui donne le sens ou l'impulsion à son expérience ultérieure. Mais le franchissement du Seuil est un acte qui doit être accompli par le disciple, grâce à son initiative, sa décision mûrie, à sa dignité obtenue, à sa valeur, et surtout à son courage. Le chemin lui est indiqué, mais il doit le parcourir tout seul. La Force lui est indiquée, mais il doit oser le premier mouvement selon Elle. À ce point, le disciple connaît ce que veut dire avoir suivi une « voie consciente » et moderne, correspondante à l'actuelle condition intérieure de l'être humain. Le cheminement tracé dans ces pages, vaut comme une juste préparation pour l'expérience du Seuil : à l'égard de celui-ci ont été indiquées des culminations de l'*opus* ascétique, apte à franchir la limite individuelle, selon le canon initiatique des temps nouveaux.

Une telle limite est la limite humaine qu'en réalité l'homme craint de dépasser, parce qu'elle lui est un appui, une ultime raison — quoique illusoire — de la vie, forme habituelle, *cliché* [en français dans le texte, *ndt*], mécanisme inconscient, doté de sa codification, spiritualiste, philosophique, psychanalytique, etc.,... En réalité, l'humain-animal tient l'homme et l'homme appréhende secrètement de cesser d'être dominé par lui, parce qu'à l'assujettissement à une telle domination, il a conformé tous les modes de l'exister, du connaître, au sentir, au dormir, au respirer, etc.,...

Le changement se présente à lui avec un caractère tragique. C'est pourquoi, normalement, il se tourne vers des méthodes ou des disciplines qui ne perturbent pas l'animique subordonné à l'humano-animal et n'impliquent pas de réel changement.

La Science de l'Esprit, à laquelle nous faisons référence, va au devant d'un tel problème. Il y a pour l'homme moderne la possibilité d'une discipline qui, sans s'opposer frontalement à l'élément humano-animal, le conduit graduellement à une transformation de l'intérieur de ses déterminations mêmes, dans la sphère de sensibilité, en opérant selon son Principe spirituel. Celle-ci est la Voie de la Pensée : elle réalise l'expérimentation directe de la Lumière éthérique de la nature, au moyen du courant de la pensée rendu indépendant de la nature. En relation à tout ce qu'on a montré, l'art du disciple consiste à entrer en possession d'une force qui dans la pensée se manifeste à chaque fois, mais **n'est pas la pensée** : il s'agit de faire se manifester cette force, au moyen de n'importe quel

sujet, en en pesant intensément le contenu, mais en prenant soin de l'accueillir au-delà de celui-ci.
La Force de la Pensée est le courant même de la Vie dans laquelle afflue la Lumière.

22. Détermination absolue

Non différemment de la thèse du tantrisme, la méthode indiquée par nous conduit l'expérimentateur de la sensation semi-consciente de la Vie à la perception du courant éthérique de la Vie, par le passage de la pensée ordinaire dés-animée à son élément vivant, c'est-à-dire de la Lumière réfléchie de la pensée à sa Lumière de Vie. Une telle Lumière de Vie est expérimentée dans le moment pré dialectique du penser comme du percevoir.

C'est pourtant évident, qu'en relation à sa propre thèse, le tantrisme ne peut pas fournir la méthode requise par la constitution intérieure de l'homme moderne, laquelle, aux fins d'une expérience du courant éthérique de la Vie, doit libérer du sensible les puissances subtiles de la pensée, ne pouvant pas ne pas partir de la condition propre à son actuelle conscience pensante : la condition réfléchie. L'homme de ce temps-ci nécessite donc fondamentalement une technique de libération de la conscience réfléchie, parce qu'au niveau de celle-ci il subit l'abus de pouvoir de la vie instinctive. C'est pourquoi il a besoin d'une technique de la libération de la Lumière au moyen de la pensée réflexive, dont il part, à savoir donc d'une ascèse de la pensée qui retrouve la Vie pré dialectique, grâce à la résolution de la condition réflexive : c'est-à-dire en remontant du reflet à la Lumière. Le courant de la Vie n'est normalement pas possédé par l'homme : il flue comme une force formatrice de son corps physique, mais l'homme n'a pas de relation consciente avec lui : comme on l'a vu, il affleure, non conscient, dans le moment originaire de la pensée et de la perception. Ce courant de Vie, comme corps éthérique formateur, édifie la corporalité physique, mais dans la partie supérieure, en émergeant indépendamment de la fonction organisatrice, il devient véhicule de l'Esprit, en constituant l'élément originaire du percevoir et du penser.

Dans le penser qui s'abstrait de la Vie fluante, l'homme est libre : il devient conscient au sein du reflet mental-spirituel, privé de mouvement vital, à savoir, dans le reflet de la Lumière, lequel, par conséquent, grâce à l'élément volontaire, lui est inné de toute manière et transcende le corps vital même. Dans la pensée réfléchie, l'homme perd le courant vital par conséquent la lumière originaire, mais c'est justement par cela qu'il est immergé dans le domaine de la liberté, lequel lui permet — au cas où il en acquière une conscience — de **reparcourir** volontairement le reflet, jusqu'à retrouver l'élément de Vie, dans lequel resplendit de nouveau la Lumière. Une telle retrouvaille est possible au penser, à condition de dépasser la limite de la réflexivité qui, malgré sa liberté, l'assujettit à la nature psychophysiologique. La liberté abstraite finit toujours par être la liberté des instincts en lui : le contraire de son être libre réel, lequel, comme on l'a vu, est l'impulsion pré dialectique de la conscience : Impulsion de Chaleur originelle de la Lumière.

Un semblable état contradictoire postule la réunion de la pensée avec sa propre source de Vie : et renvoie pour cette raison à la technique de la concentration. La pensée doit se recueillir en soi pour renucléer sa propre énergie : laquelle lui est interne, non réfléchie, non consciente. Elle peut réaliser cela au moyen de sa propre focalisation dans une idée.

L'idée a toujours en soi sa propre force/énergie centrale, mais potentielle, parce que normalement elle se révèle abstraite : au moyen de la concentration, elle peut être voulue à partir de son centre et saturée de la Vie à partir de laquelle, en réalité, elle naît et dont elle est normalement privée. Si l'on est conscient du processus réel de la dualité, on peut comprendre le sens d'une telle opération, qui est réunion des forces subtiles de l'âme avec le Je : réunion qui signifie dépassement de la dualité. Un tel dépassement en vérité ne se donne pas gratuitement. Son non-don est la source du mal humain et de la douleur corrélative.

La réunion est restitution de l'**essence** qui, depuis les origines, avait été ôtée à la pensée, c'est pourquoi la pensée pensait nécessairement l'essence comme une entité métaphysique, ou supra-humaine : elle ne pouvait pas la réaliser comme Vie immanente. C'est le mouvement volontaire de l'être libre ou de l'être non-animale de l'âme, qui se défait de l'état réfléchi avec lequel normalement il est identifié. L'acte libre suscite une médiation supérieure, non consciente, qui réunit son produit transcendant avec le courant du corps de Vie : à savoir, avec le courant suprasensible au moyen duquel le Principe du Je opère méconnu dans l'âme, comme une Lumière

de Feu, vainqueur des processus de la matérialité. La force qui donne au Je le pouvoir de se réunir avec le corps de Vie, est le Logos, qui lui est intime, comme son Principe même : une telle force, restituant l'essence, agit dans le moment de la liberté, quand la pensée s'éveille de l'hallucination de la réflexivité. Ce moment de la liberté est en effet le moment de la Volonté : la Lumière de Feu du Logos s'allume, non vue. L'art initiatique c'est de la voir.

La pensée dialectique peut être portée par la *possibilité* à la *réalité* de la liberté, grâce à la détermination volontaire qui lui rend conscient son automouvement. Une pensée dialectique quelconque, ou réfléchi, peut être pensée intensément, jusqu'à ce qu'elle s'ouvre à sa propre charge de volonté : dans une telle Volonté c'est l'élément de Vie qui la fait renaître de son état réfléchi.

Dans l'acte de la concentration, liberté et Volonté coïncident : l'idée, en retrouvant l'essence, devient idée-force, capable de dépasser n'importe quelle pensée étrangère à la réalité de l'âme, et cependant d'opérer indépendante de la psyché : comme germe nouveau du destin. Au niveau de la dégradation propre à l'état reflet, la pensée est inévitablement manœuvrée par les Puissances faisant obstacle : auxquelles l'être humain ne peut se soustraire, au cas où il ne libère pas la pensée de la réflexivité. L'élément reflet de la liberté, qui parvient à accéder à son propre mouvement non réfléchi, effectue en réalité sa propre **résurrection** d'un état de mort. La pensée peut vouloir son reflet propre jusqu'à le percevoir comme mouvement et, en suivant le mouvement, puiser à la source de la synthèse intuitive, surmontant la dualité : là où l'humain n'est pas séparé du Supra-humain : là où le Verbe s'incarne. Grâce à un tel acte volontaire, l'idée renaît comme idée-force : elle reconquiert l'essence, de laquelle les Détés originaires l'avaient privée, en la retenant pour elles, pour dominer l'homme. En effet, l'ascète qui effectue l'individualité libre, retrouve l'essence. Qui ne sût rien du Logos s'étant fait homme, et toutefois, en renouvelant au plus profond de l'âme la pérennité de la Tradition, eût l'intuition des Nouveaux Mystères, et identifiait cependant le Vouloir fluant de l'essence, qui est la perception de la relation pure, ou l'idée-force, et opérât ainsi, de manière ascétique, dans une telle acception, celui-là parviendrait inévitablement à découvrir en soi la Lumière précieuse du Principe, fluant dans la détermination de la pensée, pour se réaliser dans la physicité. Il pourrait aussi lui donner un autre nom : jusqu'à un degré auquel la reconnaissance du Logos fait homme fût inévitable pour lui, mais lui, à cause de sa fonction spécifique, dût entre temps provisoirement recourir à l'expression d'une tradition particulière.

Ce principe produit la force de la réunion, parce qu'il restitue l'essence à la pensée. Mais seulement pour autant qu'elle se libère, la pensée peut l'accueillir : le Je peut s'articuler dans le courant vivant de la pensée. Le Je réalise d'autant plus cette force, qu'il est d'autant plus lui-même dans l'âme, *indépendant* de l'âme : il manifeste alors son pouvoir de réintégration des instincts et des passions, comme pures Puissances de l'âme.

L'homme peut pénétrer le Mystère de son propre corps de Vie, parce que celui-ci est une expression de la force formatrice cosmique, au moyen de l'afflux de laquelle le Logos est présent sur la Terre. L'action du Je sur le corps de Vie est possible au disciple, indirectement, alors qu'il effectue dans la pensée l'essence, le Logos, qui le libère du dialectisme. Le Je peut enfin opérer dans l'âme comme centre d'action du Logos sur la Terre : il devient vainqueur et « transmutateur » du mal humain.



Le sens ultime des techniques de la concentration, c'est l'ouverture de l'âme à la Puissance de son propre Principe : événement réalisable seulement par l'animation du courant central du « corps subtil », ou éthérique, sur lequel, comme on l'a vu, la conscience de vie a prise directe par la pensée. La pensée, dominée et intériorisée, réalise son propre mouvement éthérique et aussi la connexion avec le courant éthérique central qui accueille en soi le Pouvoir de Vie du Logos. Dans toute pensée qui pense, affleure la possibilité du Logos. Cette possibilité est cependant contredite par la pensée qui déchoit dans la réflexivité, et voit aussi le monde privé de Logos,

comme nature objective, avec laquelle la relation est la mesurabilité, la convoitise, la discursivité. La nature emprisonnée dans la forme matérielle n'est pas libérée par l'être humain qui se remet, d'une manière mystique, à son apparaître matériel, en excluant le Logos, pour édifier sa science transitoire propre, sa culture transitoire propre.

L'homme fondé sur la conscience réfléchie, en tirant substantiellement le sens de soi du corps astral plutôt que du Je, ne vit pas dans un état de veille réel : sa tâche c'est de réaliser comme Je son état de veille, à savoir le niveau qu'il obtient effectivement grâce à la perception sensorielle. On a pu voir comment le premier degré de l'élévation de la vie intérieure, par les disciplines, soit la conquête de la conscience du processus perceptif, normalement non conscient.

La non conscience de la condition réflexive est en substance un état de sommeil de la conscience. L'être humain produit en lui l'énergie libératrice, mais il la destitue dans l'aptitude réflexive de la liberté qui, privée de circuit intérieur, tente de manière absurde de se déployer sur le plan physique, là où cela n'a pas de sens d'être libres : l'être libres étant la fonction du Principe intérieur qui domine le plan physique et l'ordonne, parce qu'il le transcende.

L'absurde liberté de l'*ego* sur le plan sensible engendre son éthique, ses lois, ses luttes, son infraction des lois, les tensions de sa convoitise déchaînée et son inassouvissement illimité. Le Logos n'est pas seulement dénaturé, mais on s'oppose aussi à Lui. Il y a une partie de l'humanité qui, dans cette acception, risque de perdre la possibilité embryonnaire de régénération selon le Logos : elle risque de perdre le niveau humain qui est déjà un niveau déchu. L'humain engendre le **sous-humain**, si le sens de l'humain n'est pas régénéré par le Logos. Le *Karma* qui pèse aujourd'hui sur l'individu et sur la collectivité, dépend de l'usage inférieur, s'il n'est pas corrompu, de la pensée au moyen duquel l'homme est libre de soumettre à la convoitise des forces en soi divines et spirituelles.

Le contenu réel de l'humain n'est pas la nature, mais la Supra-nature, le Logos. La possibilité d'une telle reconnaissance est présente au plan éthérique dans toute pensée qui pense. Cette pensée devrait s'adresser à la nature seulement pour produire le contenu dont celle-ci manque et à cause de ce manque, apparaît comme pure nature physique. C'est le contenu qui lui est profond en étant simultanément intime et originaire à la pensée : comme Supra-nature, comme Logos.

Mais le Logos chez l'être humain ne se meut pas d'autorité, mais au contraire par liberté : il n'oblige pas la pensée. La pensée est contrainte, ou dialectiquement asservie, par les formes de l'intelligence systématique, scientifique, sociale, éthique, politique, etc., par l'Adversaire du Logos : un Adversaire que la pensée libre épouvante : tandis que le Logos ne peut pas avoir d'autre véhicule chez l'humain que la pensée libre, capable de ressentir l'état de mort, l'insuffisance, le caractère transitoire de l'intelligence terrestre engagée dans les processus mesurables du réel.

Il est important de saisir la polarité opposée des deux impulsions : celle du savoir moderne préconstitué, qui a besoin de la pensée passive, non libre, systématisable de manière analytique, et qui cependant lui trace le parcours positif, — mais sans contempler une recherche de la source de la pensée qui ne soit pas celle physiologique, ou psychophysiologique, raison pour laquelle les objets des sciences sont ses pré-supposés pensés comme tels — au lieu du pré-supposé authentique qui est la pensée, qui leur permet la même pré-supposition positive : c'est l'Impulsion essentielle, qui ne manœuvre pas, ne dirige pas, n'asservit pas la pensée, parce que c'est sa source même, et c'est pourquoi le maximum de vérité peut fluer en elle, avec, pour autant qu'elle soit libre, capable de décider selon la caractère inconditionnel du mouvement profond.

L'avenir imminent de l'humanité sera décisif à partir du choix que les Communautés spirituelles pourront indiquer aux courants culturels, entre la voie du Logos, à savoir la pensée libérée selon une Ascèse de la Liberté, et la voie d'Ahriman qui est la pensée de l'illusoire liberté dialectique, la pensée de l'analyse pré-constituée du Savoir et de la sublimation spirituelle et sociale du Règne de la quantité.

Ahriman a besoin que l'homme s'identifie avec la pensée, l'estime comme sa propriété et l'utilise comme instrument de l'égoïté inférieure, de manière à ne pas en connaître la puissance objective : alors que le Logos n'influence pas l'homme, il le laisse libre, de sorte qu'il puisse se libérer de lui la

pensée et, comme Je, réaliser l'indépendance vis-à-vis d'elle, jusqu'à expérimenter d'elle la nature cosmique objective, qui peut réunir l'homme avec ce que la perte comporte, à partir du temps immémorable, la crise de son existence terrestre. Dans cet existence, il a la tâche de répandre le contenu cosmique rené de la pensée : l'essence.

Certains ascètes du temps présent affirment que cette époque est celle dans laquelle l'être humain doit se nourrir de nouveau du fruit de l'Arbre de la Connaissance, pour reconquérir l'Éden.

On ne peut pas ne pas être d'accord avec cela, mais c'est la conscience de veille lucide, conquise au travers de l'expérience du sensible, qui peut constituer un tel aliment : ce serait une grave erreur de **régresser** vers des états de conscience qui précèdent celui actuel. La possibilité de la nouvelle Connaissance est privée de sens, si l'on ne sait pas qu'à présent, l'opération est l'entreprise du Je et non pas, encore une fois, celle du corps astral substituant le Je. C'est pourquoi le vrai art initiatique c'est de connaître comment le Je surgit dans l'âme et de quelle Lumière de Vie il est porteur.

La tâche de reconquérir les anciens états de conscience ne consiste pas à régresser vers eux, ce qui est les perdre définitivement, mais de **progresser**, par la possession de l'état de veille lucide éveillé par l'expérience moderne de l'Autoconscience.



Chez l'expérimentateur réellement moderne, le processus intérieur de l'Autoconscience, ressuscité au moyen de la détermination de la pensée dans le domaine mathématico-physique, peut s'élever à un processus transcendant, grâce aux passages dynamiques médiatisés par la logique de l'élément libre de la pensée. À ce processus correspond l'Archétype cosmique : le Logos, qui a déjà opéré l'union de l'Humain avec le Supra-humain.

L'homme volontaire, édificateur libre de sa propre conscience, peut lui-même se démontrer la réalité du Logos d'une manière non dialectique : sa transcendance dans l'immanence : le pouvoir absolu du fondement, qui ne peut pas ne pas être intime au Je. Le Je a en soi toute la Force : il doit seulement être lui-même, pour réaliser, selon Elle, la communion avec le monde.

Certes, il s'agit d'un expérimentateur capable de s'ouvrir à l'illimité, à l'inattendu : mais c'est le vrai expérimenter, le vrai renouveler, ou révolutionner. Une révolution qui ne soit pas un processus de Connaissance, ne peut pas ne pas être exagération rhétorique, déchaînement de l'homme non-libre. Découvrir, inventer, deviner par intuition, ce sont toujours des activités dépassant les limites de ce qui est connu. Le nouveau, l'inconnu qui a le pouvoir de rénovation, au-delà du mental ordinaire, au-delà de la limite humaine, à savoir au-delà de la limite humano-animale, ou dialectique, c'est le Logos. Et l'on a pu voir comment tout le processus de la conscience, du savoir et de l'opérer humain surgit d'une Base qui reste inconnue à l'homme moderne, lequel se présume hardi dans le connaître. La Base en question est le moment à reconnaître, vu que la révélation qu'on donnait autrefois à l'homme, a épuisé sa fonction.

Mais la voie du Logos c'est la voie de la liberté : elle n'exerce pas d'autorité sur l'homme, elle ne suggère pas, n'impose pas mais fait appel à sa décision pure. Elle exige une Ascèse de la Liberté, parce que celle-ci est l'unique qui donne au Je la possibilité d'expérimenter l'identité avec soi, l'identité essentielle avec le monde, s'exprimant continuellement dans le moment pré-dialectique du percevoir et du penser. Une semblable Ascèse est au centre des disciplines exposées dans le présent ouvrage.

Le disciple pratique en réalité l'Ascèse, sans encore en connaître le sens ultime : et il doit en être ainsi, parce que l'intellect humain est fermé à son propre Archétype cosmique. La restitution de la Mémoire des choses divines est connectée au développement de la Volonté consciente de l'expérimentateur : lequel doit découvrir que la Volonté, à l'état pur, est la Force de la consécration. Cette Force l'unit au Logos. Il peut la solliciter au moyen de la Pensée, mais simultanément c'est elle-même qui meut la Pensée.

Pensée et Volonté unies effectuent l'**intention profonde** dont part l'homme en réalité. La voie de la connaissance peut donner à l'expérimentateur du percevoir combien cette intention, malgré la

prétendue vocation spirituelle, est faible. Le caractère absolu de l'intention est une conquête qui passe par l'autoconnaissance. Sans réveil de la Mémoire de l'Esprit, il n'y pas de discipline qui puisse unir l'homme au Supra-humain, désenchanter la dualité et conduire le disciple au Seuil des nouveaux Mystères.

Le disciple qui cultive l'intention profonde, peut connaître le moment magique, d'une lucidité absolue, moment révélateur de toute la Force à venir. Pendant des instants, il peut réaliser, comme force de la pure décision, la Mémoire des choses divines. C'est un mouvement du Je qui n'accomplit pas encore le sens final de l'Ascèse, mais en devine par intuition le contenu de transmutation ultime : un acte qui **traverse** toute la vie, en parvenant jusqu'au physique, avec la puissance d'un instinct irrésistible : partant du pur Je.

Cette impulsion-ci du Je se déclenche instantanée, du spirituel à la corporéité, même sans que les disciplines en aient frayé le passage. C'est un mouvement de souvenir du Je, qui se fraye tout seul un passage, mais seulement instantanément, la continuité lui étant encore impossible. Au moyen de la concentration, la continuité peut être initiée par l'âme, qui saisit le sens de l'Ascèse indiquée par ce moment transcendant : moment en réalité donné depuis le Monde Spirituel.

C'est le moment d'une décision du Je, dont il faut percevoir l'énergie unifiante du métaphysique au physique, pour le rappeler et en faire l'intention profonde. Ce déclenchement du Je, en fait, s'évanouira : quoique pour se représenter à d'autres moments décisifs, comme Lumière originare autoritaire, indicatrice de l'intention oubliée.

Eu égard à une telle possibilité, ce qui fait défaut c'est le pouvoir du souvenir, la cohérence et la fidélité. Ce moment du Je, qui peut se laisser percevoir après une tension extrême de la volonté ou de la souffrance, exige de devenir **détermination absolue** : il tend à disparaître après avoir irradié sa Lumière instantanée : il ne peut pas perdurer, parce que l'actuelle constitution de l'être humain n'est pas préparée à en soutenir la Puissance. Il signale une tâche, mais ne peut pas subsister comme impulsion : Son instantanéité peut devenir continuité seulement dans l'engagement ascétique. Le contenu qualitatif de l'ascèse, la concentration juste, la méditation juste, doivent être présence de cette direction-là : l'ascèse qui lui correspond, n'est pas une ascèse conditionnée par la nature.

L'intention profonde doit quotidiennement se construire comme intuition renouvelée de la direction du Je qui a resplendi. Cette intention, au cas où elle perdure, est la mesure de la Mémoire retrouvée des choses divines, et de l'Ascèse qui lui correspond vraiment, dans le temps actuel.

Le **monde sensible** est le symbole de la requête de cette opération intérieure. En lui le spirituel et le réel coïncident. Sa présence recèle le Mystère le plus autre de l'Esprit, le sens de l'entreprise la plus élevée de l'Univers. La perception sensorielle est le passage qui se fraye continuellement à l'homme vers une pareille entreprise. Tout ce par quoi l'homme souffre et jouit, se rend malade et meurt et c'est son manque de contenu intérieur de la perception, laquelle pénètre en lui sans que le Je, ou l'âme consciente aille à sa rencontre. Ce qui va à sa rencontre, normalement, c'est l'âme de sensibilité ou d'affectivité, opposée à la connaissance et feignant la connaissance, au moyen de la dialectique, en étant en réalité mue de convoitise seulement : en conséquence, la contenu réel demeure inconnu, la dépendance de l'âme se renforçant à partir de la série des processus sensuels, plutôt que sensibles.

Ce qui est appelé le monde privé du Logos, est la série des perceptions quotidiennes, manquant du contenu intérieur, grâce auquel en réalité elles se forment. Ce contenu, comme pensée pré-dialectique, est toujours présent dans le percevoir, mais en étant ignoré. Il faut remonter le courant de la pensée dialectique, pour le retrouver et pouvoir le reconnaître comme pur contenu. C'est l'élément vivant de l'âme, qu'élimine normalement la conscience dialectique pour obtenir une conscience réfléchie, d'où la perception et le concept, privés de leur essence objective, qui alimentent la dualité. La Matière devient illusoirement une altérité réelle en soi : ainsi l'homme dialectique, dans l'expérience cognitive, croit se mouvoir de chose en chose, d'objet à objet, tandis qu'en réalité, il se meut de pensée à pensée, ou mieux, de concept à concept : il ignore le mouvement spirituel qu'il dégrade à chaque fois.

Privée de l'élément vivant qui presse aux seuils de la conscience, chaque fois qu'elle se perçoit et se pense, la même expérience du chercheur physique devient superstitieuse : foi mystique dans le fait sensible, réalisme fondé sur la réalité de la Matière. Seule l'expérience du contenu suprasensible de la perception et de l'acte pensant, peut fournir un moyen de comprendre tout ce qu'un **dogmatisme** obtus a préjugé de la Science l'expérience réelle du monde physique.

L'expérience du contenu suprasensible de la perception et du concept, n'est pas un événement initiatique requis à la Science, mais une conquête qui appartient à la logique de la Culture humaine : une conquête dont le défaut rend la Culture anti-humaine, en fomentant les maux nécessaires à toutes les gammes de la polémique politique. Ce n'est pas un événement initiatique, mais un processus universel de Vérité, qui ne peut cependant pas avoir lieu si à l'arrière-plan n'opèrent pas les énergies initiatiques : les forces de la Communauté initiatique réelle, et non pas de ses imitations d'Orient et d'Occident, manœuvrées par les Adversaires du Logos.

Dans un tel sens, la **responsabilité** intérieur du chercheur aujourd'hui, c'est le choix de la Voie. Dans l'époque de la liberté et de la conscience dialectique, même les meilleurs peuvent être trompés par le nominalisme ésotérique et choisir la voie de l'erreur, dans laquelle ils seront paralysés pendant des années, pendant toute leur vie : prisonniers, malgré le sensationnalisme médiumnique et métaphysique, de l'enchantement de la Matière, dominés au plus profond d'eux-mêmes par une vision qui leur entrave toute libération, parce que secrètement suscitée et alimentée par l'intelligence du Démon de la Matière.

Des Communautés spirituelles existent aujourd'hui qui — en dépit de leurs présupposés métaphysiques et leur niveau incontestablement moral — sont reconnaissables à un œil expert, comme manœuvrées « occultement » par le Démon de la Matière, qui leur gagne toutes les connaissances nécessaires à leur engagement spirituel, pourvu que celles-ci, tout en appelant au Logos, méconnaissent l'actuelle présence du Logos dans le devenir humain et l'Ascèse de la Liberté qu'Il montre à l'être humain, afin que celui-ci puisse se retrouver lui-même à partir de l'essence. En réalité, l'Ascèse de la Liberté, dont les disciplines de la concentration ici exposées sont un instrument, mène l'homme à se retrouver soi-même à partir de l'**essence** et non pas à partir d'une image de soi métaphysique, produite par la pensée non libérée, selon une tromperie tragique qui a l'objectif d'empêcher l'homme de reprendre le cheminement interrompu de l'Esprit. Pour qu'au contraire ce cheminement soit repris, le Logos est présent sur la Terre : l'art du chercheur c'est d'en reconnaître les voies, les formes, l'Ascèse, capables de réveiller dans la pensée libérée des liens sensibles et suprasensibles, l'impulsion supra-humaine, la source cosmique.

(Traduction : Daniel Kmiecik)

